PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

MAY 26 1938

REVUE DE PARIS

15 MAI 1938

OCTAVE HOMBERG	*Mémoires*	241
PAUL CLAUDEL	*La Crise du Lundi-Saint*	270
★ ★ ★	*Le Programme financier du Parti socialiste*	279
MARCEL ACHARD	*Le Corsaire.* — Fin	295
ALEXANDRE ARNOUX	*Rose-de-Dix-Mille*	339
GEORGES SIMENON	*Le Cheval blanc.* — II.	352
HENRI MALO	*Le Duc d'Aumale à Chantilly*	383
A. DOGNON et E. et H. BIANCANI	*Les Ultra-sons et les Êtres vivants*	411
MAURICE LANOIRE	*J. M. Barrie*	426
A. ALBERT-PETIT	*Les Débuts du Ministère Daladier*	442
HENRY BIDOU	*Le Mouvement littéraire*	450
ED. GISCARD D'ESTAING	*Stratégie monétaire*	458
ALBERT FLAMENT	*Tableaux de Paris et d'ailleurs*	463

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 10 FRANCS

45e ANNÉE NUMÉRO 10

LA REVUE DE PARIS
il y a cent ans

La Revue de Paris *de mai* 1838 *(*Première Revue de Paris*) groupe des études de Castil-Blaze, Ch. de Bernard, Paul de Musset, Méry, Rosseeuw-Saint-Hilaire, Xavier Marmier et Alexandre Dumas.*

D'une étude de Jules Janin sur la Société américaine, nous extrayons les passages suivants :

C'est que, en effet, s'il y a en Amérique, comme dans tous les pays de ce monde, deux partis politiques, ceux qui tremblent et ceux qui espèrent, ceux qui règnent et ceux qui attendent que leur jour de règne soit arrivé, du moins l'Amérique a ce grand avantage que ceux qui ont peur de l'avenir, c'est-à-dire les aristocrates, aussi bien que ceux qui n'ont foi que dans l'avenir, c'est-à-dire les démocrates, sont bien peu en peine les uns des autres et, au contraire, qu'ils se tiennent par la communauté des mêmes principes...

Après les mauvais discours en plein vent, un des fléaux de l'Amérique c'est le nombre, la misère, le peu d'esprit et la vénalité des journaux. Ces journaux mentent et ils tremblent, c'est-à-dire qu'ils manquent des conditions essentielles de la presse périodique : la vérité et le courage. Ce sont, de toutes parts, de si étranges violences contre la vie, contre les mœurs des hommes jetés dans les affaires publiques que très souvent on a vu d'honorables citoyens refuser à leur pays leur assistance et leur concours, tant cette horrible calomnie vivante leur faisait peur. Dans le Saint-Louis, dans le Missouri, un homme de couleur est brûlé vif, sans jugement, en présence de *respectables* habitants ; et, qui le croirait, pas un journal ne se rencontre pour dénoncer cet horrible crime à l'Amérique entière. C'était, disait-on, un petit crime de localité qui ne regardait que le Missouri, et dont on devait parler en famille. Les autres journaux de l'Union, voyant que les journaux de Saint-Louis gardaient le silence sur ce crime, n'osèrent pas être plus braves ; et voilà un grand crime sans punition, et voilà toute une ville déshonorée par le lâche silence de la presse périodique !

Avec une presse ainsi faite, avec cette éloquence courante de table d'hôte et de places publiques, le moyen de s'inquiéter de ses droits politiques, le moyen même de porter à la loi ce respect de toutes les heures, de tous les instants, que la loi exige ? Aussi entendez-vous parler chaque jour de nouvelles émeutes et d'excès incroyables. A New-York, à Boston, à Baltimore, on assomme les abolitionistes, on brûle leurs maisons, on arrête les malles-poste, on renverse les temples. Les nouvelles de ces fureurs arrivent en Europe, et l'Europe se demande avec inquiétude : que va-t-il donc arriver ? Hélas ! rien n'arrive. L'homme est tué, la maison brûlée, le temple est rasé, la force publique est insultée : que voulez-vous qu'on y fasse ? Ce sont, d'ailleurs, des émeutes de bonne compagnie : ceux qui brûlent, ceux qui égorgent sont pour la plupart

MÉMOIRES

« Rien ne me paraît plus risible que l'importante taciturnité des mystères d'Etat. »

CHATEAUBRIAND.
Le Congrès de Vérone.

★ ★

N'AYANT aucun souci de me mettre moi-même en scène, je ne dirai rien de mon enfance et de ma première jeunesse. Je mentionnerai seulement que mon père fut un financier fort distingué. Après avoir rempli comme inspecteur des Finances des missions très importantes, il dirigea un très grand établissement de crédit, puis entra au Conseil de régence de la Banque de France et administra de grandes entreprises. J'étais son fils aîné et il aurait voulu me voir suivre la même filière que lui-même. Mais j'étais — et suis d'ailleurs toujours resté — de caractère fort indépendant, facilement en défense, sinon en révolte, contre les influences tendant à s'exercer sur moi. Je résistai donc, manifestai même un certain dédain pour ces intérêts matériels et mesquins, que représentait alors à mes yeux la carrière financière, et déclarai que je voulais suivre une voie où je pourrais servir les intérêts généraux et supérieurs de mon pays.

Avec un libéralisme touchant, mon père n'insista pas et il m'indiqua lui-même la diplomatie comme la carrière répondant le mieux à de telles aspirations. Ayant donc fait de fortes études classiques, obtenu plusieurs licences, je préparai le concours du Ministère des Affaires étrangères, qui ouvre les portes des ambassades.

Je rencontrai alors un camarade singulièrement brillant,

avec lequel je me liai d'une amitié solide qui dure toujours. André Tardieu, brillant lauréat du Concours général, venait d'être reçu premier à l'École Normale Supérieure. Il n'avait aucune envie de devenir professeur, mais il avait choisi de passer ce concours parce qu'il lui apparaissait comme le plus difficile de tous. Je ne trahirai certes pas l'amitié en disant qu'André Tardieu était l'ambition même ; conscient de sa très grande valeur, il voulait être le premier partout et toujours. A peine reçu à l'École Normale, de la façon la plus éclatante, il envoya donc sa démission pour jeter aussitôt son dévolu sur d'autres lauriers.

Dans ce qu'en argot de candidats à un concours nous nommions notre « écurie », André Tardieu était naturellement grandissime favori. Son érudition, et bien plus encore son étonnante facilité de travail faisaient notre admiration à tous. Il fut naturellement reçu premier au concours diplomatique, comme il aurait été reçu premier à n'importe quel autre concours. Mais les filières, si brillantes qu'elles fussent, n'étaient pas de son goût. A peine était-il attaché d'ambassade que déjà il rêvait d'autre chose. Waldeck-Rousseau venait de former ce Ministère auquel on ne prédisait que quelques semaines de durée et qui prit bien vite figure de grand Ministère. Aussi, quelques mois s'étaient-ils à peine écoulés qu'André Tardieu quittait le quai d'Orsay pour devenir secrétaire particulier de Waldeck-Rousseau au Ministère de l'Intérieur. Avec cette ardeur à brûler les étapes qu'il eut toujours, il se fit bientôt nommer, tout en conservant ses fonctions auprès du président du Conseil, « inspecteur général des Services administratifs du Ministère de l'Intérieur », titre sous lequel on se représente un barbon : il n'avait alors que vingt et très peu d'années !

A la fin du Ministère Waldeck-Rousseau, André Tardieu ne songea pas un seul instant à rentrer dans le rang. Il devint journaliste et *le Figaro*, qui était le plus brillant de tous les journaux, lui confia la rubrique de la politique extérieure. Il y acquit très vite une autorité singulière — cette autorité qui faisait dire au comte de Bülow, avec une ironie mêlée d'admiration : « Les six grandes puissances et M. André Tardieu ! »

C'est moi-même d'ailleurs qui, ayant plus modestement suivi la filière habituelle et me trouvant alors troisième secrétaire à l'ambassade de France à Berlin, eus l'occasion de préparer la retentissante interview que le comte de Bülow, alors chancelier du Reich, accorda au jeune journaliste du *Figaro*. Je vois encore dans un modeste hôtel, proche des « Tilleuls », André Tardieu buvant joyeusement de la bonne bière brune et écrivant d'un trait, sans une rature, le compte rendu de son entretien, compte rendu qui fut — comme il avait été promis — soumis au chancelier et auquel celui-ci ne trouva presque rien à changer.

C'est au cours de cette interview que le comte de Bülow se servit d'une image malheureuse, qui dressa pour toujours contre lui l'ombrageuse fierté des Polonais sujets de l'empereur allemand. Il compara ceux-ci à des lapins si prolifiques qu'ils encombraient et gênaient le propriétaire prussien dans ses provinces de l'Est. Le comte de Bülow aimait trop les métaphores et les comparaisons ; il en émaillait tous ses discours et elles lui firent souvent des ennemis.

Laissons-là, pour le moment, le jeune rédacteur du *Figaro*, si plein d'espoirs justifiés. Nous ne tarderons pas à le retrouver. Revenons au Quai d'Orsay où je fis mes débuts.

Auparavant, toutefois, j'avais été envoyé, pour un bref stage, à La Haye, où je fus l'un des secrétaires de la première Conférence de la Paix, réunie sur l'initiative de l'empereur de Russie en 1899.

J'eus alors la bonne fortune, rare pour un tout jeune homme, de rencontrer un grand nombre des plus célèbres vétérans de la diplomatie européenne, dont quelques-uns paraissaient déjà d'un autre âge ! N'y avait-il pas là, par exemple, le comte Nigra, celui-là même qui, comme ministre d'Italie à Paris, avait, après Sedan, protégé la fuite des Tuileries de l'impératrice Eugénie ?

Suivant l'usage, on avait nommé président d'honneur de la Conférence le ministre des Affaires étrangères du pays qui donnait l'hospitalité : c'était M. de Beaufort, descendant d'émigrés français. Il affectait de me traiter presque comme un compatriote, non pas à cause de sa propre origine française, mais parce qu'il se rappelait qu'un de mes ancêtres,

qui fut chimiste du Régent et travaillait avec lui à des travaux frisant l'alchimie (ce qui ne l'empêcha pas de faire de belles découvertes et de rendre, le premier, pratique et facile l'utilisation du phosphore), était né à Batavia, où il a aujourd'hui sa statue.

Le président effectif était M. de Staal, le premier délégué russe : on rendait ainsi hommage à l'initiative du tsar.

A côté d'eux que d'hommes notoires, représentatifs, curieux ! C'étaient un Belge, M. Beernaert, ministre d'État, ancien président du Conseil des ministres, homme d'une intelligence remarquable ; le prince de Munster, ambassadeur d'Allemagne à Paris, un vrai grand seigneur prussien ; de nobles Espagnols, comme le duc de Tetuan ; des Japonais, comme le baron Hayashi et M. Motono ; un Persan, qui était à la fois général, grand poète et qui fut plus tard une sorte de dictateur dans son pays, le général Mirza Riza Khan ; un Serbe, le colonel Maschine, qui devait devenir le principal assassin de la reine Draga (il aurait dit l'exécuteur, car il était son proche parent et ne pouvait lui pardonner de s'être fait épouser par le roi Alexandre) ; un Turc, qui fut l'un des féroces exécuteurs des volontés d'Abdul Hamid, Turkhan Pacha ; on voyait même des femmes célèbres, comme Donna Laura Minghetti.

En outre, tous les journalistes européens les plus connus passèrent à La Haye.

Quel champ d'observation pour un tout jeune homme !

Le premier délégué de la France à cette Conférence était Léon Bourgeois, dont je fis alors la connaissance et qui me témoigna une bienveillance particulière ; il était, d'ailleurs, extrêmement accessible et plein de longanimité à l'égard des jeunes secrétaires, si bien qu'entre nous nous l'appelions « le bon chef ».

D'une intelligence très souple, de caractère facile, très charmeur en dépit d'une certaine vulgarité qui sentait un peu le politicien de province, Léon Bourgeois représenta dignement la France et joua un grand rôle, on peut dire le premier rôle, à la Conférence. Il avait le talent de noyer tous les sujets dangereux et excellait à trouver les formules conciliatrices. Aussi était-ce à la légation de France, où il s'était

installé chez son grand ami Bihourd, alors ministre à La Haye et second délégué, un défilé constant des représentants de toutes les Puissances et ce n'est pas sans une curiosité amusée que nous constations l'aisance avec laquelle ce député radical traitait les ambassadeurs les plus chevronnés et les plus gourmés, usait et abusait de l' « Excellence » !

La Conférence de la Paix ne donna aucun résultat appréciable et fut la préface d'un certain nombre de guerres. Chose qui paraîtra peut-être curieuse : la seule instruction positive donnée par le ministre d'alors, M. Delcassé, à ses délégués à la Conférence était d'empêcher — autant que possible par des moyens détournés — l'adoption par la Conférence de toute proposition recommandant l'arbitrage *obligatoire* dans les conflits internationaux. Cela s'explique par la politique que suivait alors la France dans la question d'Alsace-Lorraine : la consigne était d'y penser toujours et de n'en parler jamais. Bien entendu, la France ne voulait pas prendre l'*initiative* d'une guerre pour recouvrer les provinces perdues, mais il fallait veiller à ce qu'elle eût les mains libres pour profiter de toute occasion qui lui aurait permis de réincorporer ce qui lui avait été injustement arraché. Par contre, l'Allemagne cherchait par tous les moyens à obtenir de la France une reconnaissance de sa conquête.

Aussi assistâmes-nous, dans les coulisses de la Conférence, à ce spectacle paradoxal : l'Allemagne cherchant constamment à faire venir devant la Conférence plénière, en débat public, la question de l'arbitrage obligatoire et la France s'y opposant, sans le dire, par toutes sortes de manœuvres : elle y réussit, d'ailleurs grâce à l'aide de puissances amies.

Les séances de la Conférence se tenaient dans le joli petit palais du Bois, tout à côté de La Haye, au milieu de splendides futaies de hêtres et de prairies où paissaient des daims paisibles. Les murs étaient couverts de fresques à sujets mythologiques, dans la manière de Rubens, et c'était sous d'opulentes nudités que les divers délégués prononçaient leurs exhortations à la paix.

La jeune reine Wilhelmine, toute fraîche et rose dans l'éclat de ses vingt ans, venait d'être couronnée ou, comme on disait singulièrement là-bas, « inaugurée » ! Elle reçut

les membres de la Conférence à une garden-party toute fleurie, toute idyllique, qui parut tout à fait de saison.

Je ne dirai qu'un mot du troisième délégué de la France : c'était un ancien diplomate passé dans la politique, M. d'Estournelles de Constant. Ambitieux, il vit dans le pacifisme un filon à exploiter. Vexé de n'être que troisième délégué et de faire figure de personnage secondaire, il était jaloux de Léon Bourgeois qui l'éclipsait sans le chercher et sans le moindre effort ; aussi avait-il recours, pour se faire valoir, à de pauvres ruses qui l'avaient fait surnommer par nous « le taret » — on sait que c'est ainsi que se nomme un petit animal qui ronge, sans se trahir, les bois des navires.

Avant de quitter La Haye, je voudrais dire encore quelques mots du caractère de Léon Bourgeois, puisqu'aussi bien il joua un rôle très important dans la politique intérieure de la France, occupa les plus hautes fonctions et aurait pu, s'il l'avait voulu le moins du monde, être président de la République.

Pendant longtemps, Léon Bourgeois fut considéré comme une sorte de pape du parti radical. Dès qu'une crise ministérielle s'ouvrait, on lui offrait invariablement de former le nouveau Gouvernement et invariablement aussi — sauf en quelques circonstances où il eut la main forcée — il refusait. Une crise ministérielle se produisit pendant la durée même de la Conférence de la Paix. Je déchiffrai avec Léon Bourgeois le télégramme par lequel le président de la République lui demandait de former le nouveau Gouvernement. Je fus témoin, par conséquent, de sa réaction immédiate qui fut celle d'un honnête homme et d'un bon citoyen. « Mon devoir, me dit-il, est de terminer ma tâche ici. D'ailleurs il ne manque jamais d'amateurs pour former un Ministère. On se passera de moi. » Ce n'est pas qu'il fût particulièrement modeste, mais il avait horreur des charges du pouvoir et détestait la représentation. Sa santé le préoccupait (il devint presque aveugle sur la fin de sa vie) et, en outre, il aimait les femmes. L'immense crédit dont il jouissait fit que les jeunes et jolies femmes de fonctionnaires ambitieux se jetaient littéralement à ses pieds ; bien que sans illusion sur les motifs de ces hommages,

il adorait faire ainsi figure de sultan jetant le mouchoir dans le harem. Une vieille amie, dont naturellement je tairai le nom et qui lui resta fidèle jusqu'au bout, souriait avec indulgence à la pensée de tous ces extras.

La seule place qu'il ambitionnât — lui qui avait refusé les plus hautes — il n'osa pas la demander, car sans aucun doute il ne l'aurait pas obtenue : c'était un siège à l'Académie française. Les temps n'étaient pas venus et celle-ci était encore beaucoup trop réactionnaire pour admettre ce politicien radical, que déparait encore un anticléricalisme court et un peu niais qui sentait son Homais.

Malgré tout, figure sympathique — « bon bougre » si l'on peut dire — qui ne manquait ni de clairvoyance, ni même de finesse, mais qui, à coup sûr, n'était pas un grand esprit.

Après avoir passé le concours diplomatique, je fus nommé attaché au cabinet du ministre des Affaires étrangères, M. Delcassé, et j'eus le privilège de voir celui-ci de très près pendant environ trois années.

Aujourd'hui déjà, M. Delcassé est presque oublié et plus méconnu encore, et cependant il a rendu à la France d'inappréciables services.

Arrivant aux affaires au moment de Fachoda, il eut le courage de liquider ce pénible incident et la clairvoyance d'entamer et de poursuivre avec habileté et ténacité ce rapprochement avec l'Angleterre, sans lequel nous serions allés aux pires aventures. Il est juste de dire qu'il fut puissamment aidé dans son travail par deux personnages : le président de la République, M. Loubet, qui sut le maintenir au Quai d'Orsay en dépit de plusieurs changements de Ministères, et M. Paul Cambon, ambassadeur de France à Londres, qui avait l'oreille du Gouvernement britannique et une très grande autorité.

M. Delcassé ne payait certes pas de mine. Précepteur dans une famille avant de devenir député, ce petit méridional, qui avait peine à dissimuler son accent, avait de l'habileté, de la ruse même, mais manquait totalement de prestige physique et de charme.

Avec la pratique du pouvoir, il devint quelque peu snob et voulut faire figure d'homme d'État, même extérieurement. Il se figura que pour cela il devait monter à cheval et se pro-

mener au Bois le matin. On vit alors ce petit homme, juché sur un grand cheval et fort mal accoutré, parcourir les allées cavalières du Bois de Boulogne.

Son cerveau, très lucide, n'était pas très riche en conceptions. Il n'eut pendant tout son Ministère que trois ou quatre grandes idées, mais il sut s'y tenir et les exploiter à merveille.

Profondément patriote, il espérait bien voir le retour de l'Alsace-Lorraine à la France et je l'ai entendu plus d'une fois dire que cela se produirait à la suite d'une conflagration générale, dont il ne pouvait fixer l'échéance, mais qu'il savait inévitable.

Il voulut certainement isoler l'Allemagne afin que, dans une guerre éventuelle, elle fût sans autres alliances que celle de l'Autriche-Hongrie, divisée contre elle-même. C'est pour cela que, non content de l'Entente cordiale avec l'Angleterre, il appuya énergiquement notre ambassadeur à Rome, M. Barrère, dans le travail persévérant auquel celui-ci se livra pour obtenir au moins la neutralité de l'Italie en cas de conflit. Il y réussit et si, en 1914, nous avons pu dégarnir la frontière des Alpes, si nous n'avons pas été écrasés par la marche foudroyante de toutes les armées allemandes réunies contre nous, si nous avons évité le coup de massue sur Paris, c'est à Delcassé le premier qu'on le doit. On l'oublie trop.

Sans doute commit-il quelques imprudences de langage, évidemment inutiles, mais qu'on lui a reprochées avec exagération. Moi-même, plus d'une fois, je l'ai entendu répéter avec son accent du midi : « Eh ! bé ! Guillaume, il est embêté, il est là tout seul — dans le coin. »

Que de tels propos fussent répétés et ne fissent aucun bien, c'est certain, mais il ne changèrent rien à la marche des événements.

On sait d'ailleurs qu'Édouard VII conseillait à Delcassé de ne pas s'inquiéter des rodomontades de Guillaume II et qu'il avait coutume de dire : « Ce n'est qu'un valeureux poltron ! »

En attendant cette conflagration qu'il voyait venir, Delcassé voulut fortifier la France et l'agrandir. Pour cela il rêva de lui donner le Maroc et il le lui donna. L'œuvre géniale et grandiose de pacification et d'organisation accom-

plie par Lyautey a masqué tout le reste, et on oublie, avec une injustice souveraine, une ingratitude criante, que le premier, et de beaucoup, Delcassé a compris l'importance du Maroc pour la France, que c'est lui qui l'a fait tomber sous notre protectorat, qui y a fait admettre par les puissances hostiles et jalouses nos droits spéciaux, qui en a préparé, avec autant d'habileté que de persévérance, l'incorporation dans ce bloc magnifique de l'Afrique du Nord.

Bien qu'il ait été plus tard un excellent ministre de la Marine, Delcassé n'aimait guère les colonies lointaines. En tout cas, il ne voulait pas de nouvelles aventures au loin. C'est pour cela qu'il s'opposa à la construction du chemin de fer du Yunnan. Il professait qu'il fallait savoir se limiter pour aboutir. Il était à la fois trop intelligent et trop fier pour avoir jamais dit le mot absurde qu'on lui a prêté : « Lâchons l'Asie ! Prenons l'Afrique ! », mais il est certain qu'il préférait, et de beaucoup, les colonies africaines aux colonies asiatiques. D'abord, en Latin qu'il était, il considérait la Méditerranée comme un lac intérieur qui ne séparait pas, mais qui unissait ; puis, pensant toujours à l'inévitable guerre continentale, il voyait en même temps dans cette Afrique du Nord un réservoir d'hommes, de merveilleux soldats.

Delcassé avait une très haute idée de sa fonction de ministre des Affaires étrangères ; en dépit de sa petite taille, de son aspect peu imposant, il savait, à l'occasion, parler avec une très grande dignité — je l'ai entendu deux ou trois fois répliquer, non sans grandeur, à des ambassadeurs étrangers et de très vieille souche.

Il ne souffrait aucun contrôle de la part du président du Conseil ; je l'ai entendu plus d'une fois soutenir cette stricte théorie constitutionnelle que chaque ministre est seul responsable de son département. Aussi restait-il très secret avec ses collègues eux-mêmes et, au Conseil des ministres, on avait grand mal à tirer de lui quelques renseignements qui ne fussent pas dans les journaux. A un seul personnage, le président de la République, il rendait compte, et très fidèlement ; à la fois par respect de la fonction du chef de l'État et par habileté, pour le mettre dans son jeu et être maintenu par

lui à travers les Ministères successifs. Avec tous les autres, il ne se faisait aucun scrupule d'user de galéjades ou même de simples mensonges, car il mentait avec plaisir et j'ai vu plus d'une fois ses collaborateurs directs en être exagérément indignés.

Quand Delcassé était ministre des Affaires étrangères eut lieu le blocus de la Crête. La flotte internationale devait être commandée par un Français ; il était question de nommer à ce poste un amiral, marin fort distingué, mais connu dans toute la marine par la verdeur de son langage et les jurons qui lui échappaient continuellement, l'amiral P... Delcassé, au courant de cette réputation, objecta que, pour un poste de caractère quasi-diplomatique, ce défaut était rédhibitoire. On lui demanda de consentir à recevoir l'amiral pour juger par lui-même. On pense si ses amis firent la leçon au candidat : « Tenez-vous pendant dix minutes, quoi qu'il vous en coûte ; votre carrière en dépend ! »

L'amiral arrive à l'audience du ministre, congestionné. Pendant l'entretien, il parle à peine, mais ne laisse échapper aucun mot incongru. Par contre, à peine la porte du ministre refermée et la lourde tenture qui la doublait retombée, il explose devant les huissiers stupéfaits : « Trente-six mille millions de millions de tonneaux de m... ! »

Les huissiers ne bavardèrent pas et l'amiral fut nommé.

Le président de la République d'alors, M. Loubet, soutenait M. Delcassé avec fidélité et avec finesse. Cela fut surtout sensible à l'époque où M. Combes devint président du Conseil. Tout radical qu'il fût, M. Delcassé n'était pas anticlérical ; comme ministre des Affaires étrangères, il avait pu mesurer la force morale de la Papauté et son influence considérable en bien des coins du monde. Aussi les violences de M. Combes le choquèrent-elles profondément ; il déplora la rupture du Concordat qui se préparait et tenta de l'empêcher.

Cette tentative, je la connais d'autant mieux que j'en fus l'instrument.

Avant que d'entrer dans la diplomatie et étant encore étudiant, j'avais participé à divers mouvements de la jeunesse française catholique. J'admirais le pape Léon XIII et son secrétaire d'État, le cardinal Rampolla. Étant allé à Rome à

diverses reprises, j'avais été accueilli par ce dernier avec une bienveillance particulière.

Quand la rupture du Concordat parut imminente, Léon XIII était mort depuis peu. Rampolla, candidat de la France au Conclave, avait été écarté du trône pontifical par le veto de l'Autriche. Un fort revirement contre la France s'était produit au Vatican. Les circonstances étaient donc bien défavorables pour un essai de conciliation *in extremis*. Delcassé résolut cependant de faire une telle tentative.

J'ignorais tout à fait qu'il pût être renseigné, si peu que ce fût, sur mon activité de jeune étudiant et j'ignore encore qui avait bien pu lui en parler. Aussi fus-je bien surpris quand, un matin, Delcassé me fit venir dans son cabinet pour m'annoncer qu'il allait m'envoyer à Rome, en mission rigoureusement secrète. Tout le monde devait ignorer le but de mon voyage. A Paris, seul, le président de la République avait été prévenu et à Rome je devais éviter soigneusement tout contact avec notre ambassade.

J'étais chargé d'entrer secrètement en rapports avec Rampolla et de faire appel à ses sentiments pour la France : on lui demandait d'intervenir auprès de son successeur à la secrétairerie d'État et auprès du nouveau pape lui-même pour que certaines concessions du Vatican — relatives notamment à la nomination des évêques — permissent à M. Loubet, à Delcassé et à un ou deux autres ministres de combattre la rupture du Concordat que Combes voulait avec acharnement.

J'objectai qu'on exagérait sans doute mon crédit auprès de Rampolla, que d'ailleurs celui-ci s'était ostensiblement retiré de tout, ne pensait plus, en saint prêtre qu'il était, qu'à faire son salut, comme on disait jadis, qu'il vivait presque cloîtré au chevet de Saint-Pierre, dont il était resté l'archiprêtre, dans un petit presbytère qu'on appelait la maison de Sainte-Marthe. Et puis n'était-il pas à prévoir que le cardinal Rampolla, après ce qui s'était passé au Conclave, éprouverait une répugnance particulière à faire une sorte de rentrée dans une question de cette sorte ?

Je sentais que mes objections étaient très fortes, mais le siège de Delcassé était fait ; il voulait jouer la carte, si mauvaise qu'elle pût paraître. Il me donna l'ordre de partir.

Je n'avais qu'à obéir et me mis en route pour Rome. Je crois que mon voyage et mon séjour dans la Ville Éternelle restèrent entourés du secret le plus complet, mais, comme je l'avais prévu, ma mission s'avéra immédiatement bien difficile à remplir.

Le cardinal Rampolla me reçut avec bonté et parut avoir quelque plaisir à me voir, mais j'eus les plus grandes peines du monde à vaincre ses objections, qui étaient, bien entendu, celles-là mêmes que j'avais prévues.

Ce n'est qu'après trois visites et en lui rappelant que le Gouvernement français avait eu entière confiance en lui, qu'avant le Conclave Delcassé avait reçu en particulier chaque cardinal français pour lui demander sa voix, que j'obtins de Rampolla la promesse d'une démarche.

La seule personne que je vis pendant ce bref séjour à Rome fut un prélat français, fort curieux, que je connaissais depuis plusieurs années.

Monseigneur Mourey était auditeur de Rote pour la France et connaissait à merveille les rouages les plus secrets du Vatican. Ancien dominicain, il avait été le disciple chéri de Lacordaire, qui, paraît-il, lui avait légué tous ses papiers; mais les dominicains soutinrent toujours que ce legs n'était pas régulier, que Lacordaire n'était pas en droit de le faire et qu'en tout cas le Père Mourey avait abusé de la confiance que lui témoignait l'illustre moine. Bref, ils forcèrent le Père Mourey à quitter l'Ordre et, quand il devint auditeur de Rote pour la France — prélat paraissant promis au cardinalat — ils le poursuivirent du plus actif ressentiment. Monseigneur Mourey avait la « fièvre rouge » ; il était littéralement incendié par le désir, la passion de devenir cardinal, prince de l'Église. Il avait pris à Rome, sur le Corso Vittorio-Emmanuele, un appartement vraiment cardinalice, où était une enfilade de somptueux salons et une chapelle privée : il n'y manquait que le chapeau de cardinal sur le guéridon protocolaire. Mais le veto des dominicains s'opposa toujours efficacement à l'ambition de monseigneur Mourey.

Le pape Léon XIII était un latiniste éminent et monseigneur Mourey en était un aussi ; ils échangeaient des aménités en vers latins.

On eût pu croire que cette faveur apparente finirait par conduire le prélat au cardinalat tant désiré, mais il n'en fut rien et monseigneur Mourey mourut, désespéré, dans ses habits violets qui n'avaient pu tourner au rouge.

Il avait, comme une manière de coadjuteur, un autre prélat français, d'illustre famille, monseigneur d'H... Mais celui-ci était d'une telle indigence d'esprit qu'il n'était désigné à Rome que par le sobriquet : « la faute de l'abbé Mourey ! »

Comme je me trouvais secrètement à Rome et devais y éviter les rencontres, j'allai faire une longue méditation dans la basilique de Saint-Pierre, où j'évoquai la grandiose, l'étonnante cérémonie qui s'y était déroulée pour le dernier jubilé de Léon XIII. Je revoyais l'immense édifice rempli d'une foule de plus de cinquante mille personnes, qui grondait comme la mer, en attendant l'arrivée du pontife. Puis, tout à coup, l'éclatante et douce sonnerie des trompettes d'argent et l'inoubliable cortège, montant lentement à travers la foule vers l'autel de la Confession et le trône préparé pour le pape, tout au fond devant la chaire de Saint-Pierre. D'abord la petite armée pontificale : gendarmes, carabiniers, lansquenets, dans leurs pittoresques costumes dessinés par Michel-Ange, puis les gardes-nobles, ensuite les prélats et les évêques innombrables, ne portant en présence du pape que des mitres blanches, puis les grands dignitaires, quelques laïques seulement : les princes assistants au trône pontifical : les plus grands noms de la plus vieille noblesse romaine, enfin les cardinaux — presque tous étaient venus, sauf ceux retenus par la distance aux confins de la terre : ils étaient soixante à soixante-dix. Mêlés à la pourpre, contrastant avec les traînes somptueuses, dans leurs simples robes de moines, les généraux des grands Ordres : le Jésuite tout noir, le Dominicain tout blanc, le Franciscain tout brun. Derrière eux, s'annonçant par les deux immenses éventails à plumes d'autruche, donnant à cette pompe un caractère oriental, le trône surélevé et mouvant du pape, la « Sedia Gestatoria », portée par les valets vêtus de pourpre et d'or et sur laquelle se détachait en blanc une apparition diaphane, presque irréelle : une figure émaciée, un grand nez, deux yeux noirs étonnamment perçants.

Pendant que s'avançait, dans une pompe qu'on sentait sûre d'elle-même, ce cortège qui semblait d'un autre âge, de la foule, qui grondait toujours comme une mer, avaient surgi des mouchoirs agités, une multitude de mouchoirs qui la frangeaient comme de blanches lames et les acclamations retentissaient comme un tonnerre : « Eviva il Papa ! Eviva il Papa-Re ! »

Visiblement, Léon XIII jouissait de ce triomphe. De temps en temps, il cessait de bénir et se renversait dans son fauteuil, les yeux demi-clos, paraissant humer les acclamations.

Quand il descendit de la « Sedia » pour prendre place sur son trône, blancheur sur blancheur, car le trône était tout drapé de soieries blanches, ce fut à ses pieds un immense prosternement pourpre ; tous les cardinaux s'étaient jetés à genoux et adoraient.

Tout le monde tournait le dos à l'autel de la Confession, qui paraissait abandonné, déserté... Tous les hommages allaient au seul vicaire du Christ ; on en oubliait le divin Maître !

Trois jours passèrent avant que le cardinal Rampolla me fît dire de revenir le voir. Il m'annonça alors qu'il avait vu le cardinal Merry del Val et le pape lui-même et me fit prendre note, par écrit, des modifications suprêmes que le Vatican consentirait à apporter au Concordat pour en éviter la rupture. Sur le point principal, nous obtenions une très appréciable satisfaction.

Je repartis presque triomphant et Delcassé, tout joyeux, s'empressa d'aller mettre au courant le président de la République.

Malheureusement, l'obstination têtue et la passion anticléricale de Combes furent les plus fortes. Après une séance presque orageuse au Conseil des ministres, la rupture fut décidée.

Quelque temps après, j'eus l'occasion de constater la force de caractère de Delcassé.

L'incident d'Agadir avait eu lieu ; la tension était grande entre la France et l'Allemagne — celle-ci, pour éviter ce qu'elle appelait la « tunisification » du Maroc, réclamait la

réunion d'une conférence internationale, que Delcassé s'obstinait à refuser.

Le président du Conseil était alors M. Rouvier, Levantin cynique et réaliste, qui ne voulait à aucun prix courir le risque d'une guerre où il voyait la France battue d'avance. Delcassé n'était aucunement en confiance avec son président. Il lui avait demandé à plusieurs reprises, en plein Conseil des ministres, s'il pouvait compter sur son appui et Rouvier avait toujours répondu affirmativement. Néanmoins, Delcassé se méfiait de plus en plus et je l'entends encore me dire : « Il me poignardera dans le dos ! »

J'étais alors chargé au cabinet du ministre d'un service important et si secret que beaucoup de fonctionnaires mêmes du Ministère en ignoraient l'existence ; il s'agissait du déchiffrement des télégrammes diplomatiques étrangers. La cryptographie est à la fois une science et un art ; certains spécialistes ont, à cet égard, une sorte de génie divinatoire ; pendant plus de deux ans, j'avais collaboré avec eux et cela m'a passionné ; je ne me suis pas montré un trop mauvais élève, mais je me suis évadé, car c'est vraiment, si attachante qu'elle soit, une spécialité un peu étroite.

Bref, nous possédions la clef d'un certain nombre de chiffres étrangers et, en particulier, celle du chiffre allemand le plus confidentiel. Les Allemands avaient été victimes de leur esprit méthodique : au lieu de fonder leur système de chiffrement sur le hasard, dont les résultats sont insaisissables, ils avaient imaginé des combinaisons fort ingénieuses, mais dont le défaut était de rester systématiques ; ils avaient oublié que tout ce qu'un esprit humain conçoit, un autre esprit humain peut le percer. En l'espèce, l'Œdipe de ce sphinx avait été un homme bizarre, que les spécialistes en cryptographie de cette époque ont bien connu : ancien chef d'escadron du train des équipages, le commandant Bazeries était un singulier bohème. Il n'avait guère de culture générale et à peine une vague teinture des langues étrangères : c'est pour cette raison qu'il était incapable de travailler seul ; il était comme un chien au flair merveilleux, mais qu'il fallait guider. Rien n'était plus curieux que de voir le commandant Bazeries en face d'un télégramme chiffré, dont il

s'agissait de percer le mystère. Il flairait, reniflait les chiffres, saisissait d'un rapide coup d'œil les répétitions, les « fréquences » du même chiffre et, pour peu qu'on lui indiquât le sujet probable du message, il échafaudait, avec une rapidité vertigineuse, hypothèses sur hypothèses. Bien entendu, pour arriver à une certitude et reconstituer la structure du chiffre, un seul télégramme ne pouvait suffire : il y fallait de nombreux recoupements, mais, au bout d'un certain temps, le chiffre mystérieux se révélait avec une clarté éblouissante, comme une plaque lors du développement photographique. Pour ma part, tant que j'ai été à la tête de ce service, je n'ai jamais communiqué à mon ministre que des déchiffrements dont je pouvais prouver l'exactitude d'une façon irréfutable.

En effet, les archives secrètes de l'affaire Dreyfus, que j'ai eues à ma disposition comme chef de ce service cryptographique, m'avaient appris le terrible danger qu'il peut y avoir à faire état de simples conjectures. Sans un premier déchiffrement hâtif — et qu'il fallut rectifier par la suite — du fameux télégramme Panizzardi, l'arrestation de Dreyfus, contre lequel on manquait de preuves (le bordereau écrit par le véritable traître Esterhazy n'ayant pas suffi à certains), n'aurait peut-être pas été maintenue et cette déplorable affaire, qui a pesé si lourdement sur l'histoire intérieure de notre pays, nous eût été épargnée.

Pour en revenir à Delcassé et à son conflit avec Rouvier, je déchiffrai un jour ou plutôt un soir, tard dans la nuit, un télégramme ultra-secret que l'ambassadeur d'Allemagne, le prince Radolin, venait d'expédier à Berlin. Avec quelle stupeur ne vis-je pas apparaître, à travers mon déchiffrement, le récit détaillé d'une visite que, dans le plus grand mystère, le président du Conseil français avait rendue, la nuit précédente, à l'ambassadeur d'Allemagne ! Rouvier avait déclaré au prince Radolin qu'il ne voulait à aucun prix se laisser entraîner à la guerre et qu'estimant dangereuses l'obstination et la germanophobie de son ministre des Affaires étrangères, il était résolu à s'en séparer. Toutefois, avait-il ajouté, le peuple français est fier et pour qu'il ne se cabre pas devant ce « débarquement », je dois prendre certaines précautions et j'ai besoin d'un court délai. « Demandez à votre Gouvernement,

en lui rendant compte de ma démarche, de me donner huit jours ; mais soyez tranquille, passé ce temps, Delcassé ne sera plus ministre. »

Aussitôt que j'eus terminé mon travail, vérifié le déchiffrement au point de pouvoir justifier chaque mot, à l'exception de quelques expressions douteuses qui étaient de peu d'importance, je téléphonai au domicile particulier du ministre, boulevard de Clichy, pour savoir s'il était couché. On me répondit que non et qu'il était encore en conférence avec M. Paul Cambon, ambassadeur de France à Londres. Je lui fis dire que je prenais un taxi pour lui apporter immédiatement une pièce de la plus haute importance.

Aussitôt arrivé boulevard de Clichy, je fus introduit dans le cabinet où les deux hommes d'État se trouvaient réunis. Sans commentaires je remis mon déchiffrement à Delcassé. Il le lut et le relut soigneusement, puis le tendit silencieusement à Paul Cambon.

Je voulus alors me retirer et demandai à reprendre mon document, rappelant au ministre ses propres instructions qui me prescrivaient de ne me dessaisir de ces pièces (qu'on appelait les documents *verts*, en raison du papier de couleur particulièrement criarde sur lequel ils étaient établis, afin qu'ils ne risquassent pas de s'égarer dans les dossiers). Delcassé me répondit qu'il faisait une exception pour une telle pièce, qu'il avait besoin de relire à tête reposée et de méditer. Il ajouta qu'il avait un excellent coffre-fort et que je pouvais être tranquille. Les jours suivants, je dus revenir plusieurs fois à la charge avant de pouvoir récupérer le document et, lorsqu'il me revint, je m'aperçus, aux traces laissées par ces petits clous qu'on appelle « punaises », que la pièce avait été soigneusement photographiée. C'était une arme terrible contre Rouvier entre les mains de Delcassé. Pendant plusieurs années, je m'attendis à voir sortir cette pièce à l'occasion de quelque polémique parlementaire : j'étais tout prêt, d'ailleurs, à faire devant qui de droit la preuve irréfutable de l'exactitude de mon déchiffrement. Il n'en fut rien cependant et Delcassé devait me révéler plus tard qu'il avait été plus d'une fois tenté de se servir de ce « document massue », mais qu'il avait toujours reculé devant les consé-

quences funestes qui auraient pu en résulter pour la France.

J'oubliais de rapporter qu'en me reconduisant à sa porte, Delcassé se borna à me dire, en me remerciant : « Si jamais il vous arrive de faire de la politique, que ceci vous serve de leçon ! »

Les huit jours demandés par Rouvier au Gouvernement allemand n'étaient pas encore écoulés que déjà Delcassé avait donné sa démission de ministre des Affaires étrangères, après une séance émouvante du Conseil des ministres.

La démarche nocturne de Rouvier à l'ambassade d'Allemagne n'est pas défendable, mais je sais l'excuse qu'il a cherchée pour justifier son attitude dans ces pénibles circonstances. Il a dit à ses intimes qu'il avait consulté les plus qualifiés des chefs militaires et qu'il avait recueilli la conviction que la France n'était absolument pas en état alors de faire la guerre à l'Allemagne, que c'eût été courir à un désastre épouvantable. Dans ces conditions, concluait-il, mon devoir impérieux était d'éviter la guerre à tout prix : quand on est ainsi acculé, les formes comptent peu !

Après le départ de Delcassé, le président du Conseil se chargea du portefeuille des Affaires étrangères et s'installa au Quai d'Orsay, avec un entourage quelque peu bizarre. Je ne parle pas de son chef de cabinet qui était M. Moreau, inspecteur des Finances, qui depuis fut gouverneur de la Banque de France, puis président de la Banque de Paris et des Pays-Bas. Mais il avait plusieurs secrétaires, les uns officiels, les autres officieux, qui sentaient quelque peu la bohème. En outre, comme beaucoup de méridoniaux, Rouvier ne pouvait se sentir seul. Il avait constamment besoin d'un confident ou plutôt d'une oreille, d'une présence. J'ai oublié le nom de celui de ses familiers qui l'accompagnait le plus souvent et qui assistait, en silence et sans paraître y prendre le moindre intérêt, à la plupart de ses entretiens.

D'ailleurs, tout en étant président du Conseil, Rouvier était resté président de la banque qu'il avait fondée, la Banque Française et, au Quai d'Orsay, sur son bureau ministériel, les affaires de l'État et les affaires de la banque voisinaient dans une promiscuité quelque peu choquante. Je le vois encore recherchant une dépêche d'un ambassadeur

au milieu de feuilles de transfert d'actions de mines d'or.

Dès le lendemain du départ de Delcassé, dès le jour de son installation au Quai d'Orsay, j'eus à me présenter à Rouvier pour lui communiquer quelques déchiffrements importants relatifs aux affaires du Maroc.

La stupeur de Rouvier fut grande quand il apprit que nous suivions à livre ouvert les communications les plus secrètes du Gouvernement allemand avec son ambassade à Paris. Je vis tout de suite qu'il pensait à sa visite nocturne rue de Lille et qu'il se demandait ce que nous en connaissions. Je me donnai le malin plaisir de lui demander s'il souhaitait se voir communiquer les plus importants des télégrammes échangés avant son arrivée au Quai d'Orsay. Il réfléchit un long moment, puis me répondit brusquement : « Non, c'est inutile ; c'est à partir d'aujourd'hui seulement que je suis à la tête de ce département. »

Je n'ai pas retiré de mes contacts avec Rouvier une grande admiration pour lui. Il avait certains côtés de l'homme d'État ; mais, au fond, simple opportuniste, habitué par les affaires à résoudre les difficultés seulement quand elles se présentaient ; il n'avait pas de vastes pensées.

Il s'était flatté que l'Allemagne lui serait reconnaissante d'avoir sacrifié Delcassé et que les rapports deviendraient immédiatement beaucoup plus faciles ; il lui fallut bien vite déchanter ; le style des dépêches particulières que le fameux Holstein envoyait au prince Radolin ne changea pas : il s'agissait toujours d'empêcher la « tunisification » du Maroc.

Bien entendu, Rouvier ne pouvait s'opposer à la réunion d'une conférence internationale. Celle-ci se tint à Algésiras. Notre thèse y fut soutenue avec grande habileté par le plénipotentiaire français Revoil et si le fameux acte d'Algésiras fit peser sur le Maroc une sorte d'hypothèque internationale temporaire, qui devait plus tard être levée peu à peu, notre position sortit de la Conférence beaucoup plus forte qu'elle ne l'était auparavant. Nos droits, nos intérêts spéciaux furent reconnus. Grâce au travail persévérant de Delcassé, notre mainmise sur le Maroc s'affirmait.

Je dois revenir un peu en arrière pour parler du séjour que

je fis à Berlin en 1902 et 1903, en qualité de secrétaire d'ambassade.

Le vieux marquis de Noailles était alors notre ambassadeur : il avait été nommé par M. Hanotaux, qui avait été son conseiller à Constantinople. Delcassé l'avait maintenu.

Le marquis de Noailles était un parfait gentilhomme, un peu fatigué, de manières exquises et d'une philosophie désabusée. Il était *persona grata* à Berlin, car le prestige d'un nom comme le sien était grand auprès des Allemands. Guillaume II, dans son incommensurable vanité, était flatté que la République eût accrédité auprès de lui un représentant de la meilleure noblesse française. Il lui arrivait, quand il faisait à cheval sa promenade matinale au Thiergarten, de rencontrer le marquis de Noailles, qui avait été autrefois un cavalier accompli et qui montait encore, en veston et parfois même — faut-il le dire ? — en pantoufles, des chevaux soigneusement mis. Le kaiser souriait de la singulière tenue du vieil aristocrate français, mais il l'invitait à venir à ses côtés et, plus d'une fois, je les ai vus ainsi revenir côte à côte à travers le Brandeburger Thor, dont l'arche centrale était exclusivement réservée au passage de l'empereur. Aussi quand, plus tard, M. Bihourd succéda au marquis de Noailles, Guillaume II reçut très froidement, on peut même dire impoliment, ce petit bourgeois, cet ancien préfet, et il estima que, par ce choix, la République lui avait manqué.

Je ne puis pas dire que mon séjour à Berlin ait été marqué, dans l'ordre des rapports franco-allemands, par des événements de quelque importance. Les relations étaient correctes, sans plus. De temps en temps, à travers les nuages, une petite embellie. C'est ainsi qu'un des chefs éminents de notre École de Guerre, le général Bonnal, fut invité spécialement par l'empereur à assister à des manœuvres. Le mot d'ordre fut donné de lui faire un chaleureux accueil. Après la revue finale qui fut passée sur le champ de manœuvres de Tempelhof (aujourd'hui couvert de hautes maisons), l'empereur prit la tête du régiment de la Garde, qui portait des mitres argentées comme au temps du Grand Frédéric, et l'on eut ce curieux spectacle de voir un général français, à cheval, en grand uniforme, suivant l'empereur à quelques pas, défiler tout au long

de l'interminable Friedrichstrasse, à la tête des régiments prussiens et acclamé frénétiquement par la foule berlinoise, aux cris de « Hoch Bonnal ! Hoch Bonnal ! »

Une autre fois, l'empereur invita le marquis de Noailles à déjeuner dans l'intimité à Potsdam et le pria de se faire accompagner par quelques membres de l'ambassade : je fus du nombre. C'était une occasion vraiment exceptionnelle de voir l'empereur de près et de le saisir sur le vif. A la vérité, je vis surtout un cabotin couronné. Guillaume II fit preuve d'un complet manque de tact et presque d'une mauvaise éducation.

Pour nous mettre à l'aise, sans doute, il affecta la familiarité, presque la vulgarité. Il tutoya l'impératrice, l'appela « ma bonne » et, en se mettant à table, lui demanda ce qu'il y avait à manger. Bref, il nous jeta tous dans l'embarras.

Il parla d'abondance pendant tout le déjeuner, riant souvent aux éclats ; je n'entendis pas sortir de sa bouche une considération ou même une simple réflexion qui me parût valoir la peine d'être notée. S'il n'avait pas été sur un trône, ce personnage aurait semblé plutôt ridicule.

J'eus l'occasion de voir plus d'une fois le comte, depuis prince de Bulow, chancelier de l'Empire. C'était un homme de manières distinguées, sans morgue prussienne apparente. Il venait, de loin en loin, prendre le thé à l'ambassade ; on avait parfois l'illusion qu'on pourrait s'entendre avec lui, mais on s'apercevait vite que la franchise n'était pas son fort. D'ailleurs, il était tiraillé entre toutes sortes d'influences ; en particulier, entre l'empereur et le Reichstag son rôle était particulièrement difficile. Il eut à pallier l'effet d'intempérances de langage de l'empereur et l'on sait que Guillaume II ne le lui pardonna pas.

Nous vivions beaucoup sur nous-mêmes à l'ambassade, car les relations extérieures étaient difficiles. Le monde de la Cour recevait fort peu et par ordre, et nous eussions été mal vus si nous avions trop fréquenté les universitaires et les journalistes, par exemple. Quelques banquiers israélites donnaient de somptueuses réceptions : tout le monde y allait, mais sans avoir la reconnaissance de l'estomac...

L'ambassade de France est, comme on le sait, sur le Pariser

Platz ; de l'autre côté de la place, s'élevait le somptueux palais du prince Henckel de Donnesmarck, l'ancien ami et conseiller financier de Bismarck. Il était resté fort bien en cour auprès de Guillaume II, à qui il prêta à diverses reprises de grosses sommes d'argent. Veuf de la Païva, le prince Henckel avait épousé une Russe, femme divorcée.

Le marquis de Noailles fréquentait cette maison ; je le regrettais, car je ne pouvais oublier combien le prince Henckel de Donnersmarck s'était montré l'ennemi de notre pays en 1870-71 : c'était lui qui avait conseillé à Bismarck de porter de 3 à 5 milliards l'indemnité de guerre, disant qu'il connaissait bien la richesse de la France pour y avoir fait la noce.

Mais m'abstenir eût été paraître donner une leçon à mon chef, ce qui eût été de fort mauvais goût. J'allais donc chez le prince et la princesse, comme mes collègues. Je n'oublierai jamais qu'à ma première visite, comme j'admirais de splendides tapisseries de Beauvais, le prince Henckel s'approcha de moi pour me dire : « Je les ai achetées à Paris pendant l'occupation et ne les ai pas payées cher ! »

Le tact de la princesse n'était pas moindre, car un jour que je lui faisais une visite de digestion et qu'elle me recevait dans son boudoir, enveloppée dans un châle chinois admirablement brodé, elle me dit, sans que je lui eusse posé aucune question : « C'est un de nos officiers qui l'a pris à Pékin, après le soulèvement des Boxers, et m'en a fait cadeau. »

Au cercle ou, comme l'on dit là-bas, au casino, où nous fréquentions, nous rencontrions des officiers et les jeunes diplomates attachés à la Wilhelmstrasse (Ministère des Affaires étrangères). Les propos y étaient libres et parfois assez curieux. Je me souviens qu'un jour je trouvai deux officiers que je connaissais et qui appartenaient au régiment de la Garde : ils riaient aux éclats. Comme je m'informais de la cause de leur hilarité, ils me tendirent un numéro du journal satirique *le Simplicissimus*. La caricature de la première page était intitulée : « Dialogue entre un Prussien et un Bavarois » (c'était l'époque où le prince Luitpold était régent de Bavière, le roi Othon, dément, étant interné dans un château).

« — Oui, disait le Prussien au Bavarois, vous avez un roi, mais il est fou !

— C'est vrai, répondait le Bavarois, notre roi est fou, mais au moins, nous, nous l'avons enfermé ! »

Comme on le voit, la liberté de la presse était plus grande dans l'Allemagne de Guillaume II qu'elle ne l'est devenue sous le Troisième Reich d'Hitler ! Ce qui ne manquait pas de piquant, c'était de voir deux officiers de la Garde souligner devant un Français tout ce qu'avait de spirituel cette cinglante satire.

Dans ce cercle je rencontrai souvent un jeune diplomate qui devait jouer plus tard un rôle très important, le baron de Kuhlmann. Il se plaisait à fréquenter les Français, dont il excellait à parler la langue et dont il cherchait à provoquer les confidences. Il affectait la cordialité, mais il était brutal et cynique et l'on sentait en lui l'homme ambitieux, sans scrupules, prêt à toutes les besognes. La suite de sa carrière n'a pas démenti ce pronostic.

★ ★

Au cours de mes fonctions à Paris, au Quai d'Orsay, j'eus à remplir à Constantinople, où M. Constans était alors ambassadeur de France, une courte mission qui m'a laissé d'assez curieux souvenirs.

Dès mon arrivée, j'eus un singulier aperçu du régime de terreur que le sultan rouge, Abdul-Hamid, avait instauré. C'était la belle saison, l'ambassade était dans son palais d'été, à Thérapia, sur le Bosphore. Au sortir de la gare, je pris pour m'y rendre l'un de ces vapeurs que l'on appelait les « Cherketts », du nom de leur Compagnie. Sur le pont du bateau, j'aperçus, avec sa famille, un aimable diplomate turc que j'avais connu à La Haye, pendant la Conférence de la Paix. Je vins joyeusement à lui, les mains tendues, en l'appelant par son nom. A ma grande stupéfaction sa figure se durcit et il me répondit : « Monsieur, vous devez faire erreur, je ne vous connais pas ! » Je compris qu'il ne fallait pas insister, mais je ne saisissais pas encore les

motifs de cette attitude. Le soir, à l'ambassade, je ne pensais déjà plus à cet incident quand un émissaire arménien insista vivement pour me voir. « Je vous apporte, me dit-il, les excuses de M. X... Il a été très fortement contrarié de devoir feindre ainsi de ne pas vous connaître, mais toutes les personnes notables sont ici entourées d'espions du Palais et si le pacha avait été surpris en conversation cordiale avec un étranger qui venait d'arriver, un rapport eût été fait aussitôt au sultan et il aurait eu à fournir des explications en dépit desquelles il serait resté suspect ! » Ce petit incident m'en disait déjà long sur le système de gouvernement d'Abdul-Hamid.

La corruption qui régnait alors était effroyable : rien ne s'obtenait des Turcs qu'à coups de *bakchichs* et les distributeurs de cette manne, d'ordinaire des Arméniens, étaient les seuls sujets ottomans familiers des ambassades. Deux palais imposants dominaient le quartier de Péra : celui de la Dette Ottomane et celui de la Banque Impériale Ottomane : ils symbolisaient un régime pourri.

J'eus l'occasion d'assister, à Yldiz Kiosk (palais du sultan), à la curieuse cérémonie du « sélamlik ». Yldiz était moins un palais qu'un ensemble de pavillons, disséminés dans un vaste jardin entouré de hauts murs, soigneusement gardés. Tous ces pavillons étaient meublés à l'usage du sultan et l'on ne savait jamais à l'avance celui dans lequel il choisirait de coucher, ceci afin de déjouer les complots. Sa terreur d'être assassiné était une véritable hantise et l'on se murmurait, à ce propos, les plus étranges histoires. Il était toujours sur le qui-vive, si bien qu'un jour, dans le harem, une de ses favorites ayant eu un mouvement de feinte tendresse un peu trop brusque, il l'abattit aussitôt d'un coup de revolver. Tous les vendredis, à midi, le commandeur des Croyants allait faire ses dévotions dans une mosquée proche de Yldiz. Le trajet entre la porte du palais et la mosquée était à peine de quelques centaines de mètres, mais presque toute la garnison de Constantinople, en rangs serrés, faisait la haie sur ce court espace : c'était une véritable forêt de baïonnettes. En face de la porte de la mosquée était un petit pavillon d'où, par les fenêtres ouvertes, le Corps diplomatique et quelques invités de marque pouvaient assister à l'arrivée et au départ

du sultan. Celui-ci arrivait dans un landau fermé, traîné par quatre chevaux magnifiques. Au milieu d'une foule de courtisans, qui l'encadraient de façon à le masquer et à prévenir tout attentat, il pénétrait dans la mosquée pour y faire sa prière. Pendant ce temps, des carrosses aux stores rigoureusement fermés et à l'intérieur desquels se trouvaient sultanes et favorites, étaient dételés et l'on apportait aux belles prisonnières des confitures de roses.

Au bout d'un temps assez long, le sultan sortait : il s'arrêtait un bref instant sur le perron pour saluer de loin ses invités étrangers, puis il prenait place dans une calèche qu'il conduisait lui-même. Pendant le court trajet qu'il lui fallait faire pour regagner son palais, et tandis que les troupes le saluaient d'une formidable acclamation gutturale : « Longue vie au sultan ! », tous les principaux dignitaires de l'empire en uniforme, couverts de décorations, mais tous à pied, entouraient et encadraient la calèche dont le sultan s'empressait de mettre au grand trot les splendides coursiers. C'était un spectacle comique que de voir tous ces pachas ventripotents, essoufflés, haletants, courir ainsi à perdre haleine pour faire leur cour à leur terrible souverain.

Pour garder un souvenir de cette curieuse cérémonie, j'avais emporté un petit appareil photographique. Mais c'est tout juste si les invités étrangers n'étaient pas fouillés à leur entrée dans le petit pavillon par les nombreux officiers qui s'empressaient autour d'eux, moins pour leur faire honneur que pour les surveiller. Quand avec d'infinies précautions je tirai mon petit appareil de ma poche, un jeune officier se trouva aussitôt près de moi. « Il est strictement défendu de prendre des photographies », me dit-il, mais comme je m'excusais, il ajouta : « Faites vite, mais ne manquez pas de m'envoyer une épreuve », puis il s'employa afin de me dissimuler aux yeux de ses camarades. J'espère pour lui qu'il n'aura pas été surpris, car il aurait peut-être payé de sa vie cette complaisance. Les gens alors disparaissaient avec la plus grande facilité ; chaque nuit, quelques sacs soigneusement cousus étaient jetés dans le Bosphore et c'était tout !

Je fus fort bien reçu par M. Constans, qui me facilita la mission que j'avais à remplir. Je crois même qu'il se prit

d'un certain intérêt pour moi ; en tout cas, il me dit un jour : « Comment, intelligent comme vous paraissez l'être, avez-vous choisi la carrière diplomatique? Vous pourriez être chef de cabinet de ministre, puis vous faire élire député et arriver ainsi d'emblée aux postes de gouvernement qui, seuls, valent la peine d'être convoités ! »

Pendant mon court séjour, il m'invita souvent à déjeuner ou à dîner en tête-à-tête et se plut à me raconter des anecdotes sur sa carrière passée. C'est ainsi qu'il me narra par le détail comment il était venu à bout du général Boulanger. « J'avais jugé l'homme, me dit-il, c'était un velléitaire : il recula toujours devant le pas décisif ! Le soir de sa triomphale élection à Paris contre « le pauvre Jacques », il dînait place de la Madeleine, chez Durand, et n'avait que deux pas à faire pour entrer à l'Élysée, où régnait la panique et où on lui eût immédiatement cédé la place — mais il n'osa pas ! Et puis, c'était un homme à femmes, comme sa fin l'a prouvé ! La femme, conclut-il, en jetant un regard de coin sur madame Constans, qui, ce soir-là, assistait à notre entretien, quel écueil pour un homme politique ! »

Les souvenirs de Constans sur le général Boulanger m'intéressaient d'autant plus que, bien que fort jeune alors, j'avais pu recueillir, à l'époque, certains renseignements sur ce personnage qui faillit bouleverser notre histoire.

Mon père avait eu pour camarade d'enfance un comte de Chevilly, qui était le trésorier de la famille d'Orléans. Comme on le sait, les royalistes avaient fondé de grands espoirs sur le général Boulanger, qu'ils souhaitaient voir jouer le rôle d'un Monk. Le comte de Chevilly pria mon père de consentir à rencontrer le général Boulanger dans un dîner intime, lui disant que le général serait heureux de causer avec lui des questions financières. Mon père considérait le mouvement boulangiste comme une aventure dangereuse ; néanmoins, par curiosité de connaître directement le personnage dont on parlait tant, il finit par accepter.

Je me souviens parfaitement qu'il revint de ce dîner fort déçu, considérant le général Boulanger comme un héros d'opéra-comique. « C'est une nullité que cet homme, nous dit-il, un bellâtre avantageux et rien de plus. Tout ce que je lui

ai dit n'a pas paru l'intéresser ; il pensait à autre chose, avait l'air absent... Il n'a rien dit pour sa part qui mérite d'être retenu. Je serais bien surpris s'il devenait le maître de la France ! »

Comme on le voit, son jugement concordait parfaitement avec celui de Constans et aussi avec celui de Melchior de Vogüe, qui a écrit à propos de Boulanger : « Tous les visiteurs sortaient de chez lui, stupéfaits du grand creux qu'ils avaient constaté en faisant résonner l'idole. » Mon père ne pouvait supposer que sans doute, pendant tout le dîner, le général n'avait fait que penser à sa belle amie ; mais il avait senti qu'il se trouvait en présence d'un velléitaire qui ne ressemblait en rien au jeune loup, tendu et dévoré par l'ambition, qu'était le général Bonaparte avant le Consulat.

Constans aimait aussi à me raconter des histoires de fraudes électorales qu'il avait connues, étant ministre de l'Intérieur, et je l'entends encore me dire : « Une municipalité adroite et sans scrupules peut rester indéfiniment maîtresse des urnes ! »

C'était le temps où subsistait en Orient le protectorat des Missions et l'on attachait encore grande importance à ce qu'en vertu des vieux privilèges, datant de François Ier, la France restât protectrice des missions catholiques en Turquie, fussent-elles étrangères.

L'ambassade avait sa chapelle particulière à Thérapia, comme à Péra ; chaque dimanche, une messe solennelle y était dite et l'on rendait des honneurs liturgiques à l'ambassadeur de France, représentant de la puissance protectrice. L'ambassadeur occupait dans le chœur une sorte de petit trône. Je vois encore M. Constans y monter gravement, avec un gros livre de messe, et, à l'Évangile, l'officiant lui apporter le livre sacré pour qu'il le baisât, ce qu'il faisait religieusement.

L'empire ottoman apparaissait terriblement vermoulu et chancelant ; le vieil « homme malade » semblait bien sur le point d'agoniser ; ceux qui, comme moi, venaient sans idées préconçues, sentaient bien que cela ne pouvait durer, qu'un bouleversement était proche et cependant les ambassades étrangères, à l'exception peut-être de celle d'Allemagne,

qui veillait soigneusement, continuaient leur train-train habituel. Le séjour sur les rives du Bosphore était enchanteur ; ce n'étaient qu'excursions et parties de fête, mais, durant mon bref séjour, j'ai senti là bien vivement toute la vanité de l'existence diplomatique.

Je fis la charmante excursion de Brousse, où les tombeaux des sultans, encadrés de cyprès, dégageaient un parfum mélancolique si prenant. J'y descendis dans l'hôtel tenu par une Française bien pittoresque, madame Brotte, et j'eus d'attachantes conversations avec notre consul, un vieil Oriental, ancien drogman, nommé M. Bay. C'est lui qui me traduisit la jolie inscription d'une vieille fontaine turque placée dans un site ravissant :

« Trois choses réjouissent le cœur : le tintement de l'or ; le rire de la femme aimée ; le murmure de l'eau qui coule. »

On sait que peu d'années après éclata cette révolution jeune-turque, que tous les esprits tant soit peu avisés avaient vu venir. On assure qu'Abdul-Hamid échappa à l'assassinat, grâce à ce fameux « double » qu'il avait dressé lui-même et qui se substituait à lui dans la plupart des cérémonies publiques.

En tout cas, le nouveau Gouvernement lui-même voulait protéger les jours du sultan et répugnait fort à se discréditer par la mise à mort de l'ex-souverain, si grands qu'aient été ses crimes. On lui prépara un exil somptueux à Salonique et un train spécial l'y conduisit avec toute sa suite. On lui permit de choisir huit femmes dans son harem — ce qui était tout de même quelque chose — et d'emmener une domesticité considérable. On avait acheté et préparé pour lui la riche villa Allatini. Pendant longtemps, d'ailleurs, l'ex-sultan put se livrer à toutes ses fantaisies, grâce au chantage qu'il exerça sur le nouveau Gouvernement. En effet, Abdul-Hamid avait déposé à Londres des sommes d'argent énormes. Quand il fut détrôné, le Gouvernement turc réclama cet argent comme appartenant à l'État, mais les banques anglaises refusèrent de se dessaisir d'un penny sans la signature de l'ex-sultan. C'est alors que celui-ci la promit, mais à condition qu'on lui donnerait un certain nombre de satisfactions : il formula des exigences coûteuses et bizarres ; c'est ainsi qu'il

se fit aménager une vaste ménagerie et faire toutes sortes d'installations compliquées. Enfin, de guerre lasse, il s'exécuta ; mais, à partir de ce moment, il n'obtint plus rien du Gouvernement et mourut presque dans la gêne.

J'ai assez bien connu l'un des principaux leaders du mouvement jeune-turc, qui passait pour la forte tête du parti, étant beaucoup plus intelligent et cultivé que Talaat bey, le ministre de la Guerre. C'était Djavid bey, qui était ministre des Finances. Il passait pour francophile, mais, en réalité, ne l'était guère. Un jour, il m'exposa la doctrine du nouveau Gouvernement en matière de concours étrangers : « Nous prendrons à chaque pays ce qu'il produit de meilleur : à l'Allemagne, des militaires ; à l'Angleterre, des marins ; à la France, des financiers. » Je lui objectai que c'était vraiment mésestimer la France que de croire qu'elle n'avait que des financiers comme hommes supérieurs. Djavid bey en convint, mais, en réalité, il savait que c'est la France qui possède la plus grande épargne et il méditait de continuer à y faire des emprunts, comme l'ancien régime. La prétendue francophilie de beaucoup d'hommes politiques étrangers est de la même nature.

OCTAVE HOMBERG

LA CRISE DU LUNDI-SAINT

Ut quid perditio haec?
(MATTH. 26. 8.)

SUR cette nappe de clarté légère, rapide et comme défiante, que le soleil d'avril étend sur une terre encore mal convaincue et qui continue à opposer une résistance compacte et austère à une végétation timide et qui n'a pas encore réussi à trouver le ton (et nous sommes, en effet, à l'entrecroisement de deux saisons qui ont bien de la peine à s'arranger ensemble), je vois une ombre lentement aller et venir, comme quelqu'un, on dirait, qui ne se lasse pas de raturer quelque chose. D'un battement de pendule, et le battant, à n'en pas douter, est fait d'un homme au bout d'une corde. Il s'en va à gauche — un temps — un de ces temps que la musique qualifie de *vibrato* — et puis il s'en va à droite — un temps — et puis il s'en retourne à gauche — un autre temps. Au-dessous, si je regarde mieux, on distingue un tas confus et malpropre, quelque chose comme cette masse grouillante et bleuâtre que jadis je voyais, plein d'horreur, ma mère, avec des mains sanglantes, retirer du ventre des volailles dépouillées. Quelqu'un a déposé son bilan. Et quand j'entends annoncer d'un homme qu'on va bien voir ce qu'il a dans le ventre, je sais ce que cela veut dire. Le cœur, le foie, la rate, les rognons et les tripes encore chaudes et encore pleines. Ici, il s'agit de ce nouvel Achitophel, dont le nom, au cours des jours que nous venons de traverser, est solennellement proclamé par l'Église du haut de tous ses pupitres : JUDAS ISCARIOTE. C'est lui que, à cause du monotone va-et-

vient que je décrivais tout à l'heure, j'ai appelé autrefois l'Apôtre des sceptiques : je voudrais montrer en lui aujourd'hui le précurseur du marxisme. Dans la cathédrale monstrueuse que construisent actuellement les gens de Moscou, son halo s'adapterait merveilleusement à la tête de Lénine, qui semble d'ailleurs avoir hérité également du visage.

Le drame de la Passion n'est que l'aboutissement d'un long conflit, qui commence avec les premiers jours de la prédication de Jésus-Christ et qui atteint son période au cours de la suprême sommation que Notre Seigneur, parvenu au terme de Sa Mission mortelle, monte à Jérusalem pour signifier, si je peux dire, ès qualités, aux représentants légaux de Sa nation. Longtemps, Il ne S'était manifesté que par Ses œuvres. Aux émissaires du Baptiste, Il se contente de donner, pour toute réponse, le conseil de regarder et de conclure. Quand on Le serre de plus près, quand on Lui pose une question directe, Il Se tait ou Il S'évade. Si on Lui connaissait des ambitions temporelles, ce serait moins inquiétant. Mais quand la foule, miraculeusement alimentée par Lui, veut Le proclamer Roi, Il fuit. Il se contente de prêcher le *Royaume de Dieu*. Le Royaume de Dieu, c'est bien général ; il faudrait savoir comment cela prétend à s'insérer dans notre ordre quotidien. Moi, Juif, je jouis de relations réglées par écrit, une fois pour toutes, avec le Tout-Puissant et d'un titre que je crois avoir tous les droits de considérer comme préférentiel. De mon côté, il y a un cahier des charges pas mal onéreux, que je m'efforce d'honorer scrupuleusement. Et, tout à coup, voilà un quidam sorti on ne sait d'où, qui se promène librement au travers de tout ça, qui change la Loi de sa propre autorité, tantôt l'exagérant à outrance, comme dans les cas du divorce et des mauvaises pensées, tantôt la relâchant scandaleusement, comme dans le cas de la femme adultère : qui s'attaque aux intérêts les plus respectables, à ce commerce établi, qui emprunte aux lieux mêmes où il s'exerce (ce n'est pas moins que le Temple du Seigneur) un surcroît d'honorabilité ; qui en prend à son aise avec le Sabbat et avec toutes les catégories sociales ; qui « pardonne » d'emblée à celui-ci ou à celui-là, sans se soucier du tarif fixé par le Lévitique. Et pas seulement les lois de Moïse, mais celles de la nature

même, Il passe à travers ! Il guérit (comme s'il n'y avait pas de médecin) et pas toujours les gens les plus recommandables. Et quant à son enseignement, pour autant que j'y puisse attraper quelque chose, car les contradictions n'y manquent pas, une question bien simple me vient aux lèvres. Pardon, rabbi ! (va pour *rabbi* !) mais dans tout cela, s'il vous plaît, où est la place de la Circoncision ? Ça s'adresse à tout le monde, ça bouleverse toutes les frontières, on n'est plus chez soi, on n'est plus entre soi. Une certaine fissure est pratiquée, par où passe un vent qui est capable de tout balayer. Il dit qu'Il respecte la Loi, la Lettre, le *Iota* ; je veux bien, mais sur ce *iota* Il met un point qui est placé à une hauteur incommensurable. Et ce qu'il y a de plus exaspérant, c'est qu'on ne sait par où Le prendre, soit dogmatiquement, soit, ce qui au reste serait suffisant, corporellement. Il S'échappe, vous laissant pour toute réponse une parabole, ou quelques mots dans le sable, quand ce n'est pas un de ces traits *ad hominem*, qui, pour être entièrement à côté, ne suffisent pas moins à vous casser bras et jambes. Et quand on croit enfin L'avoir *saisi*, Lévi s'aperçoit que c'est la barbe de Cohen qu'il tient victorieusement dans sa main !

Pendant trois ans, les rapports n'ont cessé d'affluer à Jérusalem, et l'inquiétude avec le mécontentement de grandir. *Vipères*, *sépulcres blanchis*, etc., chacun conviendra que ces expressions tiennent plus d'une hostilité déclarée que de la discussion courtoise. Mais enfin tout cela se passait jusqu'ici en quelque sorte à la cantonade, dans cette banlieue barbare et impure qui a toujours fait ce qu'elle a pu pour mériter le nom de *Galilée des Nations*. « *Que peut-il venir de bon de Nazareth?* », nous apprend le dicton. Quand Jésus montait à Jérusalem, c'était en quelque sorte en cachette. Il Se tenait convenablement, à part quelques incartades. Pendant quelques jours, on savait seulement qu'il y avait quelqu'un de curieux, un *guérisseur* comme on dit (et un *guérisseur*, n'est-ce pas, c'est toujours quelqu'un de pas très estimable), le *Guérisseur de Galilée* [1], chez ces gens suspects et pas mal tarés de Béthanie. Et puis Il regagnait son champ d'opérations habituel. Mais,

1. Comme les spécialistes modernes se targuent de leur qualité de Birman et d'Indien.

cette fois, c'est sérieux. Il ne Se cache pas, au contraire. Il S'affiche ! Il est monté à Jérusalem en plein temps de la Pâque (et Flavius Josèphe nous apprend que cette Pâque réunissait chaque année près d'un million de fidèles de tous pays), à la tête de tout Son état-major au complet, et le moins qu'on puisse dire, est qu'Il a fait sensation (le mot juste serait scandale). Les miracles, disons lacustres, que suffisaient jusqu'ici à neutraliser la distance et le sourire, les voilà qui éclatent et se répètent sous nos yeux avec un fracas assourdissant. Coup sur coup, c'est le pétrifié de Bethesda, l'Aveugle-né et, pire que tout, ce Lazare à demi-décomposé qui se lève du sépulcre au bout de quatre jours ! Et cela devant un public innombrable, tendu à bloc et prêt à tout dévorer, ces millions de mâchoires à qui tout à l'heure on va jeter le sang et la chair de l'agneau rituel !

Cette fois, Il ne Se cache plus ! C'est Lui-même, jour après jour, qui est venu nous braver et nous affronter chaque matin, chez nous, dans ce Temple qui est notre propriété et notre citadelle, non sans avoir dispersé à coup de cordes nos amodiataires épouvantés ! Et qu'est-ce qu'Il nous apporte ? Un message comme les anciens prophètes ? Il y aurait moyen de s'entendre. Mais non ; ce n'est pas autre chose que Lui-même. *Moi, Moi* et *Moi, et encore Moi !* Il remplit tout, on dirait que Sa tête touche le plafond. « *C'est Moi la lumière du monde ! Qui*[1] *me convaincra de péché ? Moi et Mon Père nous ne sommes qu'Un : et deux, ensemble et à la fois, à porter ensemble témoignage.* » Mais comment tout se rappeler ? Ces paroles qui sont, plus que des provocations, des voies de fait ! Autant se rappeler ce que dit le lion quand il apparaît sur le seuil de la bergerie et qu'il rugit ! « *Le Principe qui vous parle ! Avant qu'Abraham ne fût, J'étais !* » Vous entendez ! De nos oreilles il a fallu entendre ça ! Et vous parlez d'un rugissement ! Ce n'est pas Lui seul, c'est tout le ciel qui s'est mis à rugir avec Lui ! Un grand éclair tout à coup qui a fait taire tout le monde, un éclair au mois de mars ! Et puis un coup de tonnerre, un seul ! Mais un de ces coups qui en valent cinquante mille ! Cela a commencé par un sourd grondement du côté du Jourdain, et puis c'est tout le ciel qui s'est mis à charroyer, la

1. « *Qui ?* » Mais Ernest Renan, dans un passage bien connu de la *Vie de Jésus*.

terre vibrait sous nos pieds et des flammes bleues s'allumaient au pinacle des édifices, une épouvantable chaudronnerie comme si tous les véhicules de Pharaon à la fois s'ébranlaient sur un tablier de métal, et cela a fini du côté de la mer, par une série de roulements et de rappels à la fois menaçants et, comment dirai-je? suaves! Et ce qu'il y a de curieux, c'est que c'était le tonnerre à la fois et cela modulait comme une phrase! Une phrase que certains d'entre nous prétendent avoir comprise et même ils la répètent. Allez leur demander. Moi, j'aime mieux ne plus y penser.

Mais ce n'est pas avec un coup de tonnerre que l'on viendra à bout du vieil Israël et de cette pierre qu'il a rapportée avec lui du Sinaï! Le fondement de la solidité d'Israël, ça ne mollit pas! C'est nous tout de même, pour tous les siècles des siècles, les privilégiés de la Lettre, les incorporés de la Parole écrite! Le vieux Caïphe n'a pas hésité un moment. « *Qu'il meure!* », s'est-il écrié, et ce n'est pas le tonnerre avec lui qui aura le dernier mot! « *Il est expédient qu'un seul homme périsse pour tout le peuple.* » Car il y a autre chose à considérer : les Romains! Quand on commande aux morts, que ne peut-on faire des vivants? Cet homme blanc sur son âne, hier encore, à la tête d'une foule pleurante et chantante de fanatiques, nous l'avons vu enfoncer les murailles de Jérusalem. La Tour Antonia n'est pas loin. Que ne peut-on craindre de ce « Fils de Dieu », qui, à l'intérieur même du Temple, se conduit en maître? « *Et venient Romani et tollent nostrum locum et gentem.* »

Le danger est pressant, car l'émotion est énorme et, d'un bout à l'autre de ce campement religieux, se propage en ondes qui se croisent et se répercutent! D'un moment à l'autre tout est possible. Le sort de toute la nation, on ne peut pas le laisser tout de même entre les mains de ce personnage inquiétant. Et, d'autre part, si l'on se décide à des mesures immédiates, quelles éventualités à redouter en de pareilles circonstances! « *Non in die festo* », mugissent encore aujourd'hui les chantres dans les cent mille cathédrales de la catholicité, « *...ne forte tumultus fieret in populo.* »

C'est alors que la décision est ôtée des mains hésitantes d'Israël. Dans la salle à manger d'un obscur bourgeois de

Béthanie [1], on entend le bruit d'une poterie qui se brise (en même temps que le cœur d'une certaine prosternée), un parfum se répand et le sort de l'Humanité est décidé.

Car Judas Iscariote était là, et il a vu cela, il a vu cela de ses yeux ! C'est le dernier coup, il ne peut y tenir davantage ! Un parfum de trois cents deniers ! Tout un capital ainsi monstrueusement sacrifié ! Ne pouvait-on employer cet argent à l'amélioration du sort des deshérités ? « *A quoi bon cette perdition ?* », s'écrie cet apôtre et précurseur du marxisme (« *erat enim latro* », dit l'Évangile), les entrailles tordues par la contemplation de ce blasphème économique ! L'odeur de cet épouvantable scandale lui est montée à la tête. Et « *A quoi bon cette perdition ?* », s'écrient après lui tous les disciples du renégat, insensibles à tout ce qui n'est pas matière, labeur, échange, profit, mécanique, une mécanique dont tout l'effort va justement à la production de l'utile et toute l'ingéniosité à éviter la « *déperdition* », la perte [2]. Déjà, il nous avait fallu supporter ces paroles intolérables aux oreilles d'un homme

1. Simon le Lépreux ou le Pharisien. Encore une de ces figures épisodiques et, si l'on peut dire, *tantalisantes*, de l'Évangile, sur lesquelles on aimerait bien en savoir davantage. Pourquoi Jésus choisit-il ce lépreux et ce Pharisien pour prendre chez lui son dernier repas avant la Cène ? S'il était lépreux, pourquoi donne-t-il ce banquet et pourquoi le Christ lui reproche-t-il de ne pas l'avoir accueilli avec un baiser de bienvenue ? Était-ce un sobriquet ? Par quoi justifié ? Fallait-il au Seigneur un échappé de ladrerie pour qu'Il partageât avec lui son dernier morceau de pain ? Et, Pharisien, après la rupture éclatante que le Fils de l'homme venait de consommer avec les gens de sa secte, pourquoi Le recevait-il en cérémonie à sa table ? Pourquoi y traitait-il ces gens de Béthanie, ce Lazare qui gardait encore avec lui l'odeur du sépulcre et cette souillure qui, dans la loi de Moïse, accompagne tout ce qui touche à la mort ? Et comment, après les reproches que l'on adressait à Jésus Lui-même, accueillait-il cette pécheresse publique, sans craindre de gagner à son contact un surcroît de contamination ? Un Pharisien lépreux, un ressuscité, une pécheresse, un traître et le Messie ! Quelle singulière réunion ce jour-là, dans une atmosphère chargée de menaces ! Et c'est là, c'est ce jour-là, c'est en cette soirée du Lundi-Saint que tout s'est déclenché et décidé.

Ces personnages à côté et inexplicables (et de même, à Gethsémani, ce bizarre jeune homme uniquement vêtu d'un linceul ; aussi ce porteur d'eau à qui l'on vient demander un logement pour la Pâque) sont un des traits qui prouvent le mieux la sincérité des Évangiles. Un romancier se serait bien gardé de les introduire.

2. Et dans l'économie matérialiste la plus étroitement dirigée et imposée, est-ce qu'il n'y a pas de perte ? (Lire à ce sujet *l'U.R.S.S. telle qu'elle est*, par Yvon, préface d'André Gide, Gallimard, 1938). Ce qu'il dit des énormes usines établies sur des gisements hypothétiques, des fabrications dispendieuses entièrement perdues par suite de l'oubli d'un détail, des massacres collectifs d'animaux et d'êtres humains, des centaines de milliers d'enfants abandonnés, etc., etc. Sans parler des incendies et démolitions méthodiques, comme en Espagne, et de la mutilation des facultés les plus élevées de la personne. « *Ut quid perditio haec ?* » *(Que sert à l'homme de gagner le monde, s'il perd son âme ?)* Seulement il ne gagne pas le monde.

sensé : « *Pour trouver son âme, il faut savoir la perdre à cause de Moi.* » Encore va pour l'âme ! On ne sait pas trop ce que c'est. Mais du solide ! Du liquide ! Trois cents deniers ! Trois cents deniers de bon argent, sacrifiés avec insolence et ostentation. Eh ! bien, moi, je n'en réclame que trente !

Là-dessus, il prend les jambes à son cou (expression qui tout à l'heure trouvera sa pleine justification) et se précipite chez ces messieurs prêtres, avec qui, depuis quelque temps, il a noué des relations intéressantes.

Qui était donc Judas ? Qui était cet homme essentiel, dont l'initiative a déclenché l'opération de notre salut ? L'Évangile ne nous dit de lui qu'un seul mot : « *un voleur.* » A nous de rêver là-dessus. J'ai entendu Villiers de l'Isle-Adam nous raconter l'histoire de ce fils de famille qui visite le bagne et qui y retrouve, sans excès d'étonnement, son notaire. Il engage la conversation avec cet homme de loi, qu'il trouve parfaitement à son aise à l'intérieur d'une situation somme toute juridique. Mais sur le point de prendre congé, le praticien pose une question à laquelle tout son tact ne peut l'empêcher d'imprimer une imperceptible nuance de supériorité : « *Et vous, cher monsieur, vous faites toujours de la poésie ?* » Quant à lui, on peut tout lui reprocher, excepté de ne pas avoir évolué dans le positif. Ainsi Judas. Ce serait une erreur complète de voir en lui un débauché, ou l'analogue de ces comptables étourdis qui puisent dans la caisse pour jouer aux courses. Il appartient à cette catégorie d'hommes eux-mêmes simples, sérieux, frugals, méthodiques, comme était par exemple Stavisky, que connaissent bien les magistrats, dont la vocation essentielle et unique est de détruire l'épargne, ou plutôt de s'attaquer à l'immédiat, où qu'ils le trouvent, au profit de l'éventuel. C'est le type qu'on retrouve à tous les degrés de l'échelle animale ou sociale du « *déprédateur professionnel* ». Ils ne manquent pas d'imagination, mais c'est une imagination résolument pratique et concrète. Judas a entendu parler du Royaume de Dieu et incontinent il s'est efforcé de le réaliser à son profit, par le moyen de prélèvements judicieux et discrets. Dans l'entreprise incompréhensible et éblouissante de Jésus, ce qui l'a séduit, c'est le rôle d'administrateur, de régulateur, que la Providence, ses

aptitudes — et d'ailleurs le Promoteur Lui-même — étaient d'accord pour lui réserver. Tout l'avenir de l'opération reposait dès lors sur sa solidité personnelle. Au *Credo*, Judas voulait juxtaposer le crédit.

Mais comment faire accepter ces larges vues à des pêcheurs grossiers? Comment leur apprendre à proportionner les sorties à la délicate balance des échéances? Tout marche au jour le jour, au petit bonheur! Et quand on s'aperçoit que la bourse est vide, quels regards accusateurs! La situation était devenue intolérable, une liquidation s'imposait. Mais quelle liquidation? Toutes les spéculations ne sont pas heureuses, et le fait est que les fonds avaient disparu. « *Vous êtes purs, mais non pas tous* », dit le Seigneur. Et, en effet, Judas n'était pas pur : il était « nettoyé ».

Il restait un suprême espoir, cette riche famille de Béthanie! Et voilà qu'il se volatilise avec ce parfum absurde! Plus qu'une chose à faire, qui est de se jeter dans les bras des Pharisiens. Le désespoir de Judas n'est pas seulement celui du renégat, c'est le vertige du banqueroutier! Le sang d'Abel qui criait, je ne sais pas ce que cela veut dire au juste, mais il ne peut pas crier plus fort que cet argent qui manque dans ma caisse. Je sais, d'ailleurs, que ces gens vont profiter odieusement de ma situation, mais je n'ai pas le choix. Tout de même, trente deniers! Trente deniers! Je m'attendais à autre chose que trente deniers!

Quant aux Pharisiens, nul doute que l'apparition sur leur seuil de cet homme haletant n'ait été pour eux comme le signe de Dieu! D'un seul coup, les moyens, l'objet, l'attrait, la poussée, en un seul mot la chance, tout se réunissait pour constituer une nécessité, une urgence, devant laquelle disparaissaient toutes les objections et tous les obstacles. Il n'y avait plus qu'à brusquer les choses, sans laisser aux gens le temps de se reconnaître. Ce Judas, cet apôtre, il était à la fois entre leurs mains une amorce et une couverture. Une amorce pour s'emparer de Jésus, tant de fois échappé à notre sollicitude. Une couverture aux yeux du public, qui verrait le faux prophète ainsi désavoué par un de ses plus proches.

Maintenant l'Annonciateur des Temps futurs se balance à ce rameau dialectique où nous l'avons salué aux premières

lignes de cet essai et, mêlées à ses entrailles, chacune de ces trente pièces d'argent qu'il a rejetées lui crie : « *Ut quid perditio haec?* »

« *L'homme ne vit pas que de pain* », a dit le prophète Amos. « *Le corps est plus que le vêtement* », a dit François. « *Nous courrons à l'odeur de Tes parfums* », a dit Marie-Madeleine. Et Quelqu'un, qui est plus grand qu'eux tous : « *Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et Sa justice ; et le reste vous sera donné de surcroît.* »

PAUL CLAUDEL

LE PROGRAMME FINANCIER DU PARTI SOCIALISTE

Le court passage au pouvoir du second Ministère de Front populaire, à direction socialiste, aura permis au pays de prendre conscience du véritable caractère des réformes que le parti socialiste n'hésiterait pas à entreprendre si les pleins pouvoirs lui étaient accordés. On sait que le Gouvernement Léon Blum avait été contraint de soumettre aux Chambres, dès les premiers jours de son avènement, un projet d'inflation fiduciaire. Il n'était pas possible au chef du parti socialiste de lancer le grand emprunt de couverture des dépenses concernant la défense nationale que se préparait à émettre le Gouvernement Chautemps ; il lui fallait trouver la possibilité de faire face, par des moyens de trésorerie, aux échéances immédiates du Trésor. Le Sénat avait limité à 5 milliards le montant des avances supplémentaires que pourrait fournir la Banque de France et refusé de mettre à la disposition du Gouvernement Léon Blum les bénéfices apparents — sinon réels — du fonds d'égalisation des changes. Il entendait par là empêcher le Gouvernement d'user d'expédients financiers pendant une période prolongée et l'obliger à établir rapidement un programme général de redressement ou à se retirer. Le 5 avril, M. Léon Blum déposait un projet tendant à donner au Gouvernement « les pouvoirs nécessaires pour mettre la nation en état de faire face aux charges qui lui incombent et spécialement aux besoins de sa défense ». C'était un projet de pleins pouvoirs. Dans un exposé des motifs assez long, le président

du Conseil traçait les grandes lignes des mesures qu'il comptait prendre. Seuls, les principes des réformes proposées étaient indiqués en termes souvent imprécis. En fait, il s'agissait d'un programme tellement vaste que l'adoption du projet aurait donné au Gouvernement socialiste la possibilité de bouleverser complètement l'économie du pays, de réaliser une véritable révolution.

L'exposé des motifs comprenait, en effet, la plupart des réformes d'ordre économique et financier qui ont été mises en avant, au cours des dernières années, dans le programme du Rassemblement populaire, dans les rapports de l'Union des Techniciens S.F.I.O., dans le plan de la C.G.T. Il reprenait d'abord, en la renforçant, toute la politique financière instaurée en 1936 par le Gouvernement Léon Blum. Les théoriciens socialistes semblent n'avoir tiré aucun enseignement de l'échec de cette politique, qui devait aboutir, en mars 1937, à la nécessité de « la pause » et, quelques mois plus tard, à la chute du premier Ministère à direction socialiste. Bien au contraire. Puisque le fonctionnement d'une économie qui repose encore sur les principes libéraux est incompatible avec la réussite de leur programme, c'était le régime économique qu'il leur fallait modifier. Aussi, le projet comportait-il une série de mesures ayant pour objet d'amorcer directement la socialisation de notre économie.

L'examen de l'exposé des motifs où M. Léon Blum a tracé le cadre des réformes qu'il se proposait de réaliser prend donc un intérêt particulier, puisqu'il permet de faire le point sur le programme actuel du parti socialiste en matière économique et financière.

* *

M. Léon Blum commence par dresser un résumé de la situation de nos finances publiques, en montrant l'effort que la Trésorerie doit accomplir pendant l'année 1938. Le déficit du budget ordinaire est évalué à 4 milliards ; les dépenses exceptionnelles pour la défense nationale à près de 16 milliards ; celles concernant les travaux civils et les travaux des P.T.T. à 4 300 millions ; la Caisse des Pensions est en déficit de 2 milliards et demi ; soit, au total, 27 milliards environ à

couvrir par la Trésorerie. A ces charges définitives pour l'État, il faut ajouter 10 milliards d'avances temporaires qui incombent au Trésor : 8 milliards et demi pour les besoins des chemins de fer et 1 milliard et demi à divers organismes. Le Trésor devra donc recourir à l'emprunt, à concurrence de 37 milliards environ, pour l'ensemble de l'année 1938.

D'autre part, le marché financier devra subvenir aux besoins des collectivités locales (Villes, Départements, Colonies), besoins qui sont évalués à plus de 3 milliards. On arrive ainsi au chiffre de 40 milliards de capitaux à trouver sur le marché, chiffre qui pourrait être élevé à 50 milliards, si 10 milliards de valeurs du Trésor, qui viennent à échéance massive dans l'année, ne faisaient pas l'objet de renouvellements de la part des porteurs.

On doit reconnaître la sincérité des chiffres cités par M. Léon Blum, sincérité qui n'est pas sans mérite si l'on se rappelle qu'on a voulu trop souvent, au cours des dernières années, masquer l'importance des déficits en établissant des prévisions trop optimistes. L'heure est venue où, comme l'ont déclaré certains orateurs au Parlement, l'opinion publique doit savoir que le rétablissement de nos finances et de notre économie exige des sacrifices de la part de tous les Français. Encore convient-il de répartir ces sacrifices entre toutes les classes de la nation et de ne pas exciper d'une situation financière grave pour tenter d'imposer au pays un programme de bouleversement au profit d'une classe et d'un parti.

Comment remédier à une telle situation ? Il ne nous appartient pas de passer ici en revue les principaux moyens entre lesquels les Pouvoirs publics peuvent exercer leur choix, en vue d'apporter une solution à ce problème vital pour le pays. Mais il va de soi, quelle que soit l'efficacité lointaine des mesures d'assainissement envisagées, qu'il est actuellement impossible d'assurer, dans un court délai, l'équilibre des recettes et des dépenses publiques sans recourir à l'emprunt ou à l'inflation monétaire. Or M. Léon Blum ne se dissimulait pas que la direction socialiste imposée à son Gouvernement n'était pas pour faciliter le recours du Trésor au marché des capitaux et qu'il lui fallait à la fois, se justifier de l'impossibilité dans laquelle il se trouvait d'émettre

des emprunts et démontrer l'opportunité du recours à des émissions fiduciaires.

La première justification, le leader socialiste la trouve dans la gravité de la situation internationale au moment où il prit le pouvoir. Il est certain que les conditions dans lesquelles a été réalisé l'Anschluss ont provoqué une tension extérieure qui a exercé une influence déprimante sur les marchés financiers. On peut, néanmoins, se demander si ce seul motif eût été suffisant pour entraîner l'échec d'un emprunt, dont le produit eût été précisément affecté à la défense nationale ; le succès des émissions réalisées pendant les années de guerre a montré qu'on ne fait jamais en vain appel aux sentiments patriotiques des épargnants français, même dans les circonstances les plus difficiles. Mais M. Léon Blum avait compris que le souvenir laissé par le premier Gouvernement de Front populaire dans l'esprit des classes moyennes (hausse des prix, troubles sociaux, dévaluation, baisse des fonds publics) n'était guère de nature à lui attirer la confiance de l'épargne.

Restait donc l'inflation. Le chef du parti socialiste n'a jamais nié que l'inflation monétaire pouvait entraîner des conséquences funestes pour l'économie du pays si elle n'avait pas de contre-partie. Toute la question pour lui est de trouver cette contre-partie, afin de rester maître de l'inflation, de la diriger, de la canaliser, de la gager en quelque sorte sur la production future : le billet de banque émis en surplus des besoins normaux de l'économie devient alors une traite sur l'avenir. En 1936, c'était la théorie du pouvoir d'achat : l'application immédiate de lois sociales généreuses justifiait une extension du marché monétaire ; l'accroissement de la consommation des classes ouvrières entraînerait un accroissement parallèle de la production. On sait où a mené finalement cette théorie : à la hausse des prix et à la baisse de la production. On la reprend aujourd'hui, en faisant vibrer plus particulièrement la corde patriotique du réarmement. Toute une page de l'exposé des motifs est consacrée au processus de la reprise, tel que le conçoit M. Léon Blum. Une grande partie du déficit du Trésor provient des dépenses d'armement. Accélérer le rythme du réarmement, « c'est à la fois assurer la défense nationale et stimuler l'économie. Une extension du

temps de travail, en harmonie avec un accroissement de l'outillage et une coordination économique dans les usines participant aux fabrications de guerre, va permettre d'obtenir ce résultat. L'augmentation de la production dans ces industries se traduira par un accroissement de la masse des salaires et traitements qu'elles répartissent, donc par une demande accrue d'objets de consommation. Un nouveau secteur de l'économie sera donc ranimé, où le chômage partiel et total sera graduellement résorbé et où la reprise pourra même conduire, éventuellement, s'il est impossible de pourvoir autrement à des besoins accrus, à une réadaptation des conditions de travail. L'accroissement de la production est donc généralisé et a pour corollaire une augmentation du revenu national, partant des recettes de l'État, qui tendent à rejoindre le niveau des dépenses. Mais, au départ, les besoins de la défense nationale auront exigé un effort de dépenses massives, dépenses auxquelles une *expansion de crédits* et, dans la mesure où il sera provisoirement nécessaire, une *expansion monétaire* doivent servir à faire face, à un moment où l'emprunt à long terme est difficile et onéreux. Ultérieurement, le jeu du circuit monétaire fermé assurera normalement la couverture des besoins de la Trésorerie, grâce au retour des instruments de paiement dans les caisses publiques, cependant que les entreprises privées bénéficieront elles-mêmes de l'aisance monétaire retrouvée ».

Ainsi le point de départ du programme socialiste de 1938 est encore l'inflation. On la canalisera en « fermant » le circuit monétaire qui, lors de la première expérience socialiste, en 1936, était resté ouvert. Examinons d'un peu plus près cette conception monétaire, qui se présente au premier abord, pour le profane, sous la forme d'une théorie aussi savante qu'hermétique.

* *

L'inflation, on la trouve presque à chaque page du projet. Réunissons ici les principaux procédés employés pour y parvenir.

Par suite des difficultés de trésorerie de l'État et des collectivités locales, les titulaires de marchés publics sont actuel-

lement contraints de financer par leurs propres moyens une part importante des travaux entrepris ou des fournitures effectuées. Le projet se proposait de permettre à ces créanciers, dont la plupart travaillent pour la défense nationale, de tirer des traites sur les administrations. Les établissements de crédit escompteraient ces traites et trouveraient les fonds, le cas échéant, au moyen de réescomptes à la Banque de France. C'est donc bien l'Institut d'émission qui, en dernier ressort, fournirait de nouveaux signes monétaires.

Le second procédé consistait à faire consentir, par la Banque de France, aux banques et établissements de crédit des reports sur leurs avoirs en devises, résultant des dépôts et des comptes créditeurs, en vue de souscrire aux émissions du Trésor. L'argument invoqué était qu'une partie des dépôts et des comptes créditeurs des banques a été transformée, au cours des dernières années, sur la demande des déposants, en devises ; il s'agissait de réincorporer dans l'économie française des crédits dont celle-ci a été privée, par suite de ces transferts. En fait, le projet ne cachait pas que l'objet de cette mesure était de fournir des disponibilités au marché des Bons du Trésor.

D'autre part, le Gouvernement Léon Blum envisageait la réévaluation immédiate du stock d'or de la Banque de France, avant la stabilisation légale, en estimant le franc à une valeur correspondant au niveau actuel des prix. La plus-value aurait été affectée à la dotation du fonds de soutien des rentes, afin de lui permettre de provoquer sur le marché une élévation des cours des valeurs d'État. « L'intervention sur le marché des fonds publics, précise l'exposé des motifs, est un des moyens les plus pratiques et les plus sûrs de fournir des disponibilités à l'économie privée. » Ainsi présentée sous la forme de procédé d'« open market », on peut se demander si cette mesure n'aurait pas eu pour objet de donner aux caisses relevant de la Caisse des Dépôts la possibilité d'alimenter le Trésor public, avec les fonds provenant de la cession d'une partie de leurs portefeuilles.

Enfin, prévoyant que la mise en œuvre de ces divers moyens d'inflation pourrait demander un certain temps, le programme envisageait le recours du Trésor à une avance directe de la

Banque de France, à concurrence d'un maximum de 10 milliards.

A quel montant aurait pu s'élever l'inflation monétaire provoquée par l'action conjuguée de ces quatre procédés d'expansion de la circulation fiduciaire? M. P.-E. Flandin a cité à la tribune de la Chambre les chiffres suivants : « L'ensemble de toutes ces inflations, que représente-t-il? Il représentera, en réalité, au terme du plan de deux ans que vous vous êtes assigné — car il s'agit, n'est-il pas vrai, d'un plan biennal? — la couverture, par l'émission de billets nouveaux, d'environ 80 milliards, nécessaires pour couvrir le déficit de la Trésorerie pendant les années 1938 et 1939, puisqu'on nous a laissé entendre que, pendant l'année 1939, la même méthode serait sans doute appliquée... Je sais bien qu'on me répliquera que, de ces 80 milliards, il y a lieu de déduire le produit escompté des 20 milliards de prélèvement sur le capital. Restent 60 milliards et, avec les 40 milliards d'avances de la Banque de France qui existent aujourd'hui, cela fait 100 milliards. Je pose cette question : le jour où, au bilan de la Banque de France, figureront 100 milliards d'avances de la Banque à l'État, que vaudra le franc? »

Il semble bien que, dans l'esprit de M. Léon Blum, l'inflation à laquelle son Gouvernement se serait livré aurait pu être limitée à un chiffre bien inférieur à celui cité par M. P.-E. Flandin, grâce au jeu du « circuit monétaire fermé ».

★ ★

Qu'est-ce que le circuit monétaire fermé? On a souvent mis en avant, depuis une quinzaine d'années, la théorie des circuits monétaires. Dans les périodes où l'État emprunte à jet continu, les capitaux versés au Trésor en souscription aux émissions publiques sont immédiatement remis en circulation, puisqu'ils servent à assurer le règlement des dépenses de l'État. Ils tendent à revenir dans les caisses publiques pour s'investir à nouveau en valeurs du Trésor. Si l'État, par le jeu de l'inflation, accroît les moyens de paiement, le circuit se renouvelle plus rapidement. Ainsi, la création de quelques milliards de billets, en donnant plus d'élasticité au marché monétaire,

peut provoquer une répétition plus rapide de la phase des souscriptions.

Il y a du vrai dans cette théorie, qui s'est trouvée à diverses reprises justifiée. Il faut pour cela que plusieurs conditions soient réunies : stabilité des prix, pas d'accroissement de la thésaurisation, pas d'exportations de capitaux. La hausse des prix accroît les besoins des trésoreries et détourne des caisses publiques une certaine quantité de signes monétaires. La thésaurisation stérilise des billets de banque. Les exportations de capitaux aboutissent à des sorties d'or, ayant comme contrepartie la rentrée dans les caisses de la Banque de France de crédits ou de billets et, par suite, leur annulation.

Lorsque ces trois phénomènes ne se manifestent pas, le circuit est fermé. Le contraire s'est produit au cours des deux dernières années et c'est bien pourquoi les 40 milliards de signes monétaires qui ont été mis en circulation n'ont aucunement contribué à faciliter les émissions du Trésor. Il a même fallu, à certains moments, compenser les mesures d'inflation par une restriction du crédit, afin de ne pas alimenter la spéculation à la baisse du franc. Le vrai remède réside dans une politique financière d'équilibre propre à inspirer confiance au public, dans une politique économique de travail et de production propre à assurer la stabilité des prix ; le circuit est alors automatiquement fermé. Mais ce n'est pas ce remède là que M. Léon Blum propose.

A ses yeux, la cause essentielle qui a empêché la fermeture du circuit monétaire a été l'émigration des capitaux. Ce sont les exportations de capitaux qui ont fait échec à la politique financière de son premier Gouvernement ; ce n'est pas cette politique qui a fait fuir les capitaux. Le chef du Gouvernement socialiste évalue à 40 milliards de francs Poincaré, soit 80 milliards de francs actuels, le montant des capitaux expatriés depuis l'année 1935. Il croit toujours que, sans ces sorties, sa politique de la reprise fondée sur le développement du pouvoir d'achat et de la production aurait eu plus de chances de réussir ; que la dévaluation et la hausse des prix, qui n'étaient pas dans son programme primitif, auraient pu être évitées. Puisqu'il s'agit de reprendre ce programme, et même de l'accentuer, il faut donc s'opposer par la force aux sorties

de capitaux. Le moyen, c'est le contrôle des changes.

A la tribune de la Chambre, M. Léon Blum s'est défendu de vouloir instituer le contrôle des changes. Il s'était déclaré, autrefois, partisan de la liberté en matière monétaire ; il n'ignore pas que l'application d'un contrôle des changes serait contraire aux accords monétaires tripartites. Il lui faut donc procéder avec ménagement. Deux lignes de l'exposé des motifs laissent entrevoir l'institution d'un contrôle des changes, sans que l'expression soit citée ; le passage est entouré de considérations qui tendent à le présenter comme une simple mesure de surveillance du marché des changes, devant permettre au fonds d'égalisation de connaître la position de place.

D'une part, la Banque de France aurait centralisé les opérations sur devises. D'autre part, elle aurait été habilitée pour demander communication des pièces justifiant les besoins de change et s'assurer de leur valeur. Il n'en faut pas plus pour qu'un véritable contrôle des changes soit institué avec toutes les conséquences que ce régime comporte. En effet, ce ne sont pas seulement les opérations spéculatives que le projet cherchait à éviter ; il annonçait le contrôle du commerce extérieur, en indiquant qu'on recourrait « à une surveillance plus judicieuse des importations ».

On doit reconnaître que le contrôle des changes est conforme à la doctrine du parti socialiste. Pourquoi ne pas l'avouer franchement ? C'est le meilleur moyen de mettre entre les mains des Pouvoirs publics les leviers de commande de toute l'économie du pays.

Une fois la réglementation instituée, le mouvement des capitaux ne s'effectuerait plus qu'à « sens unique » ; des capitaux finiraient toujours par s'échapper, surtout si, à ses débuts, le régime de contrôle voulait conserver une certaine souplesse ; aucune rentrée ne se produirait. Il faudrait pourtant combler le déficit de notre balance commerciale, dont le montant s'est élevé à 18 milliards en 1937 ; en vue de le réduire, on serait amené à contrôler le commerce extérieur : limitation des importations aux marchandises jugées nécessaires, rapatriement obligatoire du produit des exportations. L'exemple des pays qui sont entrés dans cette voie montre qu'on aboutirait bien vite à une « direction » du commerce extérieur, les Pou-

voirs publics s'efforçant, par des accords commerciaux, de subordonner les importations provenant d'un pays déterminé à l'exportation d'une quantité équivalente de produits nationaux. Au commerce en devises libres se substituerait, petit à petit, des transactions par « clearing ». Finalement, les courants commerciaux seraient déviés et le commerce extérieur se restreindrait.

Parallèlement à la réglementation du commerce extérieur, il faudrait prendre des mesures rigoureuses afin d'éviter les fuites de capitaux : interdiction des sorties de billets de banque et des valeurs mobilières, limitation du change accordé aux touristes et aux voyageurs, etc. D'autre part, le déséquilibre du marché des changes persistant, l'État serait amené à réquisitionner les valeurs mobilières étrangères et les avoirs de ses nationaux à l'étranger. Toutes ces mesures devraient être accompagnées de sanctions et entraîneraient des réglementations vexatoires : censure postale, surveillance des frontières, etc.

Il faudrait parer aux conséquences de la restriction du commerce extérieur et de l'état d'isolement dans lequel entrerait le pays. La « direction » du commerce extérieur conduirait au monopole de ce commerce, puis au contrôle de la production et aussi à celui de la consommation. La France serait ainsi soumise à une véritable dictature économique. A l'abri des variations du change, le franc n'étant plus qu'une monnaie de compte intérieure, les Pouvoirs publics pourraient exécuter leur programme d'inflation. Ainsi serait masquée, pendant un certain temps, la faillite monétaire : le temps de réaliser des réformes de structure devant aboutir à la socialisation du pays.

★ ★

Nous arrivons ici à la partie fondamentale du programme socialiste. Trouver des facilités de trésorerie au moyen de l'inflation, sous la protection d'un contrôle des changes, en profiter pour instituer le monopole du commerce extérieur ainsi que le contrôle de la production et de la consommation, ce n'est que la première phase de l'exécution de ce programme. Il s'agit maintenant d'entreprendre la collectivisation de

l'économie du pays. A cet effet, deux catégories de mesures sont prévues. Les premières sont d'ordre négatif ; elles visent à la destruction du capital privé, par le jeu d'une fiscalité de spoliation. Les secondes sont d'ordre constructif ; elles tendent à assurer la mainmise de l'État sur les principales sources de la production. Examinons d'abord les premières.

Il y a longtemps que le parti socialiste a établi son plan de réformes fiscales. Ce sont ces réformes que M. Léon Blum se proposait de réaliser si les pleins pouvoirs lui avaient été accordés.

Vient en tête l'impôt sur le capital, présenté comme un prélèvement exceptionnel sur tous les patrimoines supérieurs à 150 000 francs, pour faire face aux besoins de la défense nationale. L'impôt aurait été progressif et par tranches : son montant aurait été fixé à 4 p. 100 pour la fraction comprise entre 150 000 et 250 000 francs et se serait élevé progressivement jusqu'à 17 p. 100 pour la fraction supérieure à 50 millions. Un abattement de 10 000 francs était prévu par enfant à la charge du contribuable. Tous les biens meubles et immeubles auraient été passibles de cet impôt, à l'exception :

a) des fonds publics, qui auraient été soumis à un impôt de 7 p. 100 sur le revenu ;

b) des rentes servies par la Caisse nationale des retraites pour la vieillesse et des rentes pour accident du travail.

La contribution aurait été payable, au choix des assujettis, en une, quatre ou dix annuités égales, dont la première exigible le 31 décembre 1938 au plus tard.

On ne peut s'empêcher de constater que toutes les dévaluations du franc opérées depuis la guerre n'ont pas été autre chose qu'un lourd impôt sur le capital, atteignant pour certains biens à revenu fixe un taux voisin de 90 p. 100 ! Et ce sont les classes moyennes, déjà si éprouvées par l'inflation monétaire, qui auraient ressenti le plus durement le poids du nouvel impôt. Les grosses fortunes ne sont en France qu'une petite minorité ; ce sont elles qui ont eu le plus de facilité pour s'expatrier ; ce sont elles encore qui trouveraient des moyens de se dissimuler pour échapper au prélèvement, car la fixation d'un taux pouvant s'élever jusqu'à 17 p. 100 ne manquerait pas de provoquer des fraudes. Au contraire, les petites

et moyennes fortunes, qui sont infiniment nombreuses dans notre pays, eussent été frappées. Elles sont représentées par des biens qui ne peuvent se dissimuler : biens ruraux, immeubles, fonds de commerce. Il ne faut pas oublier que le minimum imposable prévu, soit 150 000 francs actuels, correspond à quelque 15 000 à 20 000 francs d'avant-guerre. L'impôt projeté par M. Léon Blum aurait surtout atteint les classes paysannes, les commerçants, la petite bourgeoisie, en un mot « le Français moyen ».

Pour payer l'impôt, les assujettis auraient dû réaliser une partie de leurs avoirs ou obtenir les délais prévus. Dans le premier cas, c'était l'effondrement de la valeur des biens fonciers, la chute des cours des valeurs mobilières, aussi bien des fonds d'État que des titres privés. Dans le second cas, c'était l'hypothèque du Trésor sur la terre et les immeubles. Mais, dans les deux cas, c'était le bénéfice des intermédiaires et des courtiers ; la fortune française aurait changé de mains.

La seconde réforme s'appliquait au régime de l'impôt général sur le revenu : aggravation de la progressivité des taux, non-déductibilité de l'imposition de l'année antérieure, diminution des réductions pour charges de famille. D'après l'esprit du projet, il semble que ces mesures devaient surtout atteindre les revenus correspondant à un train de vie d'un certain rang. En fait, pour donner des résultats productifs, il aurait fallu frapper encore les classes moyennes : en 1936, sur un million six cent quarante-six mille contribuables assujettis à l'impôt général, cent quinze mille seulement déclaraient des revenus supérieurs à 50 000 francs. Par contre, d'après certaines déclarations fournies lors de la discussion du projet, les revenus inférieurs à 20 000 francs n'auraient plus été assujettis à l'impôt général ; simple régularisation de l'état de chose existant en ce qui concerne la classe ouvrière, puisque M. Caillaux a pu déclarer au Sénat, sans être contredit, que « toutes les taxations cédulaires ou d'impôt général frappant les ouvriers sont passées en cotes irrécouvrables ».

Pour lutter contre les fraudes fiscales, le projet prévoyait la suppression des titres au porteur et leur remplacement par un nouveau type de titre nominatif soumis à des formalités réduites. En compensation, le taux de l'impôt sur le revenu

des valeurs mobilières applicable à ces titres aurait été ramené de 24 à 18 p. 100. L'épargne française a toujours témoigné sa préférence pour les titres au porteur ; l'épargnant de notre pays est méfiant et craintif ; toute mesure allant à l'encontre de ses habitudes ne peut manquer d'exercer une influence défavorable sur l'esprit d'épargne et la formation des capitaux. L'activité boursière subirait le contre-coup de cette réforme.

Les fonds publics n'étaient pas ménagés. Si on les exceptait de la contribution extraordinaire sur le capital, c'est parce qu'on reniait les engagements de l'État pris envers les rentiers : on envisageait la suppression de l'exonération de l'impôt sur le revenu, dont bénéficient les rentes, et la suspension pendant deux années de l'amortissement contractuel de tous les emprunts de l'État. La première de ces mesures eût été une violation du principe de l'immunité de la rente ; tous les emprunts émis depuis la guerre par l'État comportent une clause formelle d'exonération fiscale. Quant à la suspension de l'amortissement, c'est une mesure qui crée une inégalité entre les porteurs des différents types de rentes ; c'est aussi une véritable suspension de paiement susceptible de troubler bien des trésoreries privées.

Enfin, M. Léon Blum se proposait de taxer les superbénéfices réalisés par les industries travaillant pour la défense nationale, d'opérer quelques aménagements fiscaux en matière de droits de douanes, de majorer l'impôt frappant les détenteurs de licences d'importation, d'allonger les délais de paiement de la taxe à la production et d'étendre la notion fiscale de l'artisanat au petit commerce et à la petite industrie.

Quelle devait être la répercussion budgétaire des réformes fiscales que nous venons de passer en revue ? Aucune prévision ne semble avoir été sérieusement établie ; l'exposé des motifs n'en comporte pas. D'après certains chiffres qui auraient été communiqués par le Gouvernement à la Commission des Finances de la Chambre, le prélèvement sur le capital aurait dû produire 20 milliards en dix ans, soit une moyenne annuelle de 2 milliards ; la suspension de l'amortissement aurait procuré en 1938 et 1939 une économie annuelle de 4 200 millions. Quant aux autres mesures, le montant des recettes

escomptées, soit 3 500 millions, n'aurait dépassé que de 500 millions le montant des allègements chiffrés à 3 milliards ; le résultat n'eût été finalement qu'un déplacement des charges fiscales. Ce ne sont donc pas des considérations relatives à l'équilibre budgétaire qui ont animé les auteurs du projet. Le véritable mobile des réformes préconisées a été de frapper la richesse acquise, de porter atteinte au capital. Tous les sacrifices étaient demandés aux classes moyennes qui ont fait confiance à l'État ou qui ont investi ostensiblement leur épargne dans l'économie du pays. Restaient à l'abri des mesures prises ceux qui ont thésaurisé leurs capitaux ou qui les ont expatriés à l'étranger. Aucune contribution n'était demandée à la classe ouvrière ; au contraire, on promettait l'attribution immédiate d'une retraite aux vieux travailleurs, dont on ne précisait pas le mode de couverture.

Quant au rétablissement de l'équilibre entre les recettes et les dépenses de l'État, on l'attendait surtout « d'une augmentation automatique des bases globales de l'impôt, lorsque les conditions économiques auront évolué favorablement ». Le programme de 1938 reposait sur les mêmes illusions que celui de 1936.

★ ★

Le projet de M. Léon Blum n'aurait pas été entièrement conforme aux doctrines socialistes s'il n'avait pas comporté des mesures tendant à la collectivisation de l'économie. Après avoir entrepris la destruction du capital privé et découragé l'épargne, il faut bien édifier quelque chose. Hélas ! il semble bien que les tentatives de socialisation de la production doivent aboutir, elles aussi, à un résultat destructif.

La première mainmise de l'État sur l'économie privée résulte de l'établissement du contrôle des changes. Nous avons déjà indiqué que cette mesure devait aboutir au monopole du commerce extérieur et, par voie de conséquence, au contrôle de la production et de la consommation. Cela ne suffit pas ; il faut, en outre, faire participer l'État à la direction même des principales entreprises. Sous prétexte de stimuler la production, le projet de M. Léon Blum comporte des réformes de structure, définies en termes souvent obscurs ou insidieux,

et dont la réalisation équivaudrait à une véritable révolution économique.

Les premières entreprises visées sont les banques. En vue de développer le crédit, « une interpénétration plus complète de certaines banques privées et des établissements publics sera recherchée ». En quoi consisterait cette interpénétration? Le passage suivant de l'exposé des motifs donne quelques précisions : « Une politique de large développement des instruments de crédit ne peut avoir d'effet bienfaisant que si un organisme central en surveille étroitement la mise en œuvre et adapte à chaque instant les ressources du marché aux besoins réels de l'économie. La Banque de France se doit de prendre cette responsabilité. Elle le peut, si les banques lui communiquent, à titre confidentiel, leur situation mensuelle, ainsi que le relevé, par grandes catégories d'entreprises, des crédits qu'elles consentent. » On a l'air de supplier la Banque de France de prendre une responsabilité dans le domaine de la surveillance du crédit. En réalité, on place les banques privées sous la dépendance d'un organisme central de contrôle des risques. C'est la porte ouverte à l'étatisation du crédit. C'est, en effet, la distribution obligatoire de celui-ci sous la direction des Pouvoirs publics. Loin d'entraîner une expansion du crédit, un tel régime ne pourrait aboutir qu'à sa restriction. Les banques seraient bien obligées de refuser des prêts aux entreprises frappées du veto de l'administration; mais comment un organisme pécuniairement irresponsable pourrait-il contraindre une banque à distribuer, contre son gré, des crédits dont celle-ci assumerait seule les risques? L'expérience du crédit populaire, au cours des dix dernières années, a montré à quels résultats désastreux aboutissait l'intervention de l'État en matière de crédit.

L'emprise de l'État sur les banques n'est qu'un commencement. La socialisation exige la mainmise de l'État sur les principales branches de la production. « Les ententes et les entreprises bénéficiant d'un monopole de fait recevront un statut réglant leur activité sous la surveillance des Pouvoirs publics et prévoyant, notamment, la présence d'un représentant de l'État au sein des Conseils d'administration. » A quelles entreprises cette déclaration fait-elle allusion? Sans

doute aux Compagnies d'assurances, aux Sociétés de transports d'énergie, aux industries du pétrole. On pourrait y ajouter bien d'autres branches de la production et telle est peut-être l'intention de son auteur.

Sous prétexte de favoriser « la rationalisation industrielle, la coordination des achats et des ventes », l'organisation professionnelle serait encouragée. Ce passage obscur de l'exposé des motifs laissait percer l'intention du Gouvernement socialiste de contrôler encore un grand nombre d'entreprises ; car l'organisation professionnelle sous l'égide de l'État ne prête à aucune illusion.

Signalons encore « la refonte des lois en vigueur sur les Sociétés, pour déterminer le statut et les responsabilités des administrateurs » ; quel moyen commode de placer les Sociétés sous la tutelle de l'État ! Enfin, il était question de compléter la législation sociale « par une réglementation de l'embauchage et du débauchage » et le remaniement du statut du travail ; c'était la dictature de la C.G.T. sur toutes les entreprises, aussi bien les petites que les grandes.

* *

Ni l'opinion publique, ni les milieux politiques ne semblent avoir pris au sérieux le programme de M. Léon Blum. Le projet était à peine déposé que la chute de son Ministère apparaissait comme certaine. Bien que le leader socialiste ait prétendu le contraire, son plan financier a surtout fait figure de panneau-réclame, destiné à raffermir la position électorale de son parti, au moment où celui-ci allait cesser de participer pour la seconde fois au pouvoir. Quoi qu'il en soit, l'examen attentif du projet établi est instructif, car il montre que les socialistes n'ont rien abandonné de leurs doctrines révolutionnaires et de l'espoir de les mettre un jour en pratique. Leur passage au Gouvernement ne les a pas assagis. Leur conception du pouvoir est aussi dictatoriale que celle des pays à régime totalitaire. Inflation, contrôle des changes, suppression de toute liberté économique et monétaire, destruction du capital, accablement des classes moyennes, tels sont les moyens employés pour arriver à leurs fins : la collectivisation de l'économie du pays.

★ ★ ★

LE CORSAIRE[1]

CONTE EN 2 ACTES ET 6 TABLEAUX

ACTE II

SCÈNE I

FÉVRIER 1716. LA CABINE DU TROIS-MATS *la Fortune*, EN RADE DE PORT-D'ESPAGNE, A LA TRINIDAD.

La cabine. Seulement, le coffre est à droite. Quatre heures du matin. La brume est tellement épaisse qu'on ne peut rien discerner à travers le hublot. Le silence est profond, coupé à de larges intervalles par le bruit sourd de la potence qu'on dresse. Kid Jackson et N'a-qu'un-Œil sont étendus l'un sur son lit, l'autre sur un lit de camp. Tous deux sont rigoureusement immobiles.

UNE VOIX, *au dehors.* — Oui, on le hissera, à la place de son pavillon noir.

UNE DEUXIÈME VOIX, *gaillarde.* — Qui eût cru, Frankie, que nous verrions un jour Kid Jackson monter au ciel?

(Rires.)

UNE TROISIÈME VOIX. — J'espère que sa cravate de chanvre sera solide et qu'il ne va pas nous retomber sur les épaules?

LA DEUXIÈME VOIX. — Veux-tu l'essayer?

(Rires sonores.)

(Kid Jackson éclate de rire avec eux.)

(Un silence, un peu terrifié, se fait derrière la porte.)

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mai 1938.

Copyright by Marcel Achard 1938.

LA PREMIÈRE VOIX. — Tu as entendu?

LA DEUXIÈME VOIX. — Oui.

LA PREMIÈRE VOIX. — Il a ri.

LA DEUXIÈME VOIX. — Je crois.

LA PREMIÈRE VOIX. — Il rit? *(Elle est pleine d'admiration.)*

LA DEUXIÈME VOIX, *avec orgueil.* — Et c'est moi qui l'ai fait rire.

LA PREMIÈRE VOIX. — Je n'ose plus plaisanter, maintenant.

LA DEUXIÈME VOIX. — Pourquoi? Parce que tu l'amuses?

LA TROISIÈME VOIX. — Je le plains. Il ne fera pas chaud, si haut, par ce brouillard.

LA DEUXIÈME VOIX. — Les flammes de l'enfer le réchaufferont vite. *(Kid éclate encore de rire et crie de son lit.)*

KID JACKSON. — Hé là! Taisez-vous! Vous m'empêchez de souffrir. *(Chuchotement derrière la porte.)*

N'A-QU'UN-ŒIL, *de son lit, avec une nonchalance exquise.* — Presse-toi de souffrir, car le bourreau ne tardera guère.

KID. — J'avais oublié que tu étais là.

N'A-QU'UN-ŒIL. — Fidèle jusqu'à la fin. Et même après la fin, puisque c'est demain seulement qu'on nous pendra, nous autres.

KID. — Deux fêtes valent mieux qu'une. Ils manquent de distraction à la Trinidad.

N'A-QU'UN-ŒIL, *avec une pointe d'envie.* — J'aurais bien aimé être pendu tout seul. Demain, ils sont quinze avant moi. Quand mon tour viendra, je n'intéresserai plus personne.

KID. — La modestie te perdra, Cristobal.

N'A-QU'UN-ŒIL, *aigrement.* — Quinze avant moi! Il fera presque nuit.

KID. — Je te donnerai mon costume blanc.

N'A-QU'UN-ŒIL. — Bonne idée! *(Pratique.)* Et alors, tu dis, le cou bien droit, la tête légèrement en arrière?

KID, *se soulevant un peu.* — Oui. *(Il démontre.)* Comme ceci. *(Se recouchant.)* Je tiens ce conseil de mon père.

N'A-QU'UN-ŒIL. — Est-ce qu'il a eu à le suivre?

KID. — Scrupuleusement; la potence est mon arbre généalogique.

N'A-QU'UN-ŒIL, *redevenu pratique.* — Le cou... la tête... c'est tout?

KID. — Et garde tes bottes. Tâche d'être le plus lourd que tu pourras. *(Coup de canon assez éloigné.)*

N'A-QU'UN-ŒIL. — Le canon! Tu peux mettre les tiennes!

(Un silence. Ils s'approchent l'un de l'autre.)

KID, *sans émotion apparente.* — Le seul voyage que je ferai sans toi.

N'A-QU'UN-ŒIL. — Et il faut que ce soit justement le plus difficile.

KID. — Peut-être devrais-tu prier ta Vierge en ma faveur? De

toutes celles que je connais, c'est la seule qui puisse me comprendre.

N'A-QU'UN-ŒIL. — Je la prierai.

KID. — A demain, Cristobal.

N'A-QU'UN-ŒIL. — A demain.

UNE NOUVELLE VOIX, *dehors*. — C'est ici?

LA DEUXIÈME VOIX. — Oui, capitaine.

LA VOIX DU CAPITAINE. — Votre Grâce désire-t-elle que j'assiste à l'entrevue?

LA VOIX D'ÉVANGÉLINE. — Je veux être seule.

LA VOIX DU CAPITAINE. — C'est peut-être imprudent. Ces misérables sont capables de tout.

LA VOIX D'ÉVANGÉLINE. — Je veux être seule et vous avez ordre de m'obéir.

LA VOIX DU CAPITAINE. — Comme il vous plaira!

(Bruit de verrous qu'on tire. Évangéline paraît sur le seuil en robe blanche. Kid est immobile au milieu de la cabine. Un silence.)

(Kid et Évangéline se regardent.)

N'A-QU'UN-ŒIL. — Pardonnez-moi le mal que je vous ai fait, Évangéline. Pardonnez-moi surtout d'être ici en cette minute.

KID, *sans le regarder*. — Dors!

N'A-QU'UN-ŒIL, *se recouchant*. — Voilà.

(Court silence.)

KID, *lentement, avec tendresse*. — Adieu, mon amour!

ÉVANGÉLINE. — Tu m'attendais?

KID. — Je savais que leurs préparatifs étaient terminés.

ÉVANGÉLINE. — Ah! tu savais?

KID. — Tout. C'est la grand'vergue, n'est-il pas vrai?

ÉVANGÉLINE. — Oui.

KID. — A quelle hauteur?

ÉVANGÉLINE. — Six pieds.

KID. — Seulement? Je me croyais un plus grand capitaine. *(Il rit.)*

N'A-QU'UN-ŒIL, *furieux*. — Mais alors, moi, ils vont me pendre au ras du sol.

KID. — Il y aura foule, du moins?

ÉVANGÉLINE. — Toute la ville est sur le môle. On paie jusqu'à deux livres d'or sa place aux fenêtres.

KID. — Et le peuple est joyeux?

ÉVANGÉLINE. — Extrêmement.

KID. — J'en suis bien aise. *(Inquiet.)* Pas trop de vieillards?

ÉVANGÉLINE. — Beaucoup de femmes jolies.

KID. — Comme tu sais ce qu'il faut me dire. *(Avec suffisance.)* Je leur en donnerai pour leur argent.

ÉVANGÉLINE. — J'en suis sûre.

KID. — Je n'avais pas tort, tu le vois, en te conjurant de m'aimer le plus vite possible.

ÉVANGÉLINE. — Je t'ai aimé aussitôt que j'ai pu.

KID. — C'est vrai que c'était difficile.

ÉVANGÉLINE. — Pas autant que je le croyais.

KID. — Tu n'auras pas été heureuse longtemps.

ÉVANGÉLINE. — Ce n'est pas le bonheur qui importe. Je n'aurais pas pu te donner plus d'amour si j'avais vécu cent ans. Je t'ai donné tant d'amour que je suis pardonnée.

KID. — Tu ne regrettes rien?

(Évangéline le regarde avec un étonnement infini.)

ÉVANGÉLINE. — Mais de quoi parles-tu? Mais pourquoi crois-tu donc que je suis ici? *(Très naturelle.)* Mais je viens mourir.

KID. — Tu viens mourir?

(Cristobal relève brusquement la tête.)

ÉVANGÉLINE. — Évidemment, je viens mourir. Ne te rappelles-tu pas ta promesse? « Au premier risque sérieux, je te tuerai », disais-tu.

KID. — C'était un madrigal.

ÉVANGÉLINE, *sur un ton de plaisanterie.* — Tu ne courras jamais de risque plus sérieux?

KID. — Qui sait?

ÉVANGÉLINE, *souriante.* — Je porte la robe que tu préférais; je me suis confessée : je suis prête.

KID. — Moi pas.

ÉVANGÉLINE. — La seule promesse que tu m'aies faite, tu ne vas pas la tenir?

KID. — Non.

ÉVANGÉLINE. — Pourquoi? Ce n'est pas l'idée de tuer, tu as l'habitude.

KID. — Je n'ai pas l'habitude de tuer les femmes. Et surtout pas la femme que j'aime.

ÉVANGÉLINE, *violemment.* — D'autres te l'ont-elles demandé?

(Court silence.)

KID, *avec un désarroi visible.* — Mais c'est impossible. Mais je ne veux pas. Mais ce serait un crime.

ÉVANGÉLINE. — Le seul qui puisse te faire pardonner les autres.

KID, *grommelant.* — C'est vite dit!

ÉVANGÉLINE, *enthousiaste.* — D'ailleurs, ce ne serait pas un crime. J'ai tout prévu. Personne n'entrera ici avant dix minutes. Tu ne peux pas être surpris. Je ne suis pas ta victime, je suis ta complice.

KID. — Je ne veux pas.

N'A-QU'UN-ŒIL, *pratique.* — Même s'il voulait, il n'aurait pas le temps.

KID. — Je ne veux pas et je ne peux pas non plus. Tu es trop belle. Je n'oserai pas fermer des yeux pareils.

ÉVANGÉLINE. — Pense à mes lèvres.

KID. — Ne me tente pas.

(Court silence.)

ÉVANGÉLINE. — Ainsi, tu ne veux pas me tuer?

KID. — Non.

ÉVANGÉLINE. — Tu ne m'aimes donc pas?

KID. — Je n'ai jamais aimé que toi.

ÉVANGÉLINE. — Et tu acceptes l'idée de me laisser à un autre.

KID. — Mon père est mort pendu et ma mère a très bien su être veuve.

ÉVANGÉLINE. — Est-ce qu'elle était jolie?

KID. — Je ne sais pas.

ÉVANGÉLINE. — Regarde cette rose à mon corsage. C'est Lui qui me l'a donnée.

KID. — Qui?

ÉVANGÉLINE. — Celui que je suis venue chercher jusqu'ici, celui à qui mon père m'a promise.

KID, *amer*. — Celui que je devais tuer en tous cas?

ÉVANGÉLINE. — Oui. Veux-tu me voir l'épouse du gouverneur? Veux-tu que notre amour ait servi à me faire la femme de celui qui va te pendre?

N'A-QU'UN-ŒIL. — Tue-là. Elle a raison : c'est ton devoir.

ÉVANGÉLINE. — Il m'offrira d'autres roses. Celles que je t'ai données, c'est lui qui me les rendra.

KID. — Mais je ne peux pas te tuer. Je n'ai rien de ce qu'il faut.

ÉVANGÉLINE. — Tu as cette arme. *(Elle lui tend un stylet.)* La rose ou le poignard, choisis.

N'A-QU'UN-ŒIL, *fasciné*. — Qu'est-ce que ce poignard?

ÉVANGÉLINE, *coquette*. — Je l'ai volé.

KID, *avec admiration*. — Tu l'as volé?

N'A-QU'UN-ŒIL, *renchérissant*. — Ah! c'était la femme qu'il te fallait!

KID. — Oh! mais voilà qui change tout!

N'A-QU'UN-ŒIL. — Nous pouvons faire bien des choses avec ce bijou.

KID, *organisant un plan*. — Évangéline appelle au secours...

N'A-QU'UN-ŒIL. — Le gardien entre...

KID. — Je lui enfonce ceci dans le cœur.

N'A-QU'UN-ŒIL. — Je prends son épée.

KID. — Nous chargeons!

N'A-QU'UN-ŒIL. — Nous en tuons cinq ou six autres.

KID. — Nous échappons peut-être.

N'A-QU'UN-ŒIL, *avec satisfaction.* — Et en tous cas, on me pend sûrement aujourd'hui.

ÉVANGÉLINE. — Et moi?

(Court silence.)

KID. — A vingt milles d'ici, à l'embouchure de l'Orénoque, il y a une petite crique où nous avons des amis sûrs. Tu nous y rejoindras, dès que tu le pourras.

ÉVANGÉLINE. — T'y rejoindre? Comment passeras-tu les cent cinquante archers qui font la haie, les trente autres qui doivent t'escorter, les douze gardiens de geôle, les quinze anspessades et l'équipage entier de *La Sémillante* qui t'attend déjà sur le pont, mousquet au poing?

KID, *avec orgueil.* — On ne ferait pas mieux si j'avais tué le roi.

ÉVANGÉLINE. — Le gouverneur — de qui je tiens ces détails — m'a assuré que ton exécution coûterait plus de mille livres à la Couronne.

N'A-QU'UN-ŒIL, *avec envie.* — Mille livres, peste!

ÉVANGÉLINE. — Il dit aussi que personne n'aura été pendu aussi soigneusement.

KID, *la main crispée sur son poignard.* — Tu ne veux pas appeler au secours?

ÉVANGÉLINE. — Non.

KID. — J'aurais pourtant aimé en expédier quelques-uns. Pour leur prouver que cette armée n'était pas inutile.

N'A-QU'UN-ŒIL, *suppliant.* — Laissez-nous faire. *(Pour la décider.)* Il vous tuera tout de suite avant.

(Silence d'Évangéline.)

KID. — Je les épargnerai donc puisque tu le veux. Le dernier présent que je t'aurai fait, ce sera la vie de ces hommes.

(N'a-qu'un-Œil, écœuré, se recouche.)

ÉVANGÉLINE. — Maintenant, Kid, l'heure est venue. J'aurais voulu t'éviter le chagrin de me frapper. Je pensais que ta mort me tuerait naturellement et sans que j'aie rien à faire.

KID. — Malheureusement pour être mort, il faut mourir.

(Tous trois rient.)

ÉVANGÉLINE. — Et je me sens plus vivante que jamais. Mais que ton bras ne tremble pas. Je suis heureuse.

KID. — Ah! si tu m'avais aimé tout de suite!

ÉVANGÉLINE. — Je ne pouvais pas. Songe à ce qu'il a fallu de hasards pour que je t'aime! J'étais destinée à finir dans la paix de la campagne anglaise, aux côtés d'un mari apoplectique, entourée des enfants du village que mon mari aurait faits semblables aux miens, avec la seule consolation des cloches sonnant l'heure de mes prières. Il fallut que mon père faillît à l'honneur pour que je puisse

t'aimer. Il me fallut prendre la mer et me trouver sur ta route. Or, la mer est grande et tu ne suivais pas la route des autres... Et le chemin était peut-être plus long encore qui allait de toi à moi.

KID. — Notre amour, tu ne veux pas le continuer seule?

ÉVANGÉLINE. — Non.

KID. — Tu ne veux pas essayer un peu de vivre?

ÉVANGÉLINE, *très doucement*. — Non.

KID, *rude*. — Qu'il soit bien entendu que je ne te tue pas par jalousie.

ÉVANGÉLINE. — Ni pour me garder, ni pour me punir. Uniquement parce que tu m'aimes.

(Un coup de canon. En même temps, la pendule sonne quatre heures.)

N'A-QU'UN-ŒIL. — A toi, Kid.

(Silence.)

ÉVANGÉLINE, *égarée*. — Ce n'est pas possible. Pas déjà!

KID. — Si. *(On entend sonner au lointain le glas aux cloches de la ville.)* C'est notre glas qu'ils sonnent.

ÉVANGÉLINE, *douloureusement*. — Tant d'amour perdu.

KID. — Il n'y a pas d'amour perdu.

ÉVANGÉLINE. — Que dis-tu?

KID. — Nous n'avons pas eu le temps de vivre le nôtre. Il n'est pas perdu pour cela.

ÉVANGÉLINE. — Hélas!

KID. — Nos vies étaient trop courtes pour un aussi grand amour, mais il n'est pas possible que rien n'en reste. Tous ces baisers que tu ne m'as pas donnés, je les recevrai quelque jour.

ÉVANGÉLINE. — Et comment?

KID. — Je ne sais pas. Nous trouverons un moyen. Nous viendrons l'un vers l'autre de plus loin encore. Mais rien ne nous séparera.

ÉVANGÉLINE. — Le crois-tu?

KID. — Je reverrai tes yeux qui ne savent pas pleurer, j'entendrai ta voix qui ne sait pas rire.

ÉVANGÉLINE. — Comment?

KID. — Nous n'aurons qu'à oublier que nous sommes morts.

ÉVANGÉLINE, *exaltée*. — Oui.

KID. — Nous ne nous reconnaîtrons peut-être pas, mais nous nous aimerons quand même.

ÉVANGÉLINE, *avec fièvre*. — Nous nous reconnaîtrons.

KID. — Je le crois aussi.

ÉVANGÉLINE. — Moi, à ce que je n'aurai pas l'air de vivre.

KID. — Moi, à ce que je te chercherai.

ÉVANGÉLINE. — Ils viennent. Vite!

(Ils s'embrassent. On voit le bras de Kid Jackson se lever et s'abattre.)

ÉVANGÉLINE, *quand il frappe.* — Mon amour !

(Kid prend Évangéline dans ses bras et la porte sur le lit.)

ÉVANGÉLINE. — Ce n'est pas difficile, la mort. On ne souffre pas du tout, tu verras...

KID, *d'une voix calme.* — Au revoir, Évangéline.

ÉVANGÉLINE, *doucement.* — Je t'aimerai. *(Elle meurt.)*

(Un silence. Kid Jackson se relève lentement et va à Cristobal.)

KID. — N'est-ce pas que j'ai bien fait de la tuer?

N'A-QU'UN-ŒIL. — Oui, Kid.

KID. — N'est-ce pas qu'elle était la plus belle et la meilleure?

N'A-QU'UN-ŒIL. — Oui, Kid.

KID. — C'était ma femme, Cristobal, je la retrouverai.

N'A-QU'UN-ŒIL. — Oui, Kid.

KID. — Il n'y a pas d'amour perdu.

(Les cloches sonnent à toute volée. Le canon tonne pour la troisième fois. La porte s'ouvre.)

(Le rideau tombe pour indiquer le passage de plusieurs siècles et se relève presque aussitôt.)

SCÈNE II

DÉCEMBRE 1937 : LE STUDIO DES AMERICAN PICTURES.

Le studio des American Pictures, en juin 1937.

Tout est comme dans la scène précédente, sauf le coffre qui est à gauche et l'éclairage qui est celui, sordide, des répétitions.

Évangéline est sur le lit, dans le même costume blanc : elle semble prête à défaillir. Mais c'est seulement au bout d'un instant qu'on a le sentiment qu'elle répète un rôle.

N'a-Qu'un-Œil est là aussi. Mais ce n'est pas le même que tout à l'heure. Il porte le fameux costume noir, la large ceinture de cuir et un bandeau couvre son œil droit. Mais le costume seul est le même : l'homme est entièrement différent. Minute de silence inquiétant.

A ce moment, Kid paraît dans l'encadrement de la porte, par laquelle on l'a vu sortir au tableau précédent. Il est vêtu de son célèbre costume rouge, sur lequel il a jeté nonchalamment un élégant pardessus en poil de chameau.

KID *(Frank).* — Excusez-moi. Où en étions-nous?

GREGORI. — Vous en étiez à : « Nous nous reconnaîtrons. »

ÉVANGÉLINE *(Georgia).* — Nous nous reconnaîtrons.

KID *(Frank).* — Je le crois aussi.

ÉVANGÉLINE. — Moi, à ce que je n'aurai pas l'air de vivre.

FRANK, *qui a oublié le texte.* — Et moi? A quoi est-ce qu'on me reconnaît?

GEORGIA, *doucement.* — A ce que vous me cherchez.

FRANK. — En effet. *(Lyrique.)* Moi, à ce que je te chercherai. *(Pensif.)* C'est joli cette idée.

CRISTOBAL *(Gregori), avec humeur.* — On répète ou on ne répète pas?

FRANK. — On répète. Seulement on a tout de même le temps de constater que c'est joli.

GREGORI. — A peine. Voilà six semaines que nous sommes dans ce studio, trois jours que nous refaisons cette scène, j'en ai assez. Je voudrais un peu respirer l'air du large.

GEORGIA. — Un peu de patience, Gregori. Vous savez bien que c'est notre dernier jour ici.

GREGORI. — On nous a déjà dit ça hier. Et aujourd'hui faut recommencer la grande scène finale que vous avez encore ratée.

FRANK, *doucement.* — Vous l'avez bien ratée un peu aussi, non?

GREGORI. — Si. *(Pensif.)* Ah! Qu'est-ce qu'elle a donc cette grande scène finale?

FRANK. — Je me le demande.

GREGORI. — Nous avons été épatants, il faut bien le dire, dans l'abordage, dans les fusillades et dans les scènes du tribunal maritime. Quant à vos scènes d'amour, je crois qu'on n'a rien fait d'aussi beau depuis le parlant.

FRANK, *soucieux.* — Merci.

GREGORI. — C'est tout de même bizarre que nous ne puissions pas toucher à cette scène.

FRANK. — Je n'arrive pas à parler juste.

GREGORI. — Je n'aurais jamais osé vous le dire. Mais c'est évident.

FRANK. — Mon vieux, je vais vous confier quelque chose. J'ai l'impression que mon personnage me désobéit. Comme s'il ne voulait pas qu'on en finisse. Comme s'il ne voulait pas mourir. C'est idiot.

GREGORI. — Ah! c'est curieux.

FRANK. — Et vous connaissez ma mémoire. Eh bien! cette phrase dans laquelle j'explique à quoi Évangéline doit me reconnaître dans les temps futurs, je ne peux pas m'en souvenir.

GEORGIA, *doucement.* — Ce n'est pas difficile, pourtant. Je vous reconnais à ce que vous me cherchez.

(Frank se retourne brusquement vers elle, comme frappé par ses paroles.)

GEORGIA, *très naturelle.* — Qu'avez-vous?

FRANK, *à Georgia, comme dégrisé.* — Rien. C'est ce que vous venez de dire.

GREGORI. — Elle n'a rien dit d'extraordinaire.

FRANK, *à Georgia, profondément.* — Je ne reconnais pas sa voix.

GREGORI, *un peu aigre.* — Que vous êtes nerveux !

FRANK. — Mais vous aussi.

GREGORI. — Je l'avoue. Je voudrais être sur la mer. Je suis sûr que la première brise chassera cette espèce de... mauvais charme.

GEORGIA, *avec son calme supérieur.* — Mais, Gregori, nous nous embarquons demain en tout cas. Alors, à vous, la mer Caraïbe.

GREGORI. — On va vraiment aller sur la mer Caraïbe ?

GEORGIA. — Oui.

GREGORI. — Je ne vois pas pourquoi. Kammerstein, lui, fait tous ses films de pirates à l'île Catalina.

FRANK, *ricaneur.* — Il économise même sur l'Océan.

GREGORI. — Il a raison. C'est à deux pas d'ici. Et au point de vue photogénique, une mer en vaut bien une autre.

FRANK. — Pas sûr.

KASBERG, *entrant.* — Voulez-vous que je vous donne la lumière exacte ?

GEORGIA. — Oui, peut-être.

KASBERG, *hurlant.* — Blore ?

BLORE, *hurlant dans les cintres.* — Ouai ?

KASBERG, *hurlant.* — Allumez les projecteurs.

LA VOIX, *hurlant.* — Ouai.

(Les projecteurs s'allument. Mais ce n'est pas la lumière mystérieuse du quatrième tableau, c'est un éclairage artificiel et beaucoup trop violent.)

KASBERG. — Vous voulez la musique aussi ?

FRANK. — Pendant que nous y sommes.

KASBERG, *hurlant.* — Haines !

UNE VOIX, *d'en bas, hurlant.* — Ouai !

KASBERG, *hurlant.* — Musique !

LA VOIX, *hurlant.* — Ouai.

(Une musique extrêmement sentimentale commence. Kasberg sort.)

GEORGIA. — Nous nous reconnaîtrons.

FRANK. — Je le crois aussi.

GEORGIA. — Moi, à ce que je n'aurai pas l'air de vivre.

FRANK. — Euh... Moi, à ce que je te chercherai.

GREGORI. — Vous vous reconnaîtrez.

FRANK, *s'arrêtant.* — Pourquoi dites-vous ça ?

GREGORI, *supérieur.* — Pourquoi ?

FRANK. — Oui. Pourquoi dites-vous : « Vous vous reconnaîtrez » ?

GREGORI. — Parce que vous n'avez pas l'air d'en être sûr. Alors je vous réconforte. Je vous rassure par une bonne parole. Ce Cristobal

est une brute, mais une brute qui a du cœur. C'est du moins ainsi que je sens le rôle.

FRANK. — Je vous défends de dire ça, c'est clair?

GREGORI. — Vous voulez que je reste comme un imbécile, planté dans un coin du plateau, à écouter vos petites histoires?

FRANK. — Au besoin, oui.

GREGORI, *pincé*. — Bon. Bien. Parfait.

FRANK, *à Georgia*. — Nous nous reconnaîtrons.

GREGORI. — Ah! On le saura!...

(Rickard et Cadwell sont entrés. Ils mettent leur doigt sur la bouche pour bien indiquer leur intention de ne déranger personne.)

GEORGIA. — Ils viennent. Vite.

(Ils s'embrassent. Mal. Car Kid a buté sur quelque chose. Il donne néanmoins le coup de poignard. Évangéline-Georgia chancelle.)

GEORGIA. — Mon amour...

(Kid prend Évangéline dans ses bras et se dirige vers le lit, mais l'énorme coffre clouté lui barre le passage. Il hésite une seconde, son précieux fardeau dans les bras, fait un détour et pose la jeune fille sur le lit. Gregori se baisse et ramasse le poignard.)

RICKARD. — C'est navrant.

CADWELL. — Navrant.

FRANK. — A ce point-là?

RICKARD. — Nous disions même ça pour être polis.

FRANK. — Mais qu'est-ce qui ne va pas?

RICKARD, *à Gregori*. — Vous permettez?

GREGORI. — Ben, voyons...

(Cadwell et Rickard tirent Frank à l'écart.)

RICKARD. — Tout.

FRANK. — Tout?

RICKARD. — Tout, sauf elle qui est parfaite, bien entendu.

CADWELL. — Sauf elle qui est exactement Évangéline.

FRANK. — Tout quoi?

CADWELL. — L'atmosphère d'abord. Il n'y a pas de danger, ou s'il y en a un, ce n'est pas celui qui devrait y être.

FRANK. — Ah!

RICKARD. — Quand vous l'emportez, par exemple, vous la tenez comme si c'était...

FRANK. — Une caisse de dynamite, je sais.

RICKARD. — Tout à fait.

FRANK. — Cette fois, vous devez avoir raison, car elle me fait peur.

CADWELL. — Elle te fait peur!

FRANK. — Dès que nous arrivons à ce passage, j'ai l'impression qu'elle va vraiment mourir.

CADWELL. — Ah !...

FRANK. — Elle se raidit. Son visage devient encore plus pâle. Elle se fait lourde dans mes bras. A ce moment-là, je vous le dis, c'est quelqu'un qui risque sa vie. Vous ne me croyez pas?

RICKARD, *rêveur*. — Si. Je l'avais remarqué également. C'est étrange.

FRANK. — Normalement, elle m'amuse plutôt. Je la trouve gaie et charmante. Mais dès que nous commençons l'histoire, elle a quelque chose de tellement...

RICKARD. — Oui.

FRANK, *brusquement*. — Elle vous plaît, beaucoup, n'est-ce pas?

RICKARD, *fermé*. — Je ne sais pas de quoi vous parlez.

FRANK. — Mais l'amour est bien?

RICKARD. — Non.

FRANK. — Je n'arrive même pas à donner l'amour?

RICKARD, *catégorique*. — Non.

FRANK. — Je sais. Je l'ai mal embrassée. Un enfant de douze ans aurait fait mieux — surtout moi à douze ans!

RICKARD. — Oui...

FRANK, *allant à Georgia*. — Je m'excuse de ce baiser manqué.

GEORGIA. — Pourquoi? C'était plutôt flatteur.

FRANK, *se rapprochant encore*. — Vous trouvez?

GEORGIA, *souriante, mais formelle*. — Pas à ce point-là.

RICKARD. — Le baiser ne m'inquiète pas. Vous y arriverez.

FRANK. — C'est vite dit.

RICKARD. — Votre baiser est un des meilleurs du monde.

CADWELL, *jette de loin*. — C'est connu.

RICKARD. — Cinématographiquement parlant, bien entendu.

FRANK, *entre ses dents*. — Jusqu'ici il était assez convenable à la ville.

GEORGIA, *sans coquetterie*. — Je vous autorise à m'embrasser plus près de la bouche, si cela peut vous aider.

FRANK. — Merci. Mais j'ai malheureusement besoin de savoir ce que je fais après.

GEORGIA. — Comme il vous plaira.

FRANK, *un peu soucieux*. — C'est un baiser qu'il faudrait prendre en trois temps.

GEORGIA, *souriante*. — Comme une valse.

FRANK. — Un, le bras droit. Non — un, le bras gauche. *(Il le passe autour de la taille imaginaire.)* Deux, le bras droit. *(Il le pose sur une épaule fantôme.)* Trois, le baiser. Avec un point d'orgue sur le troisième temps, bien entendu.

GEORGIA. — C'est un peu mécanique, peut-être?

FRANK. — Qu'en pensez-vous?

RICKARD. — Pas très public..., trop technique. Travail de spécialiste.

FRANK, *méditatif*. — Si je refaisais le baiser que je donnais à Betsy Parker dans *les Portes de l'Enfer?* Il avait bien plu. On me l'a beaucoup redemandé.

GEORGIA. — Impossible. Elle était brune.

FRANK. — C'est juste.

RICKARD. — Vous devriez essayer de vous renouveler, carrément.

FRANK. — J'ai une idée. Je vous embrasserai sauvagement. Je suis un pirate, après tout.

GEORGIA. — Ce n'est pas une bonne idée.

RICKARD. — Ne vous fatiguez pas. Pour le baiser, on peut vous faire confiance.

FRANK. — Allons! Tant mieux.

CADWELL. — Eh! bien, après tous ces reproches, moi, je vais te féliciter. Ton coup de poignard est sublime.

GEORGIA, *vivement*. — N'est-ce pas?

FRANK, *modestement*. — Pas assez nuancé, peut-être.

GEORGIA, *avec exaltation*. — C'est si difficile. Il y a tant d'amour là-dedans. C'est une si terrible preuve d'amour. Et vous la donnez si naturellement.

CADWELL. — C'est tout son caractère, ça. Il s'exprime moins bien avec des baisers qu'avec des coups de poignard.

FRANK, *ignorant la réflexion*. — Seulement, faudra m'obtenir autre chose que ce canif. *(Il désigne son poignard.)* Je défie qui que ce soit de tuer qui que ce soit avec une lardoire pareille.

GEORGIA. — Faites-vous donner celui de César Borgia.

FRANK. — Oui. Il doit être bon celui-là. — Ah! pendant que nous y sommes, Gregori, qu'est-ce que vous faisiez dans mes jambes, à la fin de la scène? Vous avez failli nous foutre par terre, madame et moi.

GREGORI. — Je ramassais le poignard justement.

FRANK. — Ah! c'est donc ça?

GREGORI, *très satisfait*. — C'est un jeu de scène que j'ai trouvé. Je le ramasse et je le mets dans mes bottes.

CADWELL, *furieux*. — Je vous défends expressément de faire une chose pareille.

RICKARD. — Expressément.

GREGORI. — Alors, vous pensez que N'a-Qu'un-Œil va laisser ce poignard inutilisé?

CADWELL. — Si vous ne pouvez pas rester tranquille, sortez du champ.

FRANK. — C'est peut-être une idée. Et en tout cas vaudrait mieux être toujours borgne du même œil.

GREGORI, *replaçant hâtivement le carré noir sur l'œil gauche.* — Quoi? Vous auriez pu le dire plus tôt.

FRANK. — Excusez-moi. Mais quand madame est là, ce n'est généralement pas vous que je regarde. *(Il salue en grand seigneur d'un geste large de sa perruque.)*

GEORGIA, *très étonnée.* — C'est moi que vous regardez?

FRANK, *presque vexé.* — Vous ne vous en êtes pas aperçue?

(A ce moment des coups de sifflet se font entendre. Des chuchotements s'élèvent qui semblent sortir de partout, et qui disent : « Le patron », « W. » ou « Benjamin W. », suivant le degré d'intimité.)

(Kay entre alors, suivie du personnel. W. les suit de peu, le temps d'avoir son entrée assurée.)

KASBERG. — Le patron! Le patron!

B.W. LEY. — Excusez-moi, mes enfants. J'ai été retardé. Une altercation stupide avec Kasberg.

RICKARD, *désignant l'opérateur.* — Avec Kasberg?

KASBERG. — Pas moi. Pas moi. Mon frère.

B.W. LEY. — Non, pas lui. Son frère, le vieux.

FRANK. — Ah! Sam? Sam Kasberg? Trois et un sept et deux quatorze?

B.W. LEY. — Vous le connaissez?

FRANK. — La mémoire est une chose bizarre. C'est mon pied qui se souvient de lui.

B.W. LEY, *avidement.* — Oh! Vous me raconterez ça. Ça m'intéresse. Nous sommes en affaires.

KAY, *au téléphone.* — Allo. Ici miss Morgan. Monsieur Ley est sur le plateau sept. *(Solennelle.)* Et je crois qu'il va parler.

FRANK. — Ouai!

B.W. LEY. — C'est ça, votre éclairage, Kasberg?

KASBERG, *satisfait.* — Oui, patron.

B.W. LEY. — Il serait peut-être excellent pour un bal à la Cour, mais, pour une cabine de bateau, au lever du jour, dans le brouillard et au XVIIIe siècle, c'est lamentable.

KAY, *au téléphone.* — Pas intéressant pour vous. Merci.

CADWELL. — Je te l'ai toujours dit. W. est moins bête que tu ne crois.

B.W. LEY. — Mes amis, continuez à travailler tranquillement... parce que mon intention... *(Il s'arrête en voyant...)*

(...la jolie femme du premier tableau qui passe en ondulant de la croupe. B. W. Ley, Cadwell et Rickard la suivent des yeux jusqu'à ce qu'elle ait disparu.)

B.W. LEY, *très nerveux.* — Mais qu'est-ce que c'est que cette femme-là ?

KAY, *consultant son carnet.* — Téléphone : Beverley, sept, huit, zéro, zéro, zéro.

B.W. LEY, *rassuré.* — Mais je la connais. Je me disais aussi...

(Geste vague de sculpteur.)

CADWELL, *à Rickard.* — Il la connaît.

RICKARD, *à Cadwell, mélancoliquement.* — Voilà tes cinq dollars.

B.W. LEY, *vexé, à Rickard.* — Vous aviez parié que non ?

RICKARD. — Je comptais sur une défaillance.

B.W. LEY, *haussant les épaules.* — Quelle bêtise !

FRANK. — Kay ! Kay !

B.W. LEY. — Alors, Kasberg, cet éclairage ? Je veux du mystère. Énormément de mystère. Il faut qu'en le voyant je n'y comprenne plus rien, c'est clair ?

(Frank et Kay échangent quelques mots. Kay sort.)

KASBERG. — Très clair, patron. Je monte dans les cintres. *(A Frank, Georgia et Gregori.)* J'espère que mes changements de lumière ne vous gêneront pas.

B.W. LEY. — Je reviendrai dans une demi-heure.

FRANK. — Et en attendant, que ferons-nous ?

B.W. LEY. — Travaillez tranquillement. Vous avez toute la journée pour finir la scène. Il suffit qu'elle soit formidable.

FRANK. — Rien de plus simple.

B.W. LEY. — Nous, messieurs, nous allons à la projection.

LE GROOM, *au téléphone.* — Allo ! Ici M. Plück. M. Ley quitte le plateau pour la projection. Merci.

B.W. LEY. — Il est capital de savoir ce que vaut notre travail d'hier. A tout à l'heure.

(Il sort.)

CADWELL. — Excusez-nous de vous laisser seuls.

GEORGIA. — Pourquoi dit-il ça ?

FRANK. — Il voulait être drôle.

GEORGIA, *sans expression.* — Ah !...

FRANK. — Il ne le fera plus.

KAY, *entrant.* — Le courrier de M. O'Hara.

(Elle porte un énorme paquet de lettres.)

CADWELL. — D'ailleurs vous ne serez pas seuls. Voici les lettres de ces dames.

(Ils sortent.)

GEORGIA. — Vos admiratrices ?

FRANK, *les yeux baissés.* — Oui. *(A Kay.)* Combien aujourd'hui ?

KAY. — Quarante-deux.

FRANK. — Seulement?

KAY. — Le mardi est toujours très mauvais.

FRANK. — Je me demande pourquoi.

KAY. — Parce que nous recevons le mardi les lettres du dimanche.

FRANK. — Et alors?

KAY. — Le dimanche, les femmes n'écrivent pas. Elles sortent.

GEORGIA. — Elles rêvent de vous toute la semaine et le dimanche elles essaient de vous retrouver dans leur compagnon.

KAY. — Et encore, les hommes vous écrivent, à vous. Sans les hommes, aujourd'hui, nous n'en aurions que seize.

GEORGIA. — Mais alors, celles-là sont incurables. Elles vous écriront même pour Noël.

KAY, *s'asseyant.* — Nous commençons?

FRANK. — Pas maintenant.

KAY. — Vous m'avez pourtant dit de revenir d'urgence avec le courrier.

FRANK, *gêné.* — Je n'ai jamais parlé de ça.

(Georgia le regarde, amusée.)

KAY, *se levant et comprenant son erreur.* — J'aurai mal compris.

GEORGIA. — Oh! je vous en prie; cela m'amusera. Je les comparerai aux miennes.

KAY, *se rasseyant, lit.* — « Cher vieux Frank. A la fin de *l'Ange de Chicago*, quand la police vous cerne dans la maison de Marjorie, vous vous échappez et on vous retrouve au restaurant italien. Comment avez-vous fait? Je me suis trouvé dans le même cas et moi... »

FRANK, *l'interrompant.* — Une seconde. D'où vient cette lettre?

KAY. — Harry Manner. Prison de Sing-Sing.

(Tous trois rient.)

FRANK. — Ah! bon. Donnez-lui l'adresse de l'auteur.

GEORGIA. — J'aimerais mieux une lettre de femme.

FRANK, *suppliant, à Kay.* — Pas trop bête, s'il vous plaît.

(Kay le regarde, choisit une lettre avec soin.)

KAY. — « Mon cher Frank. J'ai seize ans. J'habite un petit poste près de Winnipeg, où mon père chasse la fourrure. Nous avons fait hier quatre heures de traîneau pour aller et autant pour revenir dans la neige. Mais nous ne le regrettons pas. Car nous vous avons vu dans *le Chevalier de San Francisco.* C'est mon père qui m'a conseillé de vous écrire. Il dit que vous ne refuserez pas une photographie à des admirateurs qui font vingt lieues dans la neige pour aller vous voir. Salutations distinguées. Ann Pendington. »

FRANK, *à Kay.* — Merci.

GEORGIA. — Il faudra lui envoyer cette photo. Je trouve sa lettre très jolie.

FRANK. — Certainement. Je me vois très bien, d'ailleurs, dans la

cabane, au-dessus du poêle, entre le crucifix et une peau de castor.

(Un silence. Ils rêvent.)

KAY, *qui les a regardés.* — Excusez-moi. Le patron m'appelle.

(Elle sort brusquement.)

GEORGIA. — Pourquoi dit-elle ça? Personne ne l'a appelée.

FRANK. — Elle croit peut-être que nous voulons rester seuls.

GEORGIA. — Elle aussi? Quelle idée!

FRANK. — Vous ne pensez pas qu'il doit y avoir quelque chose... pour qu'ils aient tous tellement l'impression que nous voulons rester seuls.

GEORGIA. — Quelque chose? Quoi, par exemple?

FRANK. — Eh bien! mais... *(Il ne finit pas sa phrase.)*

GEORGIA. — Non. Pas vous?

FRANK. — Moi!

GEORGIA. — Allons donc...

FRANK, *avec force.* — Si.

GEORGIA. — Pourquoi?

FRANK, *geste d'impuissance.* — Ah! ça...

GEORGIA. — Je ne vous crois pas.

FRANK. — Tant pis.

GEORGIA. — Moi?

FRANK. — Vous.

GEORGIA, *rêveuse.* — C'est drôle.

FRANK. — N'est-ce pas?

GEORGIA. — Parce qu'enfin...

FRANK. — Hé! oui...

GEORGIA. — Mais nous parlons bien de la même chose?

FRANK. — Nous parlons de la même chose.

GEORGIA. — Ça alors...

FRANK. — Voilà.

(Un silence.)

GEORGIA. — Il y en a tellement d'autres plus jolies.

FRANK. — Il y en avait.

GEORGIA. — Mais depuis quand?

FRANK. — La gifle.

GEORGIA. — Tout de suite alors?

FRANK. — Presque tout de suite.

GEORGIA, *pensive.* — Ah!...

FRANK. — Ça vous intéresse?

GEORGIA. — Je ne sais pas.

(Adélaïde entre.)

FRANK, *très gaîment.* — Et voici la fidèle Paméla qui vient nous annoncer une mauvaise nouvelle.

ADÉLAÏDE, *sèchement.* — Je m'appelle Adélaïde.

FRANK. — Je ne vous crois pas. On ne s'appelle pas Adélaïde.

ADÉLAÏDE, *à Georgia.* — Mr. Jones est là.

FRANK. — Le gouverneur des Petites Antilles ! Encore?

GEORGIA. — Qu'il vienne.

(Adélaïde sort.)

FRANK. — On voit beaucoup Mr. Jones ces temps-ci. On le voit de plus en plus. Serait-il jaloux?

GEORGIA. — De qui?

FRANK. — Ne soyez pas insolente. *(Avec la force de Kid Jackson.)* Ah ! Pourquoi n'ai-je pas coulé le taxi qui l'amenait?

GEORGIA, *sans rire.* — Vous n'aimez pas beaucoup Mr. Jones?

FRANK. — Non. Vous savez maintenant pourquoi.

GEORGIA. — On raconte une plaisanterie que vous avez faite sur lui.

FRANK. — De laquelle s'agit-il?

GEORGIA. — Il y en a donc eu plusieurs?

FRANK. — Il y a celles que j'ai faites avant de vous connaître et les autres.

GEORGIA. — Je crois que c'est une d'avant.

FRANK. — Les autres sont terribles.

GEORGIA. — On disait devant vous qu'il s'était fait lui-même. Vous avez répondu : « Je l'aurais parié. »

FRANK. — Ce n'est pas une des bonnes.

GEORGIA. — Malheureusement je ne sais pas la suite.

FRANK. — Quelle suite?

GEORGIA. — La suite de l'histoire.

FRANK. — Mais il n'y a pas de suite.

GEORGIA. — Quand est-ce drôle alors?

FRANK. — Comme toujours, à la fin.

GEORGIA. — « Je l'aurais parié », c'est ça qui est drôle?

FRANK. — Pas très original. Mais assez drôle.

GEORGIA. — Pourquoi?

FRANK. — Euh... c'est un peu méchant.

GEORGIA. — Je le crois. Cela fait beaucoup rire.

FRANK. — Eh bien ! voilà... euh... Il s'est fait lui-même... n'est-ce pas? Seulement comme il n'est pas très intelligent, il s'est raté.

GEORGIA. — Et alors?

FRANK. — En principe, c'est ça qui est amusant.

(Richard Jones est entré. C'est un jeune homme très beau. Il n'y a rien d'autre à en dire.)

JONES. — Vous essayez de lui expliquer votre plaisanterie sur moi?

FRANK, *sans se désarçonner.* — Oui.

JONES. — C'est difficile, n'est-ce pas? Georgia n'a pas le sens de la méchanceté.

FRANK, *avec un peu d'admiration pour elle.* — C'est vrai.

JONES. — J'ai essayé moi aussi... Je pensais l'en amuser.

(Court silence.)

GEORGIA. — Vous êtes en retard, mon ami.

JONES, *s'excusant avec une grande humilité.* — Un incident stupide, chérie. Je n'avais pas de monnaie. Le chauffeur était intraitable. J'ai dû perdre un quart d'heure.

FRANK. — Je vous apprendrai mon truc.

JONES. — Quel truc?

FRANK. — J'ai été pauvre très longtemps. C'est dire que je n'avais pas de monnaie pour les taxis. Alors je descendais et je disais : « Je viens de laisser tomber un billet de dix dollars dans la voiture », le chauffeur démarrait à toute vitesse. Et ma course était payée.

GEORGIA, *avec admiration.* — Comme vous méprisez les hommes!

FRANK. — Ça vous amuse, hein?

JONES. — Elle a toujours admiré les pirates.

FRANK. — Oh! Mais dites donc...

LE GROOM. — Pardon, M. O'Hara.

FRANK, *un peu brusquement.* — Quoi?

LE GROOM. — Voulez-vous signer ici, s'il vous plaît?

FRANK. — Non, mon petit. Pas maintenant les autographes.

LE GROOM. — C'est la note du restaurant.

FRANK. — Ah! bon. *(Il signe.)* Où en étais-je?

(Le groom s'en va.)

JONES. — Vous en étiez à : « Oh! Mais dites donc. »

(Frank le regarde assez longuement avant de parler.)

FRANK, *amusé, gentiment.* — Je ne savais pas que vous étiez drôle...

JONES, *sans aigreur.* — Je ne suis pas drôle.

FRANK. — Spirituel, si vous aimez mieux.

JONES. — Je ne suis pas spirituel non plus.

FRANK, *s'excusant.* — Je n'avais pas l'intention de vous vexer!

(Un silence assez gêné s'établit. Georgia, après les avoir regardés, prend un livre. A ce moment un homme en blouse blanche — un maquilleur visiblement — s'approche de Georgia.)

LE MAQUILLEUR. — Vous permettez, miss Swanee? On va faire ça maintenant. Vous avez l'air de tellement vous embêter.

(Tous les trois échangent un regard. Il installe Georgia dans un coin du plateau, près de sa table, assez loin des deux autres. Il commence à réparer son maquillage.)

JONES, *très naturel.* — Dans le couloir, tout à l'heure, j'ai entendu vos amis, les auteurs, qui parlaient de vous.

FRANK. — Ils sont drôles, hein?

JONES. — Et de Georgia aussi.

FRANK. — Devant vous? Ah! c'est malin.

JONES. — Ils ne me reconnaissent jamais.

FRANK. — Et alors?

JONES. — Ils disaient que vous vous aimiez, naturellement.

FRANK. — Oh! vous savez, ce ne sont que des psychologues.

JONES. — Mais ils ne savent trop que penser à cause de moi.

FRANK. — A quel point de vue?

JONES. — Cadwell disait : « De deux choses l'une : ou elle est sa maîtresse et alors qu'est-ce que Jones fait encore ici? Ou elle n'est pas sa maîtresse et alors qu'est-ce que Frank a bien pu fabriquer pendant ces six semaines? »

FRANK, *furieux*. — Comment? Ce que j'ai pu fabriquer?

JONES. — Ils ne connaissent pas Georgia.

FRANK. — C'est visible.

JONES. — Ils ne vous connaissent pas non plus. Vous êtes comme Kid Jackson, vous : vous n'espérez pas, mais vous savez attendre.

FRANK. — Pas tellement bien. Ne croyez donc pas ça.

JONES, *ironique*. — Vous comptez sur ses lèvres, n'est-ce pas?

FRANK. — Oh! vous m'agacez.

GEORGIA, *dont on maquille les lèvres, fait entendre un murmure indistinct*. — Ho... Ho... Hou... Hi...

JONES. — Qu'est-ce que vous dites?

GEORGIA. — C'était justement la question que je vous posais.

JONES. — Il dit que je l'agace.

GEORGIA, *rassurée*. — Ah! bien...

FRANK. — Vous ne m'agacez pas du tout. Je disais ça par politesse.

JONES. — Écoutez-moi, O'Hara. Georgia ne vous est pas nécessaire.

FRANK. — Vraiment.

JONES. — Ce n'est pas votre type d'abord.

FRANK. — Tiens!

JONES. — Vous n'aimez que les brunes un peu grasses.

FRANK. — Quelle idée!

JONES. — Sylvia Ferguson était brune et grasse.

FRANK. — Je l'ai eue huit jours, pour faire plaisir à un ami.

JONES. — Moi, j'ai besoin de Georgia. Et je suis prêt à tout pour la garder.

FRANK. — Comme c'est intéressant.

JONES, *répétant avec force*. — A tout. Vous m'entendez?

FRANK, *riant*. — Vous n'avez pas la prétention de me faire peur?

JONES. — Peut-être, vous ne savez pas ce que c'est que le chagrin.

FRANK. — Je n'ai pas eu le temps.

JONES. — Ça donne de la force même à un type comme moi.

FRANK. — C'est possible. Mais que voulez-vous, quand il est trop tard, il est trop tard.

JONES. — Georgia se réveillera. Dès que vous aurez quitté ce costume, elle vous verra tel que vous êtes.

FRANK, *en riant.* — C'est encore plus dangereux.

JONES. — Quand vous ne lui parlerez plus d'amour avec les mots des autres...

FRANK, *l'interrompant en souriant.* — J'aurai les miens. Dont je me servirai pour la première fois. Et les plus maladroits seront les plus terribles.

JONES, *les dents serrées.* — Et si je vous cassais la figure?

FRANK, *comme une menace foudroyante.* — Et si je vous éclatais de rire au nez?

(Ils se regardent assez longuement. Pendant ce temps, le maquilleur en a fini avec Georgia et se retire.)

GEORGIA, *se levant et très étonnée de leur silence.* — Qu'est-ce que vous faites?

FRANK, *cocassement.* — Je me le demande.

JONES. — Je m'en allais, chérie. Je dois encore passer chez Bullocks et à la Central America Company pour prendre mon billet. C'est à midi que nous partons demain, n'est-ce pas?

GEORGIA. — Oui, à midi.

JONES. — Je viendrai vous chercher tout à l'heure. Au revoir. Je vous laisse travailler.

(Il sort.)

FRANK. — Parce que vous l'emmenez avec nous sur la mer Caraïbe?

GEORGIA. — Naturellement.

FRANK. — Pauvre garçon, comme il va souffrir...

GEORGIA. — Je ne crois pas.

FRANK. — Réfléchissez. Quand il sera avec nous sur *L'Argonaute*, vous ne pourrez plus le renvoyer.

GEORGIA. — Je n'en aurai pas envie.

FRANK. — On dit toujours ça. Nous en reparlerons dans un mois.

GEORGIA. — Si vous voulez.

FRANK. — Georgia? Vous n'avez donc rien remarqué tout à l'heure?

GEORGIA. — Non. Qu'y avait-il à remarquer?

FRANK. — D'abord, je suis jaloux, ce qui est tout simplement immense.

GEORGIA, *amusée.* — Ah!... c'est immense?

FRANK. — Et jaloux de ce garçon que vous n'aimez plus, ce qui est idiot.

GEORGIA. — Je n'aime plus Richard Jones?

FRANK. — Je vous en donne ma parole.

GEORGIA, *dubitative.* — Oh !...

FRANK. — En admettant que vous l'ayez jamais aimé.

GEORGIA. — Vous m'étonnez.

FRANK. — Vous vous ennuyez ensemble. Il suffit de vous voir. Le maquilleur lui-même en a été frappé. C'est naturel d'ailleurs, puisque vous en aimez un autre.

GEORGIA. — Et c'est vous l'autre, naturellement ?

FRANK. — Naturellement.

GEORGIA. — Eh bien ! Frank, il est vrai que je me le suis demandé. Mais je ne crois pas.

FRANK, *avec force.* — Allons donc.

GEORGIA. — Vous lisez trop de journaux de cinéma. Cette idée que vous avez leur est déjà venue. Ils trouvent que nous faisons un couple splendide. Ils vous auront convaincu.

FRANK. — Quelle horreur !

GEORGIA. — Vous et moi nous ne pouvons être qu'une histoire pour magazines. Une de leurs ignobles histoires de stars.

FRANK. — Vous m'avez mal compris, Georgia. *(Doucement.)* J'aime la fille du charpentier de gratte-ciel.

GEORGIA, *frappée.* — Ah !...

FRANK. — Et je l'aime en pianiste sans talent. Je l'aime parce que je sais qu'elle a été dactylographe.

GEORGIA. — Comment, vous savez ?

FRANK. — Je sais toute votre histoire. Et pas celle pour les journaux. La vraie, qui est tellement plus belle.

GEORGIA. — Il y eut des moments très durs.

FRANK. — Je sais. Dans la mienne aussi. *(Désignant ses chaussures.)* Ainsi, ils appellent ça des souliers cirés. Mais ça fait pitié. Croyez-en un professionnel.

GEORGIA. — Oh !...

FRANK. — Hé ! oui... Vous êtes aimée aussi par un ancien cireur.

GEORGIA, *presque tendrement.* — Frank...

FRANK. — Le nègre du studio ne s'y trompe pas. Quand je lui tends mes chaussures, il en a toujours pour un quart d'heure. Il fignole. Il n'oserait pas passer ses brosses d'une main dans l'autre sans les faire claquer. Il sait qu'il travaille pour un connaisseur.

GEORGIA, *qui rit.* — Vraiment ?

FRANK. — Et je suis sûr que Kay Morgan ne se trompe pas sur vous non plus. Moi-même je me suis aperçu que vous aviez été dactylo.

GEORGIA. — A quoi ?

FRANK. — On voit bien que vous ne savez que l'orthographe.

GEORGIA. — Dites donc vous...

FRANK. — Comment écrivez-vous métaphysicien ?

GEORGIA, *épelant sans hésitation.* — M-é-t-a-p-h-y-s-i-c-i-e-n.

FRANK. — Et qu'est-ce que ça veut dire?

GEORGIA. — Je ne sais pas.

FRANK, *avec force.* — C'est merveilleux!

(Un court silence.)

GEORGIA. — Seulement, l'ancien cireur reçoit maintenant quarante-deux lettres le mardi.

FRANK. — Et alors?

GEORGIA, *hochant la tête.* — Je suis égoïste.

FRANK. — Moi aussi. Mais l'amour c'est peut-être d'être égoïste ensemble.

GEORGIA. — Je ne sais pas.

(Un silence plein de trouble.)

FRANK, *avec chaleur.* — Georgia? Le pirate de votre rêve, comment le voyez-vous maintenant? Est-ce qu'il n'a pas mon visage?

GEORGIA, *lentement.* — Depuis que nous avons commencé le film, je ne rêve plus.

(Un projecteur éclaire brusquement Georgia d'une lumière surnaturelle. La musique s'arrête.)

FRANK. — Vous ne rêvez plus?

GEORGIA. — Non.

FRANK. — Vous n'avez plus revu cette cabine?

GEORGIA. — Non. J'ai seulement l'impression de tomber dans une grande ombre blanche.

FRANK. — Ah!...

GEORGIA. — Et rien ne s'y passe jamais.

FRANK, *rêveur.* — Une grande ombre blanche...

GEORGIA. — Et depuis ce jour-là mon père se porte très mal.

FRANK. — C'est drôle.

(Kasberg entre avec un appareil et prend un instantané.)

KASBERG. — Merci.

FRANK. — Qu'est-ce que c'est que ça?

KASBERG. — C'est pour la scène d'amour. Je n'ai pas le temps de prendre des photos. Alors j'ai profité de ce que vous la répétiez.

FRANK, *regardant Georgia en souriant.* — Vous voyez!

KASBERG. — Blore!

BLORE. — Ouai!

KASBERG. — Blore, tu peux replacer ton projecteur.

BLORE. — Ouai.

(Le projecteur qui illuminait Georgia va se poser dans un autre coin de la cabine. Benjamin W. entre, suivi de Rickard et de Cadwell. Il a perdu toute sa superbe. C'est maintenant un homme inquiet et désolé. Cadwell et Rickard ne semblent pas moins désemparés.)

FRANK. — Vous venez de la projection?

B.W. LEY, *gravement.* — Oui, Frank ! Nous n'aurions jamais dû nous embarquer dans cette histoire.

FRANK. — Oh ! Oh ! C'est à ce point-là ?

B.W. LEY. — Il y a quelque chose contre nous. Quoi ? Je ne sais pas. Mais il y a quelque chose.

FRANK. — Ça ne peut pas être si terrible.

B.W. LEY. — Ah ! si !... Si nous ne trouvons pas un moyen de nous en sortir.

FRANK. — Mais de nous sortir de quoi ?

B.W. LEY. — De cette scène. Je sais bien que c'est difficile de tuer la femme qu'on aime.

FRANK. — Surtout de la tuer joyeusement.

B.W. LEY. — Mais d'ailleurs, ce n'est pas çela qui ne va pas. Vous la tuez bien.

CADWELL. — C'est même la seule chose que tu fasses bien.

B.W. LEY. — Seulement, le reste...

FRANK. — Ah !

CADWELL. — D'abord tu es gêné matériellement.

RICKARD. — Vous ne savez ni où passer, ni où vous mettre.

GEORGIA, *doucement.* — Ce n'est pas sa faute. Je sais pourquoi.

B.W. LEY. — Pourquoi ?

GEORGIA. — Le coffre est à droite.

B.W. LEY. — A droite ?

GEORGIA. — Dans mon rêve le coffre est à droite.

CADWELL. — Ça vous l'aviez toujours dit.

GEORGIA. — Il est même attaché au mur par six anneaux de fer.

FRANK. — Ah ! avec le coffre à droite, c'est très facile.

GEORGIA, *très naturelle.* — Kid trouve plus adroit de le cacher peu. On le voit moins derrière la table et il est plus facile à défendre.

CADWELL. — Il fallait croire Georgia, puisqu'on tournait « son » rêve.

B.W. LEY. — Smith !

SMITH. — Patron ?

B.W. LEY. — Ce coffre à droite, tout de suite.

SMITH. — Bien, patron.

(On l'y transporte.)

CADWELL. — Voilà qui va t'aider un peu.

RICKARD. — Oui. Mais ce n'est pas le plus important.

FRANK. — Il y a quelque chose d'encore plus important ?

B.W. LEY. — Je ne sais comment m'expliquer. Vous ne faites ni ce que je vous demande, ni ce que vous voulez. Vous donnez l'impression de n'être pas seul à faire ce que vous faites.

FRANK. — Quoi ? Quoi ?

B.W. LEY. — Vous allez comprendre. En regardant votre travail d'hier à la projection, j'ai eu cette impression bizarre qu'il y avait quelqu'un près de vous.

FRANK. — C'est de la folie.

CADWELL. — Je l'ai eue aussi.

RICKARD. — Je vous assure...

FRANK. — Vous êtes intoxiqués par les rêves de Georgia. Par ces histoires de mécanisme secret et de rose mystérieuse.

B.W. LEY. — Oh ! non. Je ne crois ni à la magie, ni aux fantômes. Mais cette gêne, cette inquiétude, vos amis l'ont ressentie également.

CADWELL, *à Frank.* — Moins que toi d'ailleurs. Tu parais hésiter.

FRANK. — Ça alors...

CADWELL. — Quand tu dis : « Nous nous reconnaîtrons », tu as l'air égaré. Et on a le sentiment absolu que toi, en tout cas, tu ne la reconnaîtras jamais.

FRANK. — C'est invraisemblable.

RICKARD. — Et quand elle vous dit : « Tu me reconnaîtras à ce que je n'aurai pas l'air de vivre », vous n'osez pas la regarder.

FRANK, *à Georgia.* — Je n'ose pas vous regarder, moi ?

GEORGIA. — Tu me reconnaîtras à ce que je n'aurai pas l'air de vivre.

(Frank et Georgia se regardent intensément.)

B.W. LEY. — Ah ! Si vous faisiez ça, tout à l'heure, ce serait parfait.

CADWELL, *à Frank.* — Qu'est-ce que tu as ?

FRANK, *qui vient de relever la tête avec un air étrange.* — Rien. Rien.

CADWELL, *à Frank.* — Et surtout, tu es trop triste. Tu aimes cette femme et elle va mourir, c'est vrai.

RICKARD. — Mais n'oubliez pas que vous êtes sûr de la retrouver. Vous êtes sûr que rien n'est fini.

CADWELL. — Tu espères.

B.W. LEY. — C'est à ce moment-là surtout que nous avons eu l'impression dont il vous parle.

CADWELL. — Comme si quelqu'un te forçait à espérer.

FRANK. — Quelqu'un ?

RICKARD. — Et alors, subitement, vous avez été extraordinaire.

FRANK. — Georgia...

CADWELL. — Tu as eu une espèce de sourire terrible. Tu le verras. Tu fais peur.

FRANK. — Un sourire terrible ?

B.W. LEY. — Un sourire qui n'est pas fait pour votre visage.

CADWELL. — Pendant une seconde, tu as été vraiment Kid Jackson.

B.W. LEY. — Vous le retrouverez, j'en suis sûr.

CADWELL. — Tu le retrouveras. Laissons-les seuls.

B.W. LEY. — Quoi ?

CADWELL. — Laissez-les seuls cinq minutes.

(B. W. Ley et les autres s'éloignent. Pas complètement. Ils restent au fond du plateau où l'on devine leurs silhouettes. L'éclairage maintenant est celui du quatrième tableau. La cabine semble ressuscitée et paraît voguer sur une mer d'ombre.)

FRANK. — Regardez-moi.

GEORGIA. — Voilà.

FRANK. — Je comprends tout maintenant. Ce qui est important, ce n'est pas qu'il l'aime.

GEORGIA. — Non.

FRANK. — Ce n'est même pas qu'il la tue.

GEORGIA. — Non.

FRANK. — Ce qui est important, c'est qu'ils se retrouveront un jour.

GEORGIA. — Parce qu'il n'y a pas d'amour perdu.

FRANK. — Parce qu'ils trouveront un moyen.

GEORGIA. — Parce qu'ils viendront l'un vers l'autre.

FRANK. — Parce que ses baisers qu'elle ne lui a pas donnés, il les recevra quelque jour.

(Georgia se retourne brusquement vers lui. Un silence.)

GEORGIA, *d'une voix de rêve.* — Nous nous reconnaîtrons.

FRANK. — Je le crois aussi.

GEORGIA. — Moi, à ce que je n'aurai pas l'air de vivre.

FRANK. — Moi, à ce que je te chercherai.

GEORGIA. — Ils viennent. Vite !

(Ils s'embrassent.)

GEORGIA. — Mon amour !

FRANK. — Au revoir, Évangéline.

GEORGIA. — Je t'aimerai. *(Elle tombe. Silence.)*

FRANK, *inquiet, se penchant sur le lit.* — Georgia ! Georgia ! Un docteur ! Un docteur ! Vite !

(Les autres s'approchent.)

CADWELL. — Mais qu'y a-t-il ?

B.W. LEY. — Elle est évanouie ?

FRANK. — Oui. Et regardez-la. Ce sourire n'est pas le sien non plus.

(Rideau.)

SCÈNE III

LE PONT DE *l'Argonaute*, EN RADE DE PORT-D'ESPAGNE, A LA TRINIDAD.

B.W. Ley est sur le pont, entouré de ses principaux collaborateurs : Kay Morgan, l'indispensable ; Cadwell et Rickard, Kasberg, Blore, etc. Gregori est également là. Georgia et Frank seuls manquent. Brouhaha qu'un coup de sifflet strident de B.W. Ley interrompt subitement.

B.W. LEY. — Mesdames, Messieurs, chers collaborateurs et amis. Je vous avais dit, il y a deux mois, que nous ferions le meilleur film de l'année. Dans une heure, j'aurai tenu parole, grâce à vous. Tant au studio que sur cette mer des Antilles que nous sillonnons depuis bientôt trois semaines, vous avez été parfaits, dévoués et excessivement artistes. *(Rumeurs.)* Notre film laisse loin derrière lui tout ce qu'on avait tenté dans le genre, et j'estime honnêtement que Kammerstein, après la projection de *la Belle des Caraïbes*, aura le devoir de se suicider. *(Rires complaisants.)* Nous n'avons malheureusement pas eu de cyclone, comme je l'espérais.

RICKARD. — Malheureusement.

CADWELL. — Vous l'avez avantageusement remplacé par un bal chez le gouverneur.

B.W. LEY, *un peu agressif*. — Parfaitement. *(Reprenant.)* Il ne nous reste plus qu'une scène à tourner. Une seule, celle de l'exécution de Kid Jackson ! *(A sa secrétaire.)* Kay ! voyez donc si Frank a mis son costume. *(Il la regarde s'éloigner avec une visible admiration.)* L'exécution de Kid Jackson est la dernière image du film. Je vous prie d'y apporter tous vos soins. Il faut que ce soit la plus belle... *(Applaudissements.)* Pour ceux d'entre vous qui ne le savent pas, cette exécution a lieu au bout de la grand'vergue que vous voyez là-bas. *(Il désigne un point dans la salle.)* Tout est prêt là-haut ?

UNE VOIX DE LA SALLE. — Oui, patron.

B.W. LEY. — Kid Jackson arrivera par ici, de la cabine. Il vient de tuer Évangéline. Il a une petite explication avec le capitaine anglais qui commande l'exécution. Puis commence la marche au supplice. Haines ?

HAINES. — Patron ?

B.W. LEY. — Précédé de vos meilleurs figurants, du bourreau masqué, et au son des tambours funèbres, il traversera le pont dans sa largeur pour sortir par cet escalier, à bâbord.

RICKARD. — A tribord...

B.W. LEY. — A tribord. Je veux un silence de mort, c'est le cas de le dire.

(Rires complaisants des collaborateurs.)

CADWELL. — Très amusant.

RICKARD. — Je le note, celui-là.

B.W. LEY. — Kasberg, quand le Kid montera à la potence, vous le photographierez de l'avant. *(Il montre la salle.)* Vous avez un autre appareil dans les mâts? Et un troisième à bâbord, comme je vous l'ai demandé? *(Silence de Kasberg.)* Kasberg, je vous parle.

KASBERG. — Non, patron.

B.W. LEY. — Comment, non?

HAINES. — C'est son frère. Lui, c'est Ben. Ben Kasberg.

B.W. LEY. — Et alors?

HAINES. — Ben, l'accessoiriste. Les projecteurs, ça regarde Toby.

B.W. LEY. — Mais combien êtes-vous donc de Kasberg?

HAINES. — Neuf.

RICKARD. — Et vous travaillez tous dans *la Belle des Caraïbes?*

KASBERG. — Tous.

CADWELL, *ironique.* — Hé! Tu étais là quand W. les a engagés... Tu ne te rappelles pas? Le jour des cinq cent soixante dollars?...

RICKARD. — En effet. En effet.

KAY, *entrant.* — Monsieur O'Hara est prêt.

B.W. LEY. — Merci. Au coup de sifflet, Kasberg — Toby, bien entendu, Toby Kasberg — allumera les quarante-deux projecteurs.

RICKARD. — Quarante-deux?

B.W. LEY. — Il faut ça. Nous fabriquons notre aurore nous-mêmes.

RICKARD. — Oh! dans ce cas...

B.W. LEY. — Alors, comme j'ai tout de même un ciel tropical de tout premier ordre, il faut bien le dire: que j'ai cinq cents figurants sur le quai de Port-d'Espagne, que j'ai les cloches de la ville qui vont sonner toutes en même temps, vous jugez un peu de l'effet.

CADWELL. — J'en juge.

(Tous les regards se braquent sur lui.)

B.W. LEY. — Je crois que lorsque le public verra le corps de Kid Jackson se balancer dans le brouillard, il aura le souffle coupé.

CADWELL. — C'est certain.

RICKARD. — Ben voyons!

HAINES. — Cela ne se discute pas.

B.W. LEY. — A propos de brouillard... *(Appelant.)* Smith!

SMITH. — Patron?

B.W. LEY. — Je ne veux pas de celui que vous m'avez répété.

SMITH. — C'est pourtant un bon brouillard. C'est avec celui-là que nous faisons Londres d'habitude. Tout le monde en a toujours été content.

B.W. LEY. — J'en veux dix fois comme ça.

SMITH. — C'est que, si j'insiste trop, j'ai peur que ça explose.

B.W. LEY. — Il y a deux ans, j'ai fait un film sur l'Islande. A quatre pas, on ne se voyait plus. Et rien n'a jamais sauté. Débrouillez-vous.

SMITH. — Bien, patron.

(Il sort.)

B.W. LEY. — Haines?

HAINES. — Oui, patron.

B.W. LEY. — Les figurants au coup de sifflet commenceront un bruit de conversation. Gaies, s'il vous plaît, les conversations. (On va pendre quelqu'un. Ils sont au spectacle.) Mais au coup de canon, vous les arrêterez immédiatement. C'est compris?

HAINES. — Bien, patron.

B.W. LEY. — Vous avez répété les cloches?

HAINES. — Le son a répété....

B.W. LEY. — Et les tambours?

HAINES. — Les tambours aussi.

B.W. LEY. — Parfait. Messieurs, vous avez vingt minutes pour que tout soit en ordre. Merci.

(Il siffle. Les collaborateurs se dispersent, sauf Rickard et Cadwell, Kay et Gregori.)

KAY, *très vamp.* — Vous n'avez plus besoin de moi, patron?

B.W. LEY. — Non. *(Elle s'éloigne en tortillant légèrement la croupe.)* Je ne sais si c'est l'air de la mer, mais je trouve qu'elle est devenue très jolie.

CADWELL. — Téléphone : Santa Monica, sept, huit, trois, deux, zéro.

B.W. LEY, *très significatif.* — Ah!

CADWELL. — Non, pas moi. Elle n'a pas de concurrence sur *l'Argonaute.*

GREGORI, *s'approchant dans son costume de Cristobal.* — Un mot, patron.

B.W. LEY. — Mais pourquoi diable êtes-vous en costume, vous?

GREGORI. — C'est que voilà, justement. Il s'agit d'une petite réclamation.

B.W. LEY. — Une réclamation!

GREGORI. — Enfin, une toute petite suggestion. Est-ce qu'on ne pourrait pas me pendre aussi?

B.W. LEY. — Quoi?

GREGORI, *pathétique.* — Après tout, je suis son vieux compagnon, son frère d'armes.

B.W. LEY. — Il n'en est pas question.

GREGORI, *furieux*. — Qu'est-ce qu'il a fait de plus que moi, je vous le demande? C'est tout de même moi qui ai fait sauter le bateau hollandais.

B.W. LEY. — C'est possible.

GREGORI. — Je ne demande pas la grand'vergue. Mais il me semble que le cacatois...

B.W. LEY. — Rien à faire. C'est dans son contrat. Il meurt tout seul.

GREGORI. — Quel égoïste!

(Il s'en va.)

B.W. LEY. — Ah! enfin! Je vais bientôt pouvoir prendre un repos bien gagné.

(Il s'écrase dans le transatlantique.)

(Rickard et Cadwell vont imiter son exemple.)

CADWELL. — Je regrette presque de retourner en Californie. Quelle belle nuit!

B.W. LEY. — Attendez tout à l'heure quand vous verrez la mienne!...

(Georgia passe comme un fantôme. Elle est vêtue d'un tailleur blanc, très strict. Les trois hommes se lèvent. Georgia les salue, va continuer sa route, se ravise et s'arrête.)

GEORGIA, *avec une voix très douce*. — Vous avez remis à Mr. Jones ses billets pour Hollywood?

B.W. LEY, *qui paraît mal à l'aise*. — Oui.

GEORGIA. — Gentiment?

B.W. LEY. — Aussi gentiment que possible.

GEORGIA. — A-t-il demandé si je partais aussi?

B.W. LEY. — Oui. Je lui ai répondu que vous ne particz pas. Que vous aviez loué *l'Argonaute* pour une croisière personnelle.

GEORGIA. — A-t-il paru étonné?

B.W. LEY. — Non.

GEORGIA, *sans trahir le moindre sentiment*. — Ah!

B.W. LEY. — Il m'a demandé si M. O'Hara faisait cette croisière avec vous.

GEORGIA. — Je n'aurais pas cru cela de lui. Et puis?

B.W. LEY. — Je lui ai dit aussi que vous l'attendiez dans votre cabine.

GEORGIA. — Il n'est pas venu.

B.W. LEY. — Et je ne crois pas qu'il vienne.

GEORGIA. — Il est parti?

B.W. LEY. — Pas encore. Mais il a déjà fait descendre ses bagages. Il couchera à l'hôtel du Port.

GEORGIA. — Bien.

B.W. LEY. — Si je le revois, dois-je...?

CADWELL, *l'interrompant*. — Oh! ce qu'on peut dire dans ces cas-là...

GEORGIA. — Il sera peut-être moins triste, s'il sait que je suis heureuse. Dites-le lui si c'est votre impression.

(Elle est sortie.)

RICKARD. — Elle n'est pourtant pas méchante...

CADWELL. — Non. Seulement, elle n'est plus d'ici. Alors, elle ne s'intéresse pas à nos petites histoires.

B.W. LEY. — Mais, est-ce que vous la croyez folle, ou quoi ?

CADWELL. — Pas folle. Elle ne dit pas de folies. Vous avez même pu voir qu'elle reste assez pratique. Hallucinée serait plus juste. Elle vit dans deux mondes à la fois. Et les choses de celui-ci sont les moins importantes.

B.W. LEY. — Et Frank supporte ça ?

CADWELL. — Oh ! très mal. Excessivement mal.

RICKARD. — Je le crois dégoûté des flibustiers et des corsaires pour le restant de ses jours.

CADWELL. — Dame ! Quand il lui parle de ses yeux, elle lui répond par ceux d'Évangéline. Quand il devient entreprenant, elle lui demande s'il se croit à un abordage, et elle organise une croisière, pour refaire les voyages de Kid Jackson.

B.W. LEY. — Avec ça, elle n'a jamais été plus jolie. Et d'une transparence !... Je le disais l'autre jour, assez drôlement : « C'est une fenêtre, cette petite-là. »

(Il rit. Rire complaisant de Cadwell qui suit son idée.)

CADWELL. — Quelle aventure singulière pour un homme aussi normal qu'O'Hara ! Ce rival mort depuis plus de deux siècles...

(Frank paraît. Il écoute, immobile, les propos suivants.)

B.W. LEY. — Oui, à sa place, j'essayerais de la réveiller.

RICKARD. — C'est dangereux. Il n'est peut-être pas tellement sûr de son amour à elle.

B.W. LEY. — Lui ! Allons donc !

RICKARD. — Il faudrait être terriblement sûr. C'est difficile de s'attaquer à un fantôme.

B.W. LEY. — Mais ce que ce doit être amusant !

(Frank tousse avec ostentation. Les autres se retournent. Il est vêtu d'un pardessus de voyage, d'un cache-col de laine bleue et d'un chapeau très hardi posé sur le côté. On aperçoit seulement les bottes de son costume de Kid Jackson qu'il porte visiblement sous son manteau.)

CADWELL, *gêné.* — Bonsoir. Quelle belle nuit, hein ?

FRANK, *dédaigneux.* — Oui, c'est la nature, quoi...

RICKARD, *faussement désinvolte.* — Alors, il paraît que votre exécution sera superbe ?

FRANK. — Il paraît.

CADWELL. — Et, c'est une idée qui t'amuse, de te balancer là-haut tout à l'heure ?

FRANK. — Faut tout essayer.

B.W. LEY, *hâtivement.* — Oh ! mais il n'y a rien à craindre.

FRANK. — Je l'espère bien.

B.W. LEY. — Tout est truqué dans le moindre détail. D'ici, l'illusion sera complète. Et là-haut, il sera comme dans un hamac.

FRANK, *avec une ironie glacée.* — Comme dans un hamac.

(Jones entre. Un silence plein de gêne.)

JONES. — Je vous demande pardon, messieurs. Je voudrais parler à M. O'Hara.

B.W. LEY, *trop content de s'en aller.* — Mais certainement... certainement... Vous venez ?...

CADWELL, *hésitant.* — C'est-à-dire...

FRANK. — Mr. Jones a besoin de me parler.

CADWELL. — A tout à l'heure.

(Ils sortent.)

(Un silence.)

JONES, *à voix basse.* — On m'a remis mes billets pour Hollywood.

FRANK. — Tiens ! Je pensais que Georgia vous aurait laissé dormir tranquille cette nuit encore.

JONES. — Oh ! Je m'y attendais ! Je m'attendais au pire !

FRANK. — Vous avez raison, c'est toujours mieux.

JONES. — Je savais bien qu'un jour vous vous débarrasseriez de moi. Le principe de Kid Jackson, c'est d'assommer ceux qui montent dans une barque trop chargée, n'est-ce pas ?

FRANK. — Ne parlez pas par paraboles. Il y a deux hommes ici. Et il y en a un qui est gêné d'être beaucoup plus fort que l'autre. C'est tout.

JONES. — Je voudrais le croire. Mais ce n'est pas vrai. Nous ne sommes pas deux braves types qui se disputent une femme comme ils peuvent. C'est vrai que nous avons joué Georgia, vous et moi ! Mais vous avez triché comme il trichait. Vous n'êtes pas venu avec des mots de tous les jours, comme les miens. Vous l'avez prise avec des rêves. Vous vous êtes servi d'un grand amour connu, officiel, garanti, historique, tant vous aviez peur que le vôtre ne suffise pas. Et tous vous ont aidé dans ce sacrilège : Cadwell et Rickard avec leur poésie, Ley avec son argent, les journaux avec leurs mensonges. Oui, les journaux...

« Kid et Évangéline viennent de s'embarquer pour les Caraïbes.» « Le départ de Kid et d'Évangéline... » Et vous ne voulez pas me rendre cette petite que vous ont gagnée des choses auxquelles vous ne croyez pas, auxquelles je sais bien que vous ne pouvez pas croire.

FRANK, *hautain.* — C'est fini ?

JONES. — Seulement, vous avez tort. Maintenant vous ne serez plus jamais seuls tous les deux.

FRANK. — Pourquoi dites-vous ça ?

JONES, *violemment.* — Mais vous n'avez donc pas pensé à moi ?

J'existe, moi. J'existe encore. Vous n'avez pas pensé que je ferai quelque chose?... Quelque chose de terrible?

FRANK. — Non.

JONES.— Je vous avais pourtant prévenu.

FRANCK. — C'est bien pour ça.

JONES. — Vous n'avez pas peur que je fasse une bêtise?

FRANK. — Vous êtes trop jeune.

JONES. — Cela devrait vous inquiéter plus que tout le reste.

FRANK. — Vous oublierez Georgia.

JONES. — Sûrement, j'en ai le moyen. Votre Jackson disait : « Tu peux bien m'aimer, ce ne sera pas même un crime. » Ben, pour vous, c'en sera peut-être un.

FRANK. — Attends. Laisse-moi te regarder. *(Lentement.)*... C'est vrai, tu vas le faire.

JONES. — Ah ! là là...

FRANK, *toujours lentement.* — J'aurais dû m'en douter, tu es un gosse honnête. Si tu te servais de ça, c'est que tu n'avais que ça... *(Songeur.)* Ah ! bon Dieu de bon Dieu !

JONES, *avec un orgueil puéril.* — Vous me croyez maintenant?

FRANK. — Ecoute. Je n'ai aucune idée de ce que peut être un grand chagrin. Surtout un chagrin d'homme. Je ne vais pas savoir te parler.

JONES. — Oh ! ce que vous pouvez dire !...

FRANK. — Ça s'use, mon vieux, une menace comme celle-là. Ça s'use terriblement vite.

JONES. — Ce n'est pas une menace.

FRANK. — Qu'espères-tu?

JONES. — Je n'espère plus rien.

FRANK. — Tu ne veux pas essayer de lutter encore un peu?

JONES. — Non.

FRANK, *engageant.* — Contre moi?

JONES. — Je ne pourrai pas si elle vous aime.

FRANK. — Elle m'aime pour le moment. Elle ne m'aimera pas toujours. Regarde, toi...

JONES. — Oh ! moi, elle ne m'a jamais aimé.

FRANK. — Mais alors, c'est ça, ta chance ! Un jour, elle te verra peut-être tel que tu es.

JONES. — Elle me connaît trop.

FRANK, *avec un cynisme involontaire.* — Tu es décourageant.

JONES. — Vous vous découragez plus vite que moi. Oh ! Je me suis répété ce que vous venez de me dire. Je ne voulais pas croire que c'était possible, comprenez-vous? Ne plus savoir ce qu'elle fait. Ne plus l'attendre dans sa loge ou dans sa voiture. Ne plus sortir avec elle le soir... Mais elle ne pourra pas se passer de moi, voyons ! Ce n'est pas vous qui donnerez ses coups de téléphone, ni qui ferez ses courses.

C'était toujours moi qui lui disais la robe qui lui allait le mieux. Vous irez chez le couturier pendant des heures?

FRANK. — Mais c'est une vie atroce que tu me racontes-là.

JONES. — C'était celle que je voulais.

FRANK. — Je peux te la laisser. Tu viendras la voir. Tu l'attendras. Tu choisiras ses robes. Tu t'occuperas de ses affaires. Elle t'aimera presque autant qu'avant. Peut-être davantage.

JONES. — Avant, même si elle m'aimait moins, c'était moi qu'elle aimait le plus.

FRANK. — Que veux-tu que je te dise?

JONES. — Je vous agace. Hé oui! On aime que ses consolations servent à quelque chose. C'est assommant quelqu'un de vraiment désespéré! *(Silence.)*

FRANK. — Tu es très sympathique. Tu m'as toujours été sympathique. Plus tu étais agressif et maladroit, plus tu me plaisais. Seulement, mon vieux, essaie de me comprendre. Cette femme-là, c'est toute ma vie.

JONES, *atterré.* — Ce n'est pas possible.

FRANK. — Comment? Pas possible? Je me crois plus robuste que toi. Mais si je devais la perdre, j'en crèverais tout comme un autre. *(Le regardant.)* Tu as l'air étonné?

JONES, *désespéré.* — Oh! alors...

FRANK. — Quoi?

JONES. — Oh! alors, si vous l'aimez...

FRANK. — Mais, qu'est-ce que ça change?

JONES. — Tout. J'ai espéré. J'espérais, il y a une minute encore. Je croyais que c'était comme pour les autres, comme pour Sylvia Ferguson. Mais cette fois je suis foutu, voilà. Je suis foutu.

FRANK. — Parce que tu crois qu'elle m'aime, allons, dis-je! dis-le!

JONES. — Oui.

FRANK. — Moi, O'Hara...

JONES, *avec une dernière rancune.* — Oui, vous, avec vos yeux ronds et vos blagues idiotes!

FRANK. — C'est ce que tu crois, toi aussi, hein? Il ne s'agit pas d'un rêve qui continue, n'est-ce pas?

JONES. — Au début peut-être... Mais maintenant elle se fiche bien de Kid Jackson.

FRANK. — Mais alors, quand tu disais que nous ne serions plus jamais seuls tous les deux, ce n'était pas de lui que tu parlais?

JONES. — C'était de moi.

FRANK. — Oh! mon vieux, mon vieux! Si tu savais ce que tu viens de faire pour moi.

JONES. — Quand?

FRANK. — Est-ce que je ne peux pas te rendre un service? Veux-tu

que je lui demande de te téléphoner? Veux-tu qu'elle t'écrive? Tu viendras nous voir, hein? Je t'en ferai une amie, je te le promets. Ah! mon vieux...

JONES. — Au revoir, Frank.

FRANK. — Tu ne vas pas lui dire adieu?

JONES. — Je ne pourrai pas.

FRANK, *brusquement*. — Pas de bêtises, hein?

JONES. — Pas de bêtises, je vous le promets. Je voudrais bien ne plus l'aimer et vous laisser un peu tranquilles.

FRANK. — Tu ne peux pas, quoi, tu ne peux pas...

JONES. — Non, je ne peux pas. Adieu, Frank.

FRANK. — Adieu, Richard. C'est bien Richard que tu t'appelles?

JONES, *haussant les épaules*. — Qu'est-ce que ça fait?

(Il sort. Frank le suit des yeux, longuement. Georgia est entrée comme une ombre; et elle aussi le regarde s'éloigner.)

GEORGIA. — C'était un garçon adorable.

FRANK. — Oui. Tu ne lui dis pas adieu?

GEORGIA. — Il ne le désire pas.

(Un silence.)

(La première partie de cette scène, Frank la joue avec la tendresse et la complaisance un peu agacées de quelqu'un qui soigne les lubies d'un malade. La seconde, avec une violence et une chaleur communicatives.)

(Georgia entoure autour d'elle le châle d'Évangéline.)

FRANK. — Tiens, qu'est-ce que c'est que ce châle?

GEORGIA, *en souriant*. — C'était le trésor de Kid Jackson. Vous ne vous souvenez pas? Je l'ai trouvé avec une rose dans le coffre.

FRANK. — Oui.

GEORGIA. — C'était le châle d'Évangéline. W. me l'a donné. Rien ne pouvait me faire plus plaisir.

(Elle s'enveloppe dans le châle avec amour.)

FRANK. — Écoute, Georgia, dans une heure le film sera fini...

GEORGIA, *l'interrompant vivement*. — Je sais, j'ai parlé au capitaine. Nous pouvons partir demain matin.

FRANK. — Ah! nous partons demain matin?

GEORGIA. — Et nous arriverons au coucher du soleil.

FRANK. — Où?

GEORGIA. — Vous ne devinez pas?

FRANK. — Non.

GEORGIA. — Ma petite crique à l'embouchure de l'Orénoque. Ce rendez-vous qu'ils s'étaient donné, nous y serons.

FRANK. — Mais *l'Argonaute* ne pourra pas mouiller là-bas. Il y a des récifs à fleur d'eau.

GEORGIA. — Nous partirons tous les deux seuls dans la petite chaloupe.

FRANK, *imperceptiblement ironique.* — Comme eux seraient partis. D'ailleurs, comme je te vois tirant sur les avirons avec tes cheveux flottant au vent. Comme tu seras jolie.

GEORGIA. — C'est Évangéline qui aurait été jolie.

FRANK. — Pas plus que toi.

GEORGIA, *continuant la comparaison.* — Si. Je suis trop pâle.

FRANK, *imperceptiblement agacé.* — Évangéline aussi l'était. Et n'oublie pas que je devais te reconnaître à ce que tu n'aurais pas l'air de vivre.

GEORGIA. — C'est vrai. Vous, c'était à ce que vous me chercheriez que je devais vous reconnaître. Vous ne me cherchiez pas.

FRANK, *indigné.* — Je ne te cherchais pas? J'ai fait le tour du monde pour te trouver. Je croyais toujours te reconnaître. Je me suis trompé au moins cent fois.

GEORGIA. — Cent fois?

FRANK. — Jamais plus de deux ou trois jours, mais enfin, je me trompais.

GEORGIA. — Voyez-vous, Frank, j'ai peur de n'être pas digne.

FRANK. — On est toujours digne d'un grand amour. C'est une chose que peuvent espérer les plus pauvres, les plus laids et même les plus méchants. C'est même pour ça que c'est si beau.

GEORGIA. — Oui, mais l'amour d'Évangéline...

FRANK. — Il ne faut pas en avoir peur.

GEORGIA. — Ah! C'est que vous ne connaissez pas tout de ma vie. Il n'y a pas eu que Jones dans ma vie.

FRANK. — Tant mieux!

GEORGIA. — J'ai vécu aussi avec un garçon d'ascenseur et un laitier de la troisième avenue.

FRANK. — Si tu savais comme cela te rapproche de moi.

GEORGIA. — Mais comme cela m'éloigne d'Évangéline. Elle était si pure, Évangéline.

FRANK. — Elle l'a peut-être regretté, elle sait peut-être que, pour aimer, il faut qu'on préfère.

GEORGIA. — Non.

FRANK. — Ne dis pas non. Ne nous éloigne pas d'eux en les plaçant trop haut. C'étaient des types comme toi et moi.

GEORGIA. — Bien plus grands.

FRANK, *avec force.* — Comme toi et moi. Il lui disait : « Je n'aime pas ton chapeau. » Ou encore : « Le vent est froid ce soir, mon amour, couvre-toi bien. »

(Silence.)

GEORGIA, *songeuse.* — Peut-être.

FRANK, *brusquement, croyant le moment propice.* — Georgia, n'allons pas à leur rendez-vous.

GEORGIA. — Vous ne parlez pas sérieusement.

FRANK. — Partons d'ici, ne restons pas dans ce pays où ils se sont aimés.

GEORGIA. — Pourquoi ?

FRANK. — Nous avons trop joué avec le passé. Alors, maintenant, il nous écrase. Réveille-toi ! *(Il la secoue presque avec une espèce d'angoisse.)* Regarde-moi bien. J'ai le menton volontaire, les pommettes saillantes, la bouche avide et même les yeux un peu ronds. Je m'appelais Frank O'Hara jusqu'à ces derniers mois. Est-ce que c'est cet homme que tu aimes ?

GEORGIA. — Oui.

FRANK. — Ne suis-je pas puni de t'avoir gagnée par des rêves ?

GEORGIA. — Non.

FRANK. — N'est-ce pas le tien qui continue ? Ne suis-je pas resté cet homme sans visage que tu voyais ?

GEORGIA. — Je ne crois pas.

FRANK. — Alors, il ne s'agit plus de Kid, ni d'Évangéline. Maintenant que le film est fini, redevenons ce que nous sommes : un pianiste de second ordre et une petite dactylo.

GEORGIA. — Nous ne pourrons pas.

FRANK. — Nous leur devons tout, c'est entendu et je les remercie. Ils nous ont arrachés à notre médiocrité imbécile. *(Net.)* Seulement, maintenant, il n'y a plus que toi et moi.

GEORGIA, *effrayée.* — Toi, et moi.

FRANK. — Un grand Frank et une toute petite Georgia.

GEORGIA. — Oui, seulement toi et moi.

FRANK, *reprenant avec chaleur.* — Et puisque ce n'est pas ce pirate que tu aimes...

GEORGIA. — Non, ce n'est pas ce pirate.

FRANK. — Puisque c'est moi, O'Hara, qui le vaux bien d'ailleurs, tu vas me promettre quelque chose.

GEORGIA. — Oui.

FRANK. — Tu vas jeter ce châle à la mer.

GEORGIA. — Non, Frank, j'ai peur.

FRANK. — C'est notre vie qui commence. La vie de Frank et de Georgia. Tout à l'heure, quand je monterai à la potence, quand nous aurons fini leur histoire, tu jetteras ce châle et nous commencerons la nôtre.

GEORGIA. — Frank, j'ai peur tout à coup. Je sens autour de nous des choses menaçantes.

FRANK. — Je ne t'ai jamais dit combien je t'aimais. Parce que ce sont des mots qui m'écorchent la bouche. J'ai horreur de te le dire. Mais tu es toute ma vie. Veux-tu faire ce que je te demande ?

GEORGIA. — Je le ferai. Mais prends garde ! J'ai peur...

UNE VOIX. — En place, mesdames et messieurs. On va tourner.

FRANK. — Oui, en place. Et finissons-en avec Kid Jackson.

(Il quitte son manteau de voyage et son foulard blanc et paraît justement dans le costume rouge de Kid. Des projecteurs s'allument un peu partout. Une animation de studio s'empare du navire. Sonneries. Machinistes et assistants passent en courant.)

BLORE, *qui court aussi.* — Et les tambours ? Où met-on les tambours ?

HAINES, *criant.* — Ah ! mon vieux, ce n'est pas mon affaire. Demandez à W.

BLORE. — Pardon, M. O'Hara, vous ne savez pas où on met les tambours ?

FRANK, *entre les mains du maquilleur.* — En principe un peu partout. Sauf dans mes jambes.

GREGORI, *à Frank.* — Félicitations.

FRANK. — Quoi ?

GREGORI. — Personne n'aura jamais été pendu aussi luxueusement.

ADÉLAÏDE, *à Georgia.* — Vous ne devriez pas rester ici, mademoiselle.

GEORGIA. — Il le faut, Adélaïde.

GREGORI, *à Haines.* — Dites donc, Haines, quelle heure est-il ?

HAINES. — Ah ! mon vieux, demandez à W.

B.W. LEY, *entrant.* — Comment, Frank, pas encore prêt ?

FRANK. — C'est une question de secondes.

B.W. LEY. — Haines ! Où met-on les tambours ?

HAINES, *qui passe en courant.* — Ah ! mon vieux, demandez à W. *(Le reconnaissant.)* Oh ! pardon... les tambours... euh, les tambours sont au bas de l'échelle patibulaire.

B.W. LEY. — On les entend, mais on ne les voit pas alors !

HAINES. — C'est ça !

B.W. LEY. — Parfait.

SMITH, *accourant.* — Voulez-vous superviser le brouillard, patron ?

B.W. LEY. — Pas le temps. Il est bien ?

SMITH. — Je crois. Je viens de m'assommer contre un projecteur que je n'avais pas vu.

B.W. LEY. — Bravo ! Les figurants sont alertés ?

SMITH, *à Haines qui passe en courant, un appareil de prise de vue sur le dos.* — Haines ? Les figurants sont alertés ?

HAINES. — Blore, les figurants sont alertés ?

BLORE. — Je les ai alertés moi-même.

B.W. LEY. — Coup de sifflet : conversation joyeuse.

Coup de canon : silence.

Nous sommes bien d'accord ?

HAINES. — Tout à fait, patron.

B.W. LEY. — Kay !

KAY, *plus vamp que jamais.* — Patron?

B.W. LEY, *sur le même ton qu'aux autres.* — Il faudra mettre une robe plus longue. Vous m'empêchez de travailler.

KAY. — Bien, patron.

B.W. LEY, *appelant dans la salle.* — Kasberg!

(Voix dans la salle.) Oui, patron. Patron? Qu'est-ce que c'est, patron?

B.W. LEY, *impatienté.* — Je voudrais parler à l'opérateur.

KAY, *soufflant.* — Tobie.

B.W. LEY. — Tobie Kasberg.

TOBIE, *de la salle.* — Oui, patron?

B.W. LEY. — La lumière et les appareils, tout est prêt?

TOBIE. — Tout est prêt. Seulement, M. O'Hara, il faudra vous tenir un peu plus à gauche qu'à la répétition.

FRANK. — Compris. Ça va.

B.W. LEY, *à Blore qui passe en courant.* — Et pour l'exécution, là-haut, vous avez bien tout vérifié?

BLORE. — Oui, patron.

B.W. LEY. — Soigneusement?

FRANK, *précipitamment.* — Oui, hein? Pas de blagues?

SMITH. — M. O'Hara n'aura qu'à passer ses bras sous les cordages qui sont préparés. Il n'y a absolument rien à craindre.

B.W. LEY, *à Frank.* — On peut y aller?

FRANK. — Quand vous voudrez.

B.W. LEY, *à un homme costumé en officier anglais.* — C'est vous le capitaine anglais?

LE CAPITAINE. — C'est moi.

B.W. LEY. — Vous savez votre texte?

LE CAPITAINE, *amer.* — Il n'est pas tellement long.

B.W. LEY, *à Frank.* — On peut tourner la scène en deux fois, si vous voulez.

FRANK. — Non, non, finissons-en, le plus vite possible.

B.W. LEY. — Alors, ne vous occupez pas des appareils. Nous prendrons tout. De votre départ d'ici, jusqu'à la fin de l'exécution.

FRANK. — Parfait.

B.W. LEY. — Que tout le monde sorte du champ.

HAINES, *à un escalier.* — Sortez du champ.

BLORE, *à l'autre.* — Sortez du champ.

B.W. LEY. — En place!

HAINES, *aboyant.* — En place!

BLORE, *même jeu.* — En place!

B.W. LEY. — Lumière!

LA VOIX DE TOBIE. — Lumière !

(La lumière se fait.)

B.W. LEY. — Cloches.

(Des coups de sifflets se répondent. Les cloches commencent à sonner. Brouhaha de la foule.)

(Frank, Georgia, W. et Adélaïde sont seuls en scène.)

FRANK, *à Georgia à voix basse.* — N'oublie pas ta promesse.

(Georgia détache le châle de ses épaules.)

FRANK. — A tout à l'heure, Georgia, je t'aimerai.

(Il sort.)

B.W. LEY. — Attention, Prêt ? Moteur.

UNE VOIX. — Moteur.

B.W. LEY. — Claquette.

(Sonneries qui se répondent.)

HAINES, *annonçant.* — *La Belle des Caraïbes*, numéro 426, prise un.

(On entend la voix de Kid.) Je la retrouverai, Cristobal. Il n'y a pas d'amour perdu.

(Après un court silence, Frank paraît, précédé du capitaine. Il a l'air égaré. Le capitaine s'arrête.)

LE CAPITAINE. — Par ordre de Sa Très Gracieuse Majesté, Georges Ier, roi d'Angleterre et d'Irlande, et des Empires par delà les mers, nous veillerons à ce que Kid Jackson, ci-devant capitaine du corsaire *La Fortune*, soit pendu haut et court pour crimes de piraterie, rébellion, lèse-majesté, comme incendiaire, félon et traître à la couronne.

KID (FRANK). — Je connais mes crimes mieux que vous. Faites vite !

LE CAPITAINE. — Je ferai de mon mieux. Tout est réglé dans le moindre détail, et malgré mon admiration pour vous, je ne pourrai pas gagner plus d'une minute.

KID (FRANK). — Merci, monsieur.

LE CAPITAINE. — Il faut vous dépouiller de votre veste, Kid Jackson.

KID (FRANK). — Voilà.

LE CAPITAINE. — De votre gilet aussi.

KID (FRANK). — Voilà.

LE CAPITAINE. — Ouvrez le col de votre chemise.

KID (FRANK). — Voilà.

LE CAPITAINE. — Je dois vous rappeler qu'il vous sera peut-être fait grâce de la vie si vous désignez vos complices.

KID (FRANK). — Je n'ai pas de complices. Je n'ai jamais eu que des subordonnés.

LE CAPITAINE. — Je suis au regret. Mais je dois aussi vous attacher les mains derrière le dos.

KID (FRANK). — Je sais. Tout cela n'a pas d'importance.

LE CAPITAINE. — Et maintenant : quelle est votre dernière volonté ?

KID (FRANK). — Faites vite.

LE CAPITAINE. — Vous êtes pressé?

KID (FRANK). — On m'attend.

LE CAPITAINE. — Marchons. *(Le capitaine lève son épée.)*

KID (FRANK). — Me voici, Évangéline.

(Roulement de tambours funèbre.)

(Frank sort. Georgia le suit des yeux avec fièvre. Puis jette le châle à la mer. Coup de vent. On entend un cri étranglé de Frank.)

GEORGIA, *se jetant à genoux.* — Au secours! Évangéline!

(Elle se précipite au dehors.)

(Tous les spectateurs visibles suivent avec angoisse les péripéties du sauvetage.)

VOIX. — Oh mon Dieu!

— C'est horrible.

— Si on ne le détache pas tout de suite, il est perdu.

— A gauche, à gauche.

— Vite! Vite!

— Jetez-moi ce filin.

(Et soudain un nouveau cri d'horreur général.)

GEORGIA, *qui hurle.* — Frank!

(Elle se précipite au dehors.)

LE MAQUILLEUR. — Il est perdu!

ADÉLAÏDE, *hystériquement.* — Il s'est servi du mort, mais maintenant, l'autre se venge. Kid Jackson est sur lui! Kid Jackson est sur lui!

(Dans le brouhaha qui n'a pas cessé, on a perçu de temps à autre une voix qui dominait les autres.)

— Soulevez-le!

— Je ne peux pas!

— Attention!

— Doucement!

— Je le descendrai seul.

B.W. LEY. — Mais qu'est-ce qui est arrivé?

SMITH. — Un accident épouvantable. Les cordages qui le tenaient sous les bras ont lâché.

B.W. LEY. — Comment, lâché?

SMITH. — Je ne peux pas comprendre comment.

BLORE. — C'est inexplicable.

HAINES. — Nous avions tout vérifié nous-mêmes deux minutes avant.

B.W. LEY. — Je l'espère pour vous.

SMITH. — J'ai un témoin. J'étais avec Blore.

BLORE. — Oui. Tout paraissait correct.

HAINES. — Il a regardé en bas, en souriant, miss Swanee qui faisait un geste.

BLORE. — Et c'est arrivé à ce moment-là, je ne sais pas comment.

SMITH. — C'est le cordage même qui devait le protéger qui s'est enroulé autour de son cou.

B.W. LEY. — Je n'ose pas y aller... Il est mort?...

SMITH. — Je ne sais pas.

B.W. LEY. — Il ne va pas me faire ça.

(Rickard entre.)

B.W. LEY, *angoissé.* — Alors? Quelles nouvelles?

RICKARD. — On l'amène.

B.W. LEY, *haletant.* — C'est grave?...

RICKARD. — Il peut marcher en tout cas.

B.W. LEY, *rassuré.* — Oh! ben alors...

RICKARD. — Le docteur prétend qu'un autre ne s'en serait pas tiré.

B.W. LEY, *qui s'en moque bien.* — Oui. Mais ça...

RICKARD. — Ah! ça été une telle secousse! Il va avoir deux ou trois jours terribles.

B.W. LEY. — Pas de complications à redouter?

RICKARD. — Sûrement pas.

(Kid entre, aidé par Cadwell.)

B.W. LEY, *avec une compassion immense.* — Ah! mon vieux, c'est ma faute. Je vous demande pardon. C'était idiot de vous demander une chose aussi difficile. Après un choc pareil, vous n'avez pas soif? Vous n'avez besoin de rien? Voulez-vous qu'on vous descende dans votre cabine?

CADWELL. — C'est inutile. Laissons-les. Ils n'ont besoin que d'être seuls.

(Tous s'éloignent. Un long silence. Les lumières se sont éteintes. Le clair de lune éclaire le fond. Une musique lointaine et mystérieuse commence.)

GEORGIA. — Frank, mon chéri!

FRANK, *égaré.* — Évangéline!

GEORGIA. — Oui.

FRANK. — Évangéline!

GEORGIA, *tendrement.* — Oui. C'est moi, Georgia.

FRANK. — Ah!

GEORGIA. — Tu ne me reconnais pas?

FRANK, *répète.* — Georgia!

GEORGIA. — La petite dactylo amoureuse de son pianiste.

FRANK, *d'une voix singulière, hochant la tête.* — Ils ne veulent pas de cet amour-là, Georgia.

GEORGIA, *terrifiée.* — Ah!

FRANK. — Tu n'as donc pas compris la leçon de tout à l'heure? C'est parce que tu jetais le châle à la mer que j'ai failli être étranglé, uniquement pour ça...

GEORGIA. — Ne parle plus. Tu es encore malade.

FRANK, *élevant la voix.* — Je ne suis pas malade et je ne suis pas fou. Ils ne veulent pas de cet amour-là, Georgia. Voilà qui est sûr.

GEORGIA. — Frank !

FRANK. — Je te regardais jeter le châle tout à l'heure. Oh ! comme je te regardais jeter ce châle ! C'était fini. Il n'y avait plus que toi et moi. Alors, je l'ai entendu rire. Et ce vent s'est levé. Ce vent s'est levé brusquement comme du fond de la mer, et tous les agrès se sont jetés sur moi comme pour m'étouffer.

GEORGIA. — Calme-toi.

FRANK. — Je peux me calmer aussi si tu veux. Parce que j'aurai beau crier, je ne serai pas le plus fort. *(Doucement.)* Georgia, il nous faut réussir un grand amour, le plus grand amour.

GEORGIA. — Ce sera facile.

FRANK. — Pas entre toi et moi, Georgia. Pas un petit amour vivant, Georgia. Un grand amour, comme il n'y en a jamais eu et comme il n'y en aura pas d'autre.

GEORGIA. — C'est toi qui dis ça, Frank ?

FRANK. — C'est moi. Ou c'est Kid Jackson. Et cela n'a pas d'importance, car je me suis trompé tout à l'heure ; nous n'en finirons jamais avec Kid Jackson.

GEORGIA. — Jamais ?

FRANK. — Nous ne sommes pour rien, rien du tout, dans ce qui nous arrive.

GEORGIA, *désolée.* — Je ne t'ai pas aimé toute seule ?

FRANK. — Non.

GEORGIA. — J'ai pourtant mis bien longtemps.

(Silence.)

FRANK. — Et c'est fini. Fini pour Frank et pour Georgia. Jones avait raison. Nous ne serons plus jamais seuls tous les deux.

GEORGIA. — Quoi ?

FRANK, *avec rage.* — Mais pourquoi justement nous ? Pourquoi ?

GEORGIA. — Qui sait ?

FRANK. — Nous ne sommes pas dignes de la plus belle aventure du monde. Surtout pas moi. Alors, pourquoi nous ?

GEORGIA. — Peut-être parce que nous n'avions pas d'amour.

FRANK. — Peut-être.

(Silence.)

GEORGIA. — Donne-moi ta grande main, Frank.

FRANK. — Voilà.

GEORGIA. — Approche.

FRANK. — Voilà.

GEORGIA. — Viens me dire adieu.

FRANK. — Oui.

GEORGIA. — Prends-moi dans tes bras. Serre. Serre.

FRANK. — Je vais te faire mal.

GEORGIA. — Embrasse-moi. Et tant mieux s'ils nous tuent.

FRANK, *expliquant à l'invisible.* — Ils ne nous tueront pas. On se dit adieu.

(Ils s'embrassent éperdûment.)

GEORGIA. — Qu'allons-nous devenir ?

FRANK. — Je ne sais pas. Je crois qu'il faudra être heureux.

GEORGIA. — Oh !

FRANK. — Pas comme des amants qui se sont quittés et se reprennent. Il ne faut pas que leur ancien bonheur fasse honte à nos petites joies quotidiennes.

GEORGIA. — Bien sûr.

FRANK. — Il ne pourra pas t'empêcher d'avoir froid ni d'avoir mal, alors je serai là.

GEORGIA. — Je t'aime.

FRANK. — Leur bonheur n'a été parfait que parce qu'il a été tellement court. Il ne faut pas renoncer à se faire des petits cadeaux, ni à se donner des preuves de tendresse, sous prétexte que nous sommes déjà morts l'un pour l'autre et que nous ne pourrons pas faire mieux.

GEORGIA. — Il faut faire mieux.

FRANK. — Nous avons le devoir d'être heureux. Soit ! Mais songe que ce bonheur, ils l'auront attendu deux siècles. Alors, il nous faudra être plus heureux que quiconque. Promets-le moi.

GEORGIA. — Je te le promets.

FRANK, *s'adressant à la nuit mystérieuse.* — Évangéline et toi, vieux Kid, soyez témoins !

Le rideau tombe lentement.

MARCEL ACHARD

ROSE-DE-DIX-MILLE

En ce temps-là, entre l'Armistice et l'Exposition des Arts décoratifs, vers 1922, je gagnais ma médiocre pitance chez un antiquaire. Ses magasins et ses réserves contenaient un bon approvisionnement de Vierges du moyen âge et de la Renaissance, d'estampes du XVIIIe siècle, ses spécialités, parmi lesquelles vaguaient quelques monstres chinois, le tout d'une authenticité redoutable. Je me morfondais, je me patinais. J'avais beau, en dehors de mes heures d'esclavage, ne regarder que des choses neuves, des automobiles du dernier modèle, des jeunes filles de seize ans, ne boire que du vin de la plus proche récolte, je n'arrivais pas à secouer l'étouffement du passé ; il corrompait mes songes.

Je vivais en sauvage, en misanthrope ; je ne possédais qu'un ami, un juif viennois de souche antique, extrêmement raffiné, Bernard. Qu'on me pardonne d'écrire son nom à la française ; la distribution des t et des h germaniques me trouble toujours. Je l'avais connu, ce Bernard, un jour qu'il flairait, à notre devanture, une Vierge à l'Enfant bourguignonne à face un peu plate. Comme tous les israélites décadents, il nourrissait un goût maladif pour la catholicité, l'art gothique, la liturgie, mais, ne jouissant que de faibles rentes, nos produits contrôlés, restaurés, décourageaient sa bourse, et il se contentait de les humer à travers la vitre. Moi, je prenais l'air sur la porte, je me frottais au soleil contemporain ; nous engageâmes la conversation. Dès les premières répliques, une soudaine sym-

pathie nous lia. A midi et demi nous déjeunions ensemble, rue de Grenelle ou de Varenne, mêlés aux employés de ministère et aux gens de maison qui avalaient un verre sur le comptoir, à ces races ennemies et méprisantes l'une pour l'autre, aux gratte-papier de la République, aux maîtres d'hôtel et aux valets de chambre de la Monarchie, aux barbiches radicales habillées de confection, à la glabre domesticité qui porte des vestons signés des grands tailleurs et usagés. Nous contemplions, du zinc au passe-plats de la cuisine, un concentré singulièrement expressif ; placés à la jointure des ères, à la pointe de 93, nous plongions à la fois dans le jacobinisme et le droit divin. L'Empire, qui n'a été qu'un divertissement épique, une promotion du bourgeois et du laboureur à la mort militaire, aux sinécures de l'héroïsme, le fumet du veau Marengo le représentait. Ça suffisait bien.

Bernard a beaucoup voyagé, si l'on peut appeler voyager sa manière de se fixer dans un pays, dans une ville, dans un quartier, de s'y ancrer avec un farouche nationalisme, d'y oublier le reste du monde pendant quelques mois d'une existence cellulaire. Outre son district natal de Vienne, le Cottage, demeure de la gentry hébraïque, il a habité, et non pas en aubain mais en autochtone, la via Margutta à Rome, le Harlem de New-York, Chelsea à Londres, que sais-je encore? Pour le moment il loge à Paris, dans le VIIe arrondissement, rue Monsieur. Ses fenêtres donnent sur le couvent des Bénédictines ; les échos des offices montent jusqu'à lui, et le silence pur qui les sépare, musiques également chères à ses oreilles. Il médite, m'affirme-t-il, un livre de lente élaboration. J'en doute. Trop intelligent pour écrire, trop riche pour dissiper, il remplira son tombeau mieux que sa carrière et son œuvre. Personne ne l'aura connu, à une exception près, la mienne. Un véritable ami ; sans moi il n'aurait pas d'existence ; il est ma propriété privée.

Tous les soirs nous vagabondions du carrefour du Bac aux Invalides. Au hasard, eût-on pensé en nous considérant, en réalité d'après un plan mystérieux que le dieu des baguenaudeurs gardait dans sa poche. Sous les vastes cintres ou les quadrangles des porches, entre les colonnes et les pilastres, les portes cochères ont, au faubourg Saint-Germain, quelque

chose d'inactuel, d'éternel. Elles ne s'ouvrent presque jamais et, quand elles le daignent, avec faste. Leur vernis, d'un jaune immémorial, d'un vert qui va de l'olive au cul de bouteille, qu'astiquent des concierges pleins de traditions, reflétait notre couple errant. Ces miroirs de bois nous déformaient; notre caricature seule touchait les palais insignes, fermés aux gens d'extraction courte. Parfois nous longions des murs d'où débordaient des verdures, derrière lesquels s'étendaient des jardins sans cris, sans insectes, sans feuilles mortes, où la nature obéissait à un cérémonial de cour, servie par des hommes qui ne chantaient pas, ne juraient pas. La nuit, les ministères bouclés, les ambassades seules montraient quelque turbulence au milieu de cette majesté close; un bruit de machine à écrire, une sonnerie de téléphone provoquaient l'indignation de Bernard. Sauf ces contretemps, il respirait à pleine gorge les sortilèges de l'héraldisme, du protocole, de l'aristocratie sans fonction, réduite à son essence d'aristocratie, de l'architecture qui a hérité l'ascétisme royal et sa pompe mélancolique, qui règne plus qu'elle n'abrite, qui exalte à froid plus qu'elle n'accueille et ne chauffe.

— C'est ici, disait-il, le paradis des portes cochères. Ces diablesses m'attirent et me confondent. Je ne les franchirai jamais. Elles me repoussent par ma propre image, diffamée dans leurs vantaux à compartiments, me montrent sans pitié ma condition misérable d'intrus et de magot. Elles ne reçoivent, de ma race, que les renégates à diamants et les engloutissent à jamais. Pourtant j'aime ces battants inexorables, encadrés de boute-roues sphériques, ou en arceaux, ou en bornes, ces façades sévères, qui ne livrent que leur logique et leurs proportions, qui cachent leur âme et la refoulent loin des passants. Le catholique, le royal, voilà mon affaire. Il n'y a rien de si beau qu'un monde défendu, replié sur lui-même, qu'un ghetto, surtout un ghetto de nobles, comme celui-ci. La vulgarisation, ni la durée ne l'offensent; il dédaigne et persiste. Admirez, mon cher, ces demeures hautaines. Un rempart les isole; bien plus, derrière ce rempart, vous ne les atteignez pas encore; vous trouvez une cour bordée de communs, un faux perron. Le palais vous tourne encore le dos; il s'oriente de l'autre côté; son visage regarde un parc désert et la solitude

sans mésalliance. Ses habitants n'ont jamais entendu ce qui se passait dans la rue. Pas besoin de lire l'histoire pour savoir qu'ils ne pouvaient rien deviner des révolutions, des cataclysmes ; leurs architectes les avaient condamnés d'avance à l'émigration, à la guillotine, pis encore, à la macération dans le refus et l'inactivité, à la défaite devant le jacobin qui va au café, le fils de facteur rural, devenu universitaire, dont la culture livresque n'a pas entièrement desséché l'expérience paternelle. O cloîtres de la rigueur mondaine, des obstinations désespérées, des suicides par l'étiquette, des rétractions sans compromis ! Il n'existe qu'un Faubourg au monde et qu'un juif comme moi, frappé d'interdiction et de délire, pour en goûter la volupté grandiose.

Nos pas sonnaient ; les fières bâtisses ne nous témoignaient aucune hostilité, pas même de l'indifférence ; nous n'avions pas de corps pour elles, pas de réalité ; nous n'étions que des bamboches, comme ces bateleurs qui égaient les coins des tapisseries mythologiques, ces mendiants rôdant près des basiliques pendant le couronnement ou le mariage des souverains. Les discours de Bernard m'irritaient ; j'avais soif de vie, de la plus grossière ; le ronflement des motos au Vélodrome d'hiver, le gong des combats de boxe, imaginés d'ici, me paraissaient des chants délectables. La fumée, les projecteurs, les lazzis, la sueur et le tabac de la foule, que n'aurais-je donné pour m'y retremper, m'y abêtir ? Je vomissais le passé, mon gagne-pain. Bernard sentait ma résistance, me prenait à partie.

— Vous, vous, grognait-il, vous ne pouvez pas saisir. Tous les Français appartiennent au Faubourg. Beaucoup le haïssent qui auraient pu y naître. Quand vous coupiez le cou aux duchesses, vous consacriez leur rang, vous les distinguiez de leur femme de chambre et de leur blanchisseuse. Vos rêveurs construisent, à l'abri du vulgaire, la fraternité universelle, les codes savants et étroits de la liberté absolue. Non, vous ne pouvez pas saisir le Faubourg, vous manquez de recul. Vous vivez, vous aussi, entre cour et jardin. Pourquoi donc m'entraînez-vous vers l'ouest, vers l'Esplanade des Invalides ? Est-ce pour vous fuir ?

Nous y arrivions. Devant nous se déployait, de la Seine

au Dôme, alors dédoré, la vaste plaine géométrique. Bernard avait horreur de ce Sahara urbain ; il renâclait, bougon. En vain essayais-je de lui vanter les tentations de l'École militaire, des casernements de cavalerie, si harmonieux et simples, parfumés au crottin, du Champ-de-Mars verdoyant, de l'emplacement où fut la Galerie des Machines, épure fantôme qui garde pour moi une poésie incomparable, dont je ressuscite à ma volonté les verrières, les fermes, les virages, le brouhaha des réunions sportives. Bernard résistait. La tour Eiffel se dressait, là-bas, sur ses quatre grosses pattes, la tête fine, liée par ses antennes invisibles, crépitante de langage Morse. A cette époque elle ne ruisselait pas d'électricité ; elle était en fer et non en lumière, stable et non à éclipses ; elle ne trompait personne. Nous nous taisions. Miracle ! Au débouché de ces voies taillées à même le tuf des âges, on tombe justement sur cet assemblage de métal tranquillement posé, défi jeté au ciel et qui n'a pas mis vingt années pour s'y incorporer amicalement, plus vite que le Sacré-Cœur, légendaire déjà et nécessaire comme le Panthéon et Notre-Dame.

●

Nous dînions à l'ordinaire en haut de la rue de Bourgogne, dans un petit restaurant modeste et vide à cette heure, pressé entre le menu peuple des boutiques qui ont, ici, un air si digne et si respectueux de vieux serviteurs. Nous n'avions guère pour commensal qu'un grand vieillard solide et membru, souple encore, vêtu de velours bleu à côtes ainsi que les charpentiers d'autrefois, avant les salopettes et les combinaisons nées des moteurs et des huiles de graissage. Deux anneaux d'or pendaient à ses oreilles trouées. Il buvait son demi-setier de beaujolais, avalait sans hâte, selon le rythme des bons ouvriers, son petit salé aux haricots blancs. Spectacle rare aujourd'hui. Mais c'est surtout au fromage qu'il fallait l'observer. Comme il le débitait de son couteau — pas celui de la gargote, le sien — en cubes, en trièdres ; comme il équilibrait ces volumes de cantal ou de gruyère sur le pain ; comme il portait cette construction à la bouche, d'un geste qui faisait penser à la Bible, au temple d'Hiram et à ses maçons ! Bernard ne se lassait pas

de le contempler, moi non plus. Puis il roulait sa cigarette dans ses doigts noueux et délicats, puissants aux gros ouvrages, habiles aux gentillesses. Enfin il décrochait son chapeau de feutre, remontait sa ceinture et sortait. Une fois nous le suivîmes, poussés par le démon de la curiosité et l'ange de la sympathie qui s'accordaient assez bien en nous.

A tout prendre, il musardait d'une façon qui ne différait pas tellement de la nôtre ; elle ne lui ressemblait pas cependant. Bernard murmura à mon oreille, répondant à ma secrète pensée : « Petite différence, nuance énorme ». Nous allions, nous, en amateurs, en dilettantes du dépaysement. Celui que nous pistions se trouvait naturellement chez lui, au rebours de nous. Il tutoyait les façades, caressait les pierres, les mascarons des portes, leurs heurtoirs à la retraite depuis les sonnettes électriques. Nous retenions notre souffle pendant ces colloques avec le matériau et feutrions notre marche quand nous avancions à respectueuse distance. Incursion magique, dirigée par un génie du bâtiment, un familier de la meulière et du chêne. Après bien des stations, des détours, il déboucha, lui aussi, sur l'Esplanade des Invalides et se planta devant l'espace de parade, roulant une cigarette, les mains à hauteur du nombril, l'œil fixé loin, par-dessus les maisons de l'autre rive, par-dessus le Gros-Caillou.

Napoléon dormait dans le tombeau que lui a construit Louis XIV. Ni lune, ni étoiles ; une éponge charbonneuse avait effacé les constellations. Le vent, par bouffées, venant du fleuve, nettoyait la place, se butait à l'Hôtel morose, pareil à un vieux maréchal casqué et sommeillant, se soulevait, ayant sauté les douves et les canons rouillés, jusqu'aux trophées des mansardes, d'où il retombait. Le Charpentier de Salomon battit le briquet et alluma son tabac à la mèche d'amadou. Bernard frottait un tison, se précipitait trop tard et demeurait déconfit.

— Merci tout de même, dit l'homme. Il y a donc du monde par ici, et obligeant.

Son œil bridé se moquait, quoique le ton de sa voix ne trahît aucune ironie. Il reprit après un silence :

— Vous me suiviez. Pourquoi ? Est-ce que vous seriez, des fois, de la police ? Ou des Enfants de Maître Jacques, qui en

veulent à Ceux du Père Soubise à cause des anciennes disputes? Non, vous n'avez pas l'apparence de Compagnons. Des messieurs tout au plus, et pas conséquents.

Le tison brûlait Bernard, qui le lâcha vivement et secoua ses doigts. Je me sentais assez confus de notre indiscrétion; j'aurais voulu tirer mes grègues; mon ami, juif, a moins d'aplomb physique et plus de courage moral, de force d'insistance que moi.

— On vous a suivi, dit-il en suçant son index où se formait une cloque, parce qu'on a bien vu que vous vous y entendiez en pierres, en constructions, en monuments.

— A quoi l'avez-vous vu?

— A votre manière de tailler le fromage et de remonter votre ceinture, de palper les parements des murailles et de leur toucher le cœur.

— Je ne suis qu'un charpentier, fit l'autre, qu'un *drille*, mais je n'aime pas qu'on me manque. Qu'est-ce que vous êtes, vous?

Il nous inspectait, nous toisait sans aménité. Puis sa figure se radoucit; l'examen n'avait pas, sans doute, été trop défavorable.

— Ah! les clients de la gargote... Des connaissances. Enfin, qu'est-ce que vous me voulez, mes agneaux?

— Rien, répondis-je.

— Beaucoup, s'écria Bernard.

— Faudrait vous accorder, dit l'homme en riant. Vous avez de la chance; vous me trouvez de bon poil, ce soir. Certains jours, on ne repousse pas la société. Venez avec moi, je vous apprendrai des choses.

Il nous montra, par-dessus le Gros-Caillou, la tour Eiffel détachée des nuages noirs entr'ouverts, déchirés; leur doublure d'argent brillait par les fentes.

— Il n'y a pas, dit-il, que la pierre et le bois. On les apprécie, bien sûr. Mais il y a aussi le fer. Et le ciment armé, et le béton, et tout ce qu'on inventera, la pâte de verre, la caséine, tout. Tout est beau quand on l'apprivoise, quand on le plie à l'outil. En route! Je vous apprendrai des choses. On m'appelle Gradignan-Rose-de-Dix-Mille. J'ai succédé à Luzarches-Bon-Conseil.

Qu'il arpentait gaillardement l'asphalte ! Nous franchîmes, derrière lui, la place barlongue, croisant le chemin qu'avaient parcouru les cendres de Napoléon ; nous enfilâmes l'autre tronçon de la rue de Grenelle, populaire et de petit appareil, d'artisanat bonhomme. Là les étalages, le jour, empiètent sur le trottoir ; l'odeur de l'épicerie, de la crémerie n'hésitent plus à sortir de chez elles ; le quartier les y autorise ; des affiches rouges vous convient à des manifestations, à des rassemblements ; il se cache même, aux environs, un café-concert à la vieille mode, *les Pinsons* ; on pénètre dans un village de l'Europe, de ce siècle ; on a quitté la grandeur momifiée, on se guérit de la fièvre glacée de l'histoire. Notre chef de file volait devant nous, les pans de sa veste flottaient ; son sillage avait un goût de scaferlati, d'amadou grillé, de velours où l'on a sué sa journée, de planches qu'on rabote.

Au delà des alignements d'immeubles cossus qui le bordent, le Champ-de-Mars nous abritait de ses ombrages. Une émission de T.S.F., longues et brèves, dansait dans le ciel. Déjà, les quatre arches qui soutiennent la première plateforme encadraient notre trio. Au-dessus de nous, la forêt des croix de saint-André, le fouillis régulier des jambages. Chaque pied de la bête énorme et légère, ajourée, pénétrable à la nuit, résistante à la tempête qu'elle filtre, qu'elle joue, chacun de ses sabots arqués fixait une direction cardinale. Le croissant de lune, qui avait enfin percé, semblait prisonnier d'une cage de treillis. Une horloge frappa neuf ou dix coups dans les altitudes ; le feu d'un ascenseur glissa comme une étoile jetée par la terre. Gradignan-Rose-de-Dix-Mille s'accroupit à la turque, face à l'ouverture en berceau du sud-est, au cœur de cette cathédrale de guipure, de cette pyramide de nervures sans remplissage, au point où la verticale du paratonnerre qui arme le campanile rencontre le sol. Nous l'imitâmes, Bernard à sa droite, moi-même à sa gauche, mais de profil par rapport à lui. Il se souvenait, tirant les brèves propositions, hachées et lentes, de sa plus profonde mémoire.

●

— Peut-être bien, mes petits, que vous avez entendu parler du Grand Architecte, du Maître du Compagnonnage. Il sait

des mystères. Chaque Noël, à minuit, il entre dans la cathédrale de Strasbourg avec l'évêque ; il connaît le mot du Labyrinthe de Bayeux et bien d'autres secrets dont vous ne pouvez pas vous douter. Il y en a toujours eu un depuis avant les Romains. Pour lors, en 1889, il s'appelait Luzarches-Bon-Conseil, vu qu'il était né à Luzarches comme le Robert qui a bâti Amiens. Il vivait chez la Mère, paralysé des jambes, mais l'esprit toujours clair et dispos ; il avait passé les quatre-vingts ans. Il nous enseignait sa science, à deux ou trois, afin qu'elle ne se perde pas par sa mort et qu'il reste quelqu'un pour le remplacer, comme il se doit et comme ça s'est toujours fait. Il m'avait choisi, quoique jeune encore et freluquet, mais j'avais du poids dans la tête, de l'obéissance, du vouloir et je ne craignais pas le vertige, je pouvais monter à l'échelle. Il nous donnait sa créance, il nous envoyait là où il ne pouvait plus aller ; il nous fournissait la cervelle, nous lui prêtions nos jambes. Bref, en 1889, entre l'hiver et le printemps, plus près des frimas que des violettes, j'arrivai ici, où nous sommes. Un beau chantier. La Tour était presque finie. Je me présentai ; les ouvriers me laissaient circuler à cause du signe que je ne confie à personne en dehors de la coterie. Il soufflait en bas un petit vent d'onglée qui, en haut, devait bien faire du dix à douze mètres. Je montai par l'escalier à la première plate-forme ; je demandai à un camarade : « Où est le patron ? » « En haut », qu'il me répondit. J'ai pris l'escalier en vis. Ça ne grimpait pas vite. Devant moi, qui me ralentissaient, il y avait des messieurs, des journalistes en tuyau de poêle et des dames à voilettes et à tournures. La tête leur virait un peu. La brise a enlevé un tuyau de poêle ; il s'est noyé à terre dans un bassin où nageaient des canards ; les dames poussaient des cris et tenaient leurs jupes de la gauche, ayant la rampe à main droite ; les menottes leur brûlaient malgré les gants. Heureusement qu'ils ne sont pas allés plus loin que les cent vingt mètres, sans ça j'y serais encore. Le cantinier m'a dit que le patron se promenait plus haut. Ce n'est qu'au-dessus du plancher intermédiaire, au bout de la troisième échelle, que je l'ai salué. Il pouvait avoir dans les cinquante-cinq ans, un peu plus. Une bonne figure, avec une barbe courte. Le col de son paletot relevé, il surveillait la forge

volante et les charpentiers qui posaient les rivets. « Bonjour, monsieur Eiffel, que j'y ai dit ; je viens de la part de Luzarches-Bon-Conseil qui n'a plus de jambes. » « Ah ! qu'il m'a dit, c'est toi. » « Oui, c'est moi, comme vous voyez. » Je lui montrai le signe qu'il connaissait bien. « Remets ta casquette, qu'il me dit aimablement, tu vas t'enrhumer. Quand le vent dépasse dix mètres, il n'y a plus de politesse. » Il était bien courtois, mais il m'intimidait. Dame ! je n'avais pas l'habitude des grands hommes. Je continuai pourtant : « Luzarches-Bon-Conseil vous adresse ses respects et ses amitiés. Vous vous souvenez peut-être de lui ; il vous a rendu visite à Maria-Pia, sur le Douro, au Portugal, et à Garabit aussi, en France. Des beaux ouvrages. Depuis saint Benezet, qui a établi le pont d'Avignon pour le Pape, on n'avait pas rencontré votre égal. Bon-Conseil le dit ; moi, j'oserais pas ces appréciations de peur de vous offenser. Maintenant vous travaillez dans les tours, les piles et pylônes. Et personne ne vous dégote. Enfin, excusez. Je viens pour ce que vous savez, à cause de la vieille coutume et du devoir qu'il ne faut pas oublier. » M. Eiffel me dévisagea un moment, comme s'il avait mesuré, je pense, la confiance qu'on peut accorder à une rivière pour les fondations, comme s'il avait jugé si le sol est sûr ou affouillable. Il soufflait une sacrée petite tempête ; des glaçons pendaient aux croix de saint-André des caissons ; on n'avait plus d'oreilles, ni de nez. Ces monuments de conséquence, le temple de Salomon, les cathédrales de Strasbourg ou de Reims, la Ragione de Padoue, le pont d'Avignon, le phare d'Eckmühl, ces orgueils de l'homme, ils ont toujours un point sensible, bien caché. Si on appuie dessus, tout se déglingue et s'écroule ; il suffit d'un doigt d'enfant. C'est la revanche du Diable, peut-être de Dieu. Le Maître d'œuvre, s'il ne ménage pas cette consolation, ce dédommagement aux Puissances, il meurt à coup sûr, subitement, le jour où l'édifice s'achève, où on y plante l'oriflamme du sommet. M. Eiffel avait peut-être espéré échapper à çà, à cette superstition, comme on dit aujourd'hui des anciennes sagesses. Ma personne, qui représentait Bon-Conseil, lui rappelait le risque et l'obligation. Je ne peux pas dire qu'il me considérait avec beaucoup de contentement et d'amitié. Le secret du point sensible se partage entre le Maître

d'œuvre, le Compagnon Grand Architecte et le possesseur temporaire, archevêque ou Pape ou préfet, ou tout ce que vous voudrez. Il se transmet par voie verbale et sans écrit. Il se vérifie chaque année. Tout monument a son jour fixé. Maintenant que M. Eiffel est mort, nous ne sommes plus que deux à savoir. A minuit, mes enfants, je serai là-haut avec l'Autre. On constatera, et puis on s'en ira chacun de son côté, jusqu'au prochain anniversaire.

Gradignan-Rose-de-Dix-Mille nous désignait de l'index, sans lever la tête, la perspective intérieure, violemment raccourcie, de la Tour, cette pyramide courbe, de section carrée, si étrangement hachurée et transparente. Après une pause, il poursuivit :

— M. Eiffel réfléchissait. Moi, je me rassasiais du coup d'œil. En bas, Paris. Autour, loin, les bois, les collines, les rivières. On apercevait le clocher de Vauvrigneuse où j'avais travaillé, et, vers l'ouest, derrière la forêt de Rambouillet, au fin bord de l'horizon, Chartres. « Un sacré vent, fit M. Eiffel, comme s'il voulait retarder le moment, mais tu peux constater que çà n'oscille pas beaucoup et que la flèche et les vibrations sont petites. La maçonnerie n'y résisterait pas. » Il se frottait les mains. Il faut vous dire que sa grande affaire, c'était le vent ; il y avait pensé toute sa vie ; une idée fixe. « Ça tient, qu'il ajouta, et sans contreventements. Léger et solide. Pas d'effort tranchant sur les arbalétriers. L'air passe à travers. C'est moulé dans l'atmosphère. La ligne de ma tour, c'est la courbe même des moments fléchissants dus au vent. Tu saisis, toi, un charpentier de la grande cognée. » Je fis signe que oui, quoique ce ne fût pas tout à fait vrai à cause des mots savants que je vous répète tant bien que mal. Cependant, je comprenais qu'il parlait de notre vieil ennemi, le vent, et qu'il l'avait humilié, qu'il avait deviné sa ruse et gagné la partie. Je me réjouissais, moi aussi, de cette défaite du Destructeur, du Déracineur. Tout de même, il ne fallait pas oublier le principal. M. Eiffel, non plus, ne l'oubliait pas, mais ça lui pesait. Il me dit : « Viens. » Je le suivis et il me mena à la place que je ne peux pas révéler, où je vais monter tout à l'heure. Il avait tout préparé. Il espérait bien pourtant, se défiler à la dernière minute. On n'aime guère à

l'ordinaire, surtout quand on l'a construite avec beaucoup de peine et beaucoup de chiffres, qu'une bâtisse si solidement, si précautionneusement établie soit si fragile. Mais personne, pas même M. Eiffel, n'échappe à la loi.

— Et là-haut, interrogea Bernard, est-ce que vous appuierez sur le point sensible?

— Non, mon garçon, pas aujourd'hui.

— Quand?

— Jamais, j'y compte, quant à moi.

— Alors à quoi sert-il?

— Je vous l'ai dit, à consoler, à dédommager Dieu et le Diable. Quand les hommes ont réussi un ouvrage de magnificence, il faut qu'un petit enfant puisse le détruire et qu'il dépende d'un secret. C'est la tradition de la terre. Un grand édifice plus fort que la crue et la tempête, ça doit craindre la pression du pouce d'un innocent chétif. Les calculs de M. Eiffel peuvent contraindre le vent, ils n'obligent pas la certitude; la calamité, le hasard, l'imprudence, la trahison par bavardage ont droit à leur emplacement, à leur chance, à leur morceau de royaume. Dans les mille et mille boulons, il y en a un qui représente la faiblesse de l'homme et la punition de sa témérité, la menace de catastrophe. Voilà, c'est l'heure; je vais vérifier. Bonsoir et sans adieu.

●

Nous demeurâmes longtemps, Bernard et moi, au pied de la Tour, en dehors d'elle toutefois et de son champ direct d'éboulement. A onze heures cinquante-neuf, exactement, il nous sembla qu'elle balançait un peu. Gradignan Rose-de-Dix-Mille effleurait-il le boulon d'entre les boulons pour se rendre compte? Était-ce une illusion que provoquait la course des nuages brusquement fouettés par l'accélération de la brise? Mais tout rentra bientôt dans l'ordre et la stabilité. Bernard parut un peu déçu; il garde un fond de prophète que les ruines et les châtiments célestes excitent. Nous avons attendu jusqu'au matin, battant la semelle. Quand l'aurore a rosi les poutrelles et chassé la nuit des derniers recoins des membrures, le Grand Architecte n'était pas redescendu, ou, du moins, il

avait trompé notre vigilance. Il faisait frisquet, décourageant ; nous avions le ventre creux et l'âme grelottante.

— Vous croyez, vous, me demanda Bernard, aux boniments de ce farceur maquillé en *drille?* De ce Grand Architecte à la noix? De ce descendant du Père Soubise?

— Ma foi, hésitai-je...

— Eh bien ! moi, répliqua mon ami, dans une de ces sautes brusques de ton qui peignent sa nature ardente et inconstante, eh bien ! moi, j'y crois. Voilà ce que c'est que de s'éloigner de la Raison, de la Monarchie ; on retourne aussitôt à la sorcellerie et aux monstruosités gothiques, au moyen âge, aux mythes, à aujourd'hui. Oui, j'y crois, dur comme le fer.

ALEXANDRE ARNOUX

• •

LE CHEVAL BLANC[1]

THÉRÈSE ne revenait pas. Un verre éclatait en miettes. Rose s'approchait de la porte ouverte. Du menton, madame Fernande lui demandait :

— Qu'est-ce que c'est ?

Et Rose venait lui souffler :

— C'est son mari... Il est ivre...

Les clients n'en mangeaient pas moins. Madame Fernande appelait M. Jean.

— Le mari de Thérèse est ici...

— Où ?

— Dans le café...

Il s'y précipita, parce que c'était nécessaire. Une fois entré, il referma la porte. Madame Fernande reprit sa place. Rose dut courir de table en table. Et voilà qu'il y avait un nouveau bruit de verre brisé. Mais, cette fois, il s'agissait d'une vitre de la devanture. Un homme hurlait, avec un fort accent polonais. Puis la porte s'ouvrit. Jean poussait devant lui un ivrogne qui titubait et qui, descendant les marches à reculons, faillit tomber à la renverse.

Des gens sourirent. On sourit davantage quand on vit le Polonais se camper sur le trottoir d'en face et gesticuler en proférant à voix haute des menaces qu'on ne comprenait pas.

M. Jean retournait vers sa cuisine et sa femme lui demandait :

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mai 1938.

— Je téléphone à la gendarmerie?

— Si tu crois...

C'était déjà arrivé, en moins violent. Tous les quinze jours à peu près, Stephan s'en venait de sa carrière, éméché d'avance, réclamait de l'argent à sa femme et allait le boire dans tous les bistrots de Pouilly jusqu'au moment où, saturé à point, il faisait un scandale au Cheval Blanc.

— Allo ! Le Cheval Blanc; oui...

La main en cornet devant l'appareil, elle parlait d'une voix feutrée, en observant les clients.

Dans la cuisine, M. Jean nouait un mouchoir autour de sa main écorchée par un éclat de verre et continuait de cuisiner. Thérèse profitait d'un moment où elle venait chercher un plat pour murmurer :

— Je vous avais prévenu...

On ne se cachait pas pour Nine. En réalité, on ne se cachait pour personne, sinon pour madame Fernande.

— Le gamin lui a tout raconté...

Et Jean remplissait toujours des plats, des assiettes, faisait des parts de ragoût, découpait des biftecks.

Comme s'il eût deviné ce qui l'attendait, le Polonais s'éloignait peu à peu, toujours à reculons, toujours en criant des menaces et des injures et, à certain moment, il se trouva arrêté dans sa marche par un brigadier et un gendarme.

— Viens avec nous...

On les vit discuter. On vit l'homme, toujours gesticulant, suivre les deux autres en uniforme.

Il y avait déjà des filtres sur les tables et, de temps en temps, madame Fernande se dérangeait pour manier la grande bouteille de marc qu'elle servait toujours elle-même.

L'autocar s'arrêta à trente mètres, venant de Nevers. Deux femmes du pays, en noir, descendirent, puis, au moment où le véhicule allait repartir, un homme à qui on ne prêta pas attention.

C'était Maurice Arbelet, qui avait demandé congé pour l'après-midi et qui avait déjeuné de bonne heure.

On ne le reconnut même pas quand il entra dans la salle. Seule, Rose sourcilla en pensant qu'elle avait déjà vu cette tête-là et lui, souriant, cherchait une place.

— C'est pour déjeuner?

— Non... J'ai mangé... Je prendrai un café...

Le gamin de Thérèse était dehors, près de la Loire, à regarder avec envie un garçon de son âge qui pêchait et qui avait sorti de l'eau deux ablettes. Les mains dans les poches, les jambes un peu tordues, les genoux trop gros, il tenait la tête penchée, ce qui lui donnait l'air sournois.

— Dites-moi, mademoiselle...

Arbelet avait de la chance : c'était Rose qui le servait et ils se trouvaient tous les deux en plein soleil.

— ... le gardien de nuit... est-il ici en ce moment?

— Il dort...

— Dans la maison?

— Au-dessus du garage... Si vous voulez, j'irai l'appeler... Attendez un moment, que je porte l'addition au 4...

C'était le jour où madame Arbelet, avec les enfants, mangeait chez sa mère.

— Tu sais bien que ça ne sert à rien de lui donner de l'argent... avait dit Germaine en parlant de l'oncle. Quelques jours après, il n'a plus rien...

Même s'il n'y avait personne là, si les enfants étaient loin, on n'évoquait Félix qu'à voix basse.

— Ce n'est pas tant pour lui donner de l'argent...

— Qu'est-ce que tu veux faire?

— Je ne sais pas... Lui parler... Voir si on ne peut pas tenter autre chose pour lui... Si, par exemple, il entrait dans une maison de retraite... C'est le frère de ta mère...

Le Cheval Blanc, dans le soleil, avec les bruits de fourchettes, l'odeur du café et du marc, la route lisse où glissaient des autos, avec surtout les robes noires de Thérèse et de Rose, et leurs petits tabliers éclatants, et le sourire indulgent de madame Fernande qui semblait protéger tout son monde, le Cheval Blanc était un endroit si merveilleux qu'Arbelet, tandis qu'il sucrait son café, dont le filtre de métal blanc venait de lui brûler les doigts, aurait bien voulu arrêter la marche du temps.

Il alluma une cigarette et elle avait un autre goût qu'ailleurs.

Il ne pouvait pas savoir qu'à la gendarmerie nationale, on poussait vers la porte, en rigolant, le Polonais qu'on venait de

secouer d'importance, ni qu'on lui lançait en guise d'adieu :

— Si t'es encore à Pouilly dans une heure, t'en recevras d'autres et tu coucheras au poste...

L'oncle s'éveillait, voyait au soleil qu'il n'était pas l'heure et restait sur son grabat, les yeux ouverts, à renifler son odeur de vieil homme.

IV

Il avait demandé poliment, à la caisse :

— Vous permettez que j'aille dire un mot à monsieur Drouin?

Madame Fernande avait sourcillé un instant, mais c'était parce que le nom de Drouin ne lui disait rien ; puis, tout de suite, elle avait compris.

— Tenez... Passez par la cuisine... Quand vous serez dans le garage, vous n'aurez qu'à appeler très fort, car il est dur d'oreille...

Elle ne s'était pas le moins du monde demandé pourquoi il voulait voir le gardien de nuit, comme Arbelet se l'était imaginé. A la porte de la cuisine, il avait croisé Rose qui revenait avec un plateau et il s'était effacé, mais pas assez, de façon à la frôler. Fonçant dans la pièce où il n'y avait que le patron et Nine, il avait balbutié par habitude :

— Je vous demande pardon...

M. Jean, qui buvait du café fort, l'avait regardé passer sans même penser que c'était un client qui traversait sa cuisine pour se rendre au garage. Il suivait le cours de ses pensées à lui et Arbelet n'intervenait que comme une ombre furtive.

— Tournez de l'autre côté... dit Nine en voyant Arbelet manœuvrer dans le mauvais sens la poignée de la porte.

— Je vous demande pardon... Merci...

Tant pis si on le prenait pour un timide ou pour un serre-fesses. Ce n'était pas vrai. Seulement, il ressentait toujours une certaine gêne en pénétrant dans une humanité étrangère.

Il n'était pas chez lui. Il n'y serait jamais. Il concevait nettement que le Cheval Blanc formait un tout, un monde à part qui se suffisait à soi-même, avec son soleil, ses joies, ses

odeurs, ses drames, son langage. C'est pourquoi, d'ailleurs, en traversant la cuisine, il avait jeté au patron un coup d'œil furtif en se demandant si c'était lui le maître de cet univers ou si c'était madame Fernande, paisible et digne à sa caisse.

Il sursauta, car le chien jaillissait brutalement de sa niche ; mais la chaîne était trop courte.

— Monsieur Drouin !... appela-t-il en avançant d'un pas dans le garage. Monsieur Drouin !...

On ne répondait pas et il marcha encore, changea d'appel.

— Monsieur Félix !... Monsieur Félix !...

L'autre, là-haut, sur sa paillasse, avait les yeux bien ouverts. Le « Monsieur Drouin !... » l'avait étonné, surtout qu'il n'avait pas reconnu la voix de son neveu, et il attendait. Il attendait que l'intrus se lassât, ou que lui-même eût envie de se lever et de descendre.

— Allo !... Il n'y a personne ici ?...

Félix ne souriait même pas en constatant que l'intrus perdait son sang-froid. Sa seule réaction fut, après un bon moment, de dire sans accent, comme certains récitent les formules de politesse :

— Faudra cependant que j'en tue un...

Il avait bougé. Arbelet levait la tête, prononçait :

— C'est vous, mon oncle ?

Vue d'en bas, la silhouette du vieux était monstrueuse. Comme on n'apercevait pas le lit trop bas, on comprenait mal d'où sortait ce tas sombre qui s'élevait lentement ; de même ne distinguait-on pas tout de suite que c'était un lambeau de couverture que le gardien avait sur les épaules. On avait l'impression d'une masse vivante qui se dégageait d'un monde de poussière et la voix rauque de l'oncle accroissait encore l'étrangeté de la scène.

— C'est toi ?... Que tu veux ?...

— J'aurais voulu vous parler un instant...

Drouin descendait l'échelle. Il avait un peu hésité. Mais, en fin de compte, il s'était dit qu'à quelques minutes près, c'était l'heure de laver la cour. Son passage réveilla une volaille qui s'enfuit en piaillant.

— Que tu veux ? répéta-t-il.

Et Arbelet, en le regardant, pensait à une chose que Thérèse

avait déjà dite à Félix. Oui, un matin qu'il entrait dans la cuisine en marchant les cuisses écartées, les pieds traînants, la tête comme pendante, un matin qu'il reniflait bruyamment au lieu de se moucher et que son regard était aussi visqueux que sa morve, elle lui avait lancé :

— Vous, vous le faites exprès !

Elle avait bien un oncle dont la manie était d'effrayer les enfants et qui avait fait attraper la jaunisse à une de ses cousines !

Félix, lui, avait la ferme volonté de dégoûter. Quand il se grattait, c'était lentement, avec une insistance qui vous communiquait un malaise physique.

— Écoutez, mon oncle... Nous avons beaucoup parlé de vous, Germaine et moi...

Ils étaient debout, Félix à moitié dans le soleil, avec un brin de paille dans les poils de barbe, Arbelet dans l'ombre. Le chien, laissant poindre son museau de la niche, les observait avec l'envie d'aboyer.

— Pourquoi que vous habitez Nevers, à cette heure ?

Arbelet n'avait rien à cacher, rien à se reprocher. S'il avait quitté Orléans, où il était à la Compagnie des Eaux, pour Nevers, où il avait trouvé une place à peu près équivalente à la biscuiterie, ça avait été pour se rapprocher de sa belle-mère, quand celle-ci était devenue veuve.

Pourquoi, dès lors, était-ce lui qui se sentait gêné et qui bafouillait ?

— Écoutez, mon oncle...

N'importe quel gendarme, rencontrant Félix sur la route, l'aurait emmené au poste à coups de pied dans les mollets. Seulement, une fois là, face à face avec lui, il aurait peut-être été le plus embêté des deux !

Pourquoi ?

Et pourquoi le patron, M. Jean, qui tutoyait tout le monde, disait-il souvent « vous » au gardien de nuit quand il était seul avec lui ?

Il était sale ! Il était répugnant ! Il toussait et crachait pour le plaisir d'écœurer ses semblables et cependant on n'osait pas soutenir son regard pesant, regarder en face ses yeux bordés de rouge.

— Voilà !... Nous avons pensé que vous n'étiez pas ici à votre place... Vous ne pouvez pas rester plus longtemps dans cette situation...

— Tu crois ?

Était-il menaçant ou était-il ironique ? Il y avait des moments où on se demandait s'il ne jouait pas la comédie et s'il n'allait pas sourire, se débarrasser de sa vermine et de ses rancœurs comme d'une fausse barbe, reprendre une vraie voix d'homme pour lancer :

— Je vous ai bien attrapés, hein !

Seulement ça n'arrivait pas et, au lieu d'aider son neveu en disant quelque chose, il le laissait se dépêtrer comme il pouvait.

— A votre âge, il faut...

— Je n'ai que cinquante-trois ans...

C'était encore un moyen de gêner les gens, car il était plus abîmé qu'un vieillard de soixante-quinze.

— C'est possible, mon oncle. Mais vous avez vécu aux colonies. Vous avez les fièvres...

— Et le reste ! Je parie que j'ai au moins neuf maladies...

Est-ce qu'un garçon tout simple et franc comme Arbelet existait devant lui ? Que faisait-il là, en définitive, dans ce garage poussiéreux où picoraient des volailles, dans cette cour bruissante de soleil, dans cet hôtel embusqué en bordure de la route nationale ?

Pour les enfants, c'était, à Nevers, le jour de la grand'mère. Pour Arbelet aussi, qui aurait dû aller rejoindre les siens, à cinq heures, chez sa belle-mère et apporter le gâteau traditionnel des jeudis.

L'autre le sentait bien. Il savait aussi que cela ne ferait qu'exciter son neveu de lui conseiller :

— Tu ferais mieux de t'en aller...

Un instant, Thérèse parut dans la cour, pour jeter quelque chose dans la poubelle.

— J'ai écrit à une maison de retraite dirigée par des religieux...

Félix ne souriait pas, ne s'étonnait pas, ne s'indignait pas. Non ! Il devenait écrasant. On n'aurait pas pu dire à cause

de quoi. Il grandissait, s'élargissait, s'épaississait. Au point qu'un étranger se fût demandé comment le banal Arbelet avait osé lui parler d'une maison de retraite.

— Ce n'est pas trop cher... Ils demandent 1 500 francs par an, à condition que vous rendiez quelques services....

Et l'autre, vicieux, questionnait sans broncher :

— Quels services?

Qu'est-ce que le neveu attendait pour ficher le camp? Il ne comprenait donc pas? Il ne sentait pas qu'il s'enlisait à chaque instant davantage dans un monde qui n'était pas à sa taille?

— Il y a deux sortes de pensionnaires..., expliquait-il naïvement. Ceux à 6 000 francs, qui sont pour la plupart des infirmes et qui ne font rien... Puis les autres qui...

— Qui sont les domestiques...

Arbelet regarda autour de lui, eut l'audace de balbutier :

— Ici...

Ce qui signifiait :

— Ici, vous êtes encore moins que ça...

Félix, comme quelqu'un qui en a assez, se dirigeait vers le fond du garage pour prendre la lance d'arrosage. Tout à coup, alors qu'il était penché, il questionna :

— T'as dit aux enfants que j'étais leur oncle?

— Non... j'ai pensé qu'ils sont trop jeunes pour comprendre.

— Pour comprendre quoi?

Il se redressait, défiait Arbelet, défiait l'humanité entière. Oui, comprendre quoi? Qui est-ce qui se mêlait de le comprendre? Qui est-ce qui avait ce culot insensé? Hein?

On aurait pu croire que sa large patte allait saisir le bout du nez de son neveu.

— Comprendre quoi? insistait-il.

— Vos... vos malheurs...

— J'ai eu des malheurs, moi? Crétin, va!

— Ne parlons pas de ça si vous voulez... Mais réfléchissez à notre proposition...

C'était tellement inutile! Tellement ridicule! Tellement imprudent!

Et la suite, donc ! A croire qu'Arbelet était pris de vertige, attiré irrésistiblement par la gaffe irrémédiable.

— Nous, cela n'a pas d'importance... Mais vous pourriez rencontrer d'anciens amis...

Sa lance d'arrosage à la main, le vieux, statufié, le fixait durement.

— Excusez-moi, mon oncle, mais c'est pour votre bien que...

— Tu disais?... Je pourrais rencontrer...

Il aurait pu aussi tuer son neveu, comme ça, d'un coup du tuyau de cuivre qui terminait sa lance ! Pour essayer ! Pour changer ! Pour voir ! Il y avait assez longtemps qu'il parlait d'en tuer un !

Il fut vraiment tenté. Éclairé soudain par le soleil, Arbelet, avec son petit costume bleu marine et son chapeau de paille avait l'air d'être fait exprès pour jouer ce rôle. Il avait même l'air de le faire exprès !

Sa pomme d'Adam bougeait. Il devait avoir un peu peur et s'efforçant de sourire.

— Réfléchissez...

Alors, il y eut un moment de vertige. Ce ne fut pas long. Le temps, à peine, pour Félix, de fermer les yeux et de les ouvrir. Il s'était demandé, tout à l'heure, ce qui lui faisait un si drôle d'effet dans cette conversation avec son neveu.

Maintenant, il avait compris ! C'était la ressemblance avec Penders ! Pas tant une ressemblance physique car, en ce temps-là, Penders avait vingt-deux ans et portait l'uniforme. Mais une ressemblance de catégorie, en quelque sorte : la catégorie des victimes !

A croire que certaines gens, comme les moutons, sont destinées à la boucherie !

Penders avait ce même frémissement des lèvres, cette même volonté de regarder honnêtement les hommes en face, cette même coquetterie aussi à dominer ses frayeurs.

— Réfléchissez... Je suis au café... Mon autobus ne part qu'à cinq heures...

C'était le jour ! Un peu avant, quand Arbelet avait traversé la cuisine, M. Jean l'avait regardé passer sans le voir, comme une ombre sans consistance.

Maintenant qu'il s'éloignait, Félix gardait les yeux tournés

vers lui, mais ne se rendait déjà plus compte de son existence. Il disait, de cette voix neutre qui devenait la sienne quand il parlait tout seul :

— Il faudra vraiment que j'en tue un...

Vraiment ! Il avait ajouté *vraiment* à la phrase habituelle, parce que l'autre, Penders, il ne l'avait pas tué *vraiment* !

D'ailleurs, à cette époque-là, il était peut-être encore plus mouton qu'Arbelet, avec de longues moustaches comme on en portait, et, s'il s'était engagé dans un régiment d'Afrique, c'était à cause des gravures d'un volume de Jules Verne.

Penders et lui...

Dire qu'il n'y avait pas eu un homme, un vrai, pour comprendre, sauf peut-être leur colonel !

Qu'est-ce qu'ils savaient, à cet âge-là, Penders et lui ? On avait beau leur coller des galons et leur accrocher un revolver à la ceinture, leur donner des douzaines de pauvres nègres à commander, ils ne savaient quand même rien. Ni comment on vit, ni comment on meurt.

Ils croyaient encore aux images et ils essayaient d'y ressembler. Voilà la vérité !

Sur les images, les soldats coloniaux s'enfoncent dans la brousse pour faire des découvertes.

On les avait envoyés en mission, comme dans les histoires.

Et, comme dans les histoires aussi, les nègres de leur escorte avaient fondu en route, presque sans qu'on s'en aperçût.

La seule différence c'est que, quand ils s'étaient trouvés seuls, sans leurs provisions que les noirs avaient volées, ils avaient eu peur, de tout, de la faim, de l'inconnu et encore plus de la nuit, peur comme des enfants, au point de se blottir l'un contre l'autre dès que l'obscurité était tombée.

... Et Arbelet qui, tout à l'heure, en se donnant des allures d'homme, parlait de régler les choses au mieux des intérêts de chacun avec 1 500 francs par an, des petits services rendus aux infirmes, des religieux et quoi encore ?

Tout était parti de là, de Penders... Des millions de gens ne connaissaient pas ce nom-là. Il était du Nord, du côté des Ardennes et il se croyait fort parce qu'il avait de gros genoux

alors que, Félix le savait maintenant, c'était d'avoir été mal nourri, aux pommes de terre, alors qu'il était jeune.

La soif l'avait rendu comme fou. Il pleurait. Puis il se fâchait contre son compagnon en lui commandant d'aller chercher de l'eau.

Félix ne savait que faire, avait peur, lui aussi, et soif, et une lancinante envie de vivre.

Personne n'avait voulu croire, quand il était rentré au poste, littéralement sur les genoux, que Penders s'était suicidé, sans seulement l'avertir, tout d'un coup, en enfonçant le canon de son revolver d'ordonnance dans sa bouche.

On avait mis Drouin aux arrêts de rigueur. On avait parlé d'ouvrir une enquête. Un beau jour, le colonel était venu, paternel et dégoûté tout ensemble.

— Signez-moi ça... C'est votre démission... Vous n'aurez qu'à aller vous faire pendre ailleurs...

Et Félix savait bien que le colonel avait raison quand même, qu'il n'aurait pas dû laisser mourir Penders. Comment? C'était une autre question. Mais il aurait dû s'arranger...

Après ça, trois mois d'hôpital, sans maladie précise, uniquement parce qu'il ne s'habituait pas à ne plus être un enfant.

Puis, sans transition, il s'était habitué à n'être plus rien du tout. A vivre comme ça, sans avoir besoin du bonjour des gens et de leur opinion. A vivre comme un champignon ou un arbre, manger et boire, faire n'importe quoi, pour n'importe qui.

Est-ce que ça pouvait l'affecter de n'être plus admis au cercle où débarquaient à chaque bateau des jeunes Penders? Et de voir, sur le quai, les anciens qui le désignaient et qui devaient dire à mi-voix :

— C'est Drouin...

— Qu'est-ce qu'il a fait?

— Une histoire malheureuse, dans la brousse... Il est fichu... Il ne devrait pas rester ici... C'est gênant...

Pas pour Félix! Cela devenait même son vice de gêner les autres. Et, pour les gêner davantage, il vivait avec une négresse déjà laide. Comme les indigènes, il allait à bord des bateaux vendre de la pacotille et il avait l'impression que cela le vengeait.

Pendant la guerre, on l'avait versé dans une unité non combattante et il n'avait pas bronché : des années durant, il avait nettoyé les locaux annexes d'une gare.

Puis il avait été croupier dans un cercle à moitié clandestin.

Puis...

Qu'est-ce que ça pouvait lui faire ? Aurait-il pu descendre plus bas ? Clochard, peut-être ? Mais non ! On ne l'aurait pas regardé et il n'aurait dégoûté personne. Nul ne l'aurait commandé et il n'aurait pu ruminer l'idée d'en « tuer un ».

Il dirigeait son jet vers la niche pour mouiller le chien, sans raison, parce que l'idée lui en passait par la tête. C'était lui qui allait noyer chaque année les jeunes chiots, ainsi que les portées de la chatte.

Qu'est-ce que ça faisait ? Une fois qu'il avait mis les chatons dans un sac, il avait aperçu des corbeaux, dans le pré qui est en contre-bas de la Loire, et il y avait jeté le sac, pour voir...

Sa négresse, là-bas, n'avait-elle pas tué un de ses enfants au moment de sa naissance parce qu'il était tout noir et qu'elle avait peur de Drouin ?

Là-dessus, un M. Arbelet, sous prétexte qu'il avait épousé sa nièce, s'en venait dans son garage, l'arrachait à sa paillasse, avec des airs d'honnête homme, de mouton bête et entêté, parlait d'asile et de...

Le chien était assez mouillé comme ça, penaud, aplati dans sa niche inondée, la queue entre les jambes et Félix dirigea le jet vers le gamin de Thérèse qui entrait dans la cour. Il ne le mouilla qu'un petit peu, d'un seul côté, peut-être parce que le gosse était méchant comme tout.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je t'em... !

— C'est vrai que t'as tout raconté à ton père ?

— Ça ne te regarde pas...

Félix reconnaissait presque sa race.

— Les gendarmes l'ont relâché ?

— Je m'en fous !

Et le gamin tournait autour du vieux qui était sans doute le seul être au monde à l'impressionner. Il cherchait toujours une méchanceté à lui faire, ne trouvait pas. Ou plutôt ses petites inventions d'enfant n'atteignaient pas Félix.

De loin, on pouvait les voir tous les deux au milieu de la cour où la tranche de soleil s'amincissait. Le vieux, immobile au milieu des pavés, dirigeait mollement le jet d'eau qui allait crépiter à dix mètres. Le gamin se tenait derrière lui, suçant un bonbon verdâtre monté sur un bout de bois. Dans sa niche, le chien se léchait tristement.

M. Jean était déjà occupé à mettre au feu le potage du soir tandis que Nine, sans quitter sa place, lavait la vaisselle, car on lui installait un seau d'eau chaude entre les jambes et, de la première heure du matin à la dernière heure du soir, elle n'avait pas besoin de quitter son coin.

Thérèse entra et dit simplement :

— Il est revenu...

— Ton mari ?

A la caisse, madame Fernande faisait ses comptes et tous les clients du déjeuner étaient partis.

Dans le café, l'instant d'avant, un Arbelet gauche et gêné essayait de retenir Rose en plaisantant.

— Je parie que tous les clients vous font la cour et que quelques-uns ont essayé de vous enlever ?

Il n'avait pas l'habitude. Il n'espérait rien. L'entrée du Polonais, plus ivre que jamais, l'avait surpris. Il avait surtout été étonné de voir la gamine lui tenir tête.

— Non, je ne vous servirai pas à boire... Vous êtes bien assez saoul comme ça !... Vous n'avez pas honte ?

— Va le chercher...

— Qui ?

— Ton patron...

Elle avait déjà cette assurance que Maurice Arbelet retrouvait chez tous les êtres du Cheval Blanc.

— Allons, filez !... Ne faites pas l'imbécile... Vous savez bien que la gendarmerie a l'œil sur vous...

— Peut-être qu'il faut que je le laisse coucher avec ma femme et que je n'aie même pas le droit de prendre un petit verre ?...

Il s'était approché du comptoir. Il voulait se servir. M. Jean arrivait, une serviette à la main, le bonnet blanc sur la tête.

— Laisse-nous, Rose...

Et il s'avançait, non pas menaçant comme Arbelet l'aurait cru, mais avec une tranquille audace.

— Tu vas me faire le plaisir de sortir et de te taire...

Arbelet, qui était debout, s'assit. Il ne s'avoua pas qu'il s'asseyait pour donner moins de prise à la bagarre qu'il prévoyait.

— File !... Allons, ouste !... Ma maison n'est pas un...

Ils se bousculaient. Ils se touchaient. Peut-être y eut-il un coup donné d'une part ou de l'autre ? Arbelet se demandait s'il devait intervenir, se soulevait sur la banquette et c'est à ce moment précis qu'il reçut quelque chose sur la tête, un siphon, lancé par le Polonais.

Il ne se rendit pas compte tout de suite que cela lui faisait mal, ni qu'il était blessé. Il resta là, les mains sur son front, puis machinalement il regarda une de ses mains et la vit couverte de sang.

V

Il savait maintenant pourquoi, dans les catastrophes, les victimes, hagardes, ressemblent à de sanglants fantômes. Il se voyait dans un miroir et ce n'était pas la douleur, ni la conscience de sa blessure, mais sa propre image qui le plongeait dans la stupeur.

D'après cette image, il devait avoir un œil hors de la tête. Ce n'était pas possible autrement. On ne voyait pas de plaie, pas de déchirure, mais du sang depuis les cheveux jusqu'au coin de la bouche et dans ce sang un œil tout blanc.

Arbelet ne criait pas. Il était debout, comme dans un cauchemar, avec l'air de dire piteusement :

— Est-ce qu'on ne va pas s'occuper de moi ?

Il n'osait pas toucher son œil ; il n'osait pas non plus en fermer un, puis l'autre, pour s'assurer qu'ils voyaient tous les deux.

Il entendait Rose qui courait vers la cuisine en appelant :

— Thérèse !... Thérèse !...

M. Jean ouvrait un tiroir, tandis que le Polonais sortait un couteau à cran d'arrêt de sa poche et, sans un mot, en faisait jouer le déclic.

— Tu vas lâcher ça tout de suite?... grondait le patron en prenant un revolver dans le tiroir.

Madame Fernande, qui n'avait pas quitté la caisse, téléphonait d'une voix presque calme.

— Oui... Venez tout de suite, n'est-ce pas?... Prévenez le docteur en passant...

Tout cela semblait se dérouler au ralenti quand Thérèse surgit, vive et décidée, marcha droit vers son mari sans se préoccuper du danger qu'elle pouvait courir.

— T'es devenu fou, oui?

Simplement, comme à un sale gosse. Elle désigna le couteau.

— Donne!...

Puis, quand elle le tint, elle envoya son autre main sur la figure de l'homme et conclut :

— Attends les gendarmes, maintenant!

C'était fini. On pouvait s'occuper d'Arbelet. Pas Thérèse, que cela n'intéressait pas, mais le patron, et Rose qui s'approchait.

Juste à ce moment, d'ailleurs, Arbelet se sentit partir et eut juste le temps de reculer jusqu'à la banquette en essayant de sourire pour s'excuser.

Félix, qui avait fini d'arroser sa cour, poussait les saletés dans le ruisseau avec un balai d'écurie. Il avait entendu le bruit du siphon tombant sur le carreau après avoir atteint Arbelet, mais il s'était contenté de tourner un instant la tête vers les bâtiments.

Puis Rose avait surgi en criant :

— Thérèse!... Thérèse!...

Et Thérèse avait traversé la cour. Félix, sans se presser, son balai toujours à la main, avait gagné le seuil de la cuisine, regardé la vieille Nine d'un œil interrogateur.

— ... encore son mari qui est saoul... avait dit Nine.

Presque aussitôt Thérèse était revenue, dure, décidée, s'était dirigée vers l'escalier conduisant à sa chambre et là, une fois à la fenêtre, elle avait lancé de cette voix criarde et traînante des femmes du peuple qui appellent leurs enfants :

— Henri !... Henri !...

Henri ne répondait pas. On ne pouvait savoir où il était à traîner et peut-être se tenait-il là, à portée de voix, tout près, le faisant exprès de se cacher, comme cela lui arrivait souvent.

Félix voulut savoir ce que Thérèse faisait là-haut et gagna son galetas, au-dessus du garage, se hissa sur les caisses, aperçut la bonne qui, retirant par dessus la tête sa robe collante, semblait s'éplucher. Quand on revit son visage, elle avait l'œil méchant et parlait toute seule, grondait quelque chose comme :

— Tant pis pour eux !...

Une valise en fibre était ouverte sur le lit. L'armoire était ouverte aussi. Thérèse, allant et venant, se pencha à nouveau de la fenêtre pour appeler de plus belle :

— Henri !... Henri !...

D'être à la fenêtre dut lui rappeler l'observatoire du vieux Félix. Elle ne pouvait voir s'il y était mais, à tout hasard, elle tira la langue dans sa direction.

Ce qui ne l'empêcha pas, toujours pressée, de changer de linge et celui qu'elle portait était en si mauvais état qu'elle le jeta sous l'armoire. Elle revêtit sa bonne robe, roula l'autre pour la caler dans la valise.

Puis, sans raison, elle disparut. Elle n'était pas descendue, car Félix l'aurait vue derrière la fenêtre du palier. Elle n'était pas à la toilette non plus, les bonnes n'ayant pas droit aux toilettes du premier étage.

Elle revint trois minutes après environ, fouilla encore dans ses bagages, ferma la valise et descendit, glapit dans la cour en regardant autour d'elle :

— Henri !... Henri !...

De toute la maisonnée, il n'y avait que Nine d'immobile, dans son coin qui, le soir, s'emplissait d'une lumière violette. Elle voyait chacun aller et venir, Rose remplir un broc d'eau chaude à la fontaine du fourneau ; elle entendait les pas de plusieurs personnes dans l'escalier, les mêmes pas, un peu plus tard, au-dessus de sa tête, dans une chambre.

Les gendarmes étaient arrivés et avaient mis les menottes au Polonais, qui regardait sournoisement par terre.

Quand M. Jean avait à passer devant sa femme, il lui jetait un bref coup d'œil en dessous, en se demandant comment elle allait réagir et il n'était pas rassuré en lui voyant son air de tous les jours.

— Porte des serviettes propres au docteur, Rose... Pas les serviettes-éponges... Celles de la planche du bas...

Un des gendarmes s'en allait avec le prisonnier, tandis que le brigadier, un homme du Nord osseux et blond, s'asseyait dans le café, croisait ses jambes gainées de cuir, bourrait méticuleusement une pipe.

— Qu'est-ce que vous prenez? s'informait M. Jean.

— Rien... Un petit marc... Que voulait-il encore?

— Je ne sais pas... Il était ivre... J'ai essayé de le mettre dehors...

Le brigadier était content. Il souriait à son verre et au café où régnait maintenant une ombre fraîche, avec seulement un rond de soleil venu on ne savait d'où qui tremblotait sur le papier de tenture.

M. Jean, à qui ce n'était pas habituel, se servait un petit verre qu'il avalait d'un trait et son interlocuteur éprouvait le besoin de jeter un regard à la pièce voisine, où se tenait madame Fernande.

Après ce regard, ses paroles prenaient leur vrai sens :

— Il n'a rien dit?

Et M. Jean, gêné, balbutiait :

— Je n'ai pas fait attention...

— Ce n'est pas un mauvais type. Il paraît qu'à la carrière, il est gentil des dix jours de file! Puis ça le prend de boire et il disparaît...

M. Jean se demanda ce que pouvait faire Thérèse et supposa qu'elle était là-haut à aider le docteur.

— Qui est-ce, ce bonhomme qu'il a amoché?

— Je ne sais pas... C'est la seconde fois qu'il vient...

— Il portera plainte?

Tous deux burent un autre petit verre, pour tuer le temps.

Félix, qui rentrait à la cuisine, non par curiosité mais pour manger un morceau, trouvait encore Nine seule et, sans rien dire, allait ouvrir le frigidaire.

Il aurait pu annoncer :

— Thérèse va ficher le camp...

Car il le savait. S'il se taisait, ce n'était pas par discrétion, mais parce qu'il préférait garder tout pour lui.

Il mangeait, debout, un morceau de viande de pot-au-feu. Il entendit des pas au premier et, comme ce n'était pas naturel à cette heure, il regarda Nine.

— Un client a reçu un coup de bouteille... expliqua la vieille.

— Quel client ?

— Je ne sais pas... Un client qui était seul dans le café...

S'il ne rit pas, c'est bien parce qu'il ne riait jamais, qu'il ne pouvait peut-être pas rire.

Du moins ne put-il s'empêcher de lancer :

— Je suis sûr que c'est mon neveu !

Si bien que, même pour Nine, qui ne s'étonnait jamais, tout cela devenait étrange.

— Vous nous préparerez la note, madame Fernande ?

Chacun était plus ou moins à sa place, le patron et le brigadier dans le café, la patronne à la caisse, dans la salle, avec les deux jeunes mariés qui rentraient d'avoir encore couru le long de la Loire et qui, en trois jours, étaient devenus bruns.

— Vous partez ce soir ?

— On recommence à travailler demain... Nous prendrons le train de sept heures quinze...

— Vous ne dînez pas ici ?

— Vous nous préparerez un repas froid que nous mangerons dans le compartiment...

Félix et Nine écoutaient machinalement. Toutes les portes étaient toujours entr'ouvertes. On vit rentrer Thérèse, qui venait du dehors et qui avait dû sortir par la rue derrière.

On ne lui demanda rien. On ne remarqua pas qu'elle avait sa bonne robe. Il est vrai qu'elle était noire comme l'autre.

— Vous achèverez de mettre les couverts, Thérèse...

Thérèse ne répondait jamais :

— Oui, madame.

C'était un principe. Elle ne répondait rien, mais elle faisait ce qu'on lui commandait, avec une mauvaise humeur affichée.

En somme, on ne savait pas au juste ce qu'on attendait, mais on attendait quelque chose. Vraisemblablement que le docteur descendît et donnât des nouvelles du blessé. Depuis quelques

instants, le rond lumineux avait disparu de la tapisserie du café et le temps était devenu plus sourd, avec déjà un ciel de crépuscule, comme s'il allait pleuvoir.

— Thérèse !... appela madame Fernande, occupée à rédiger la note des jeunes mariés. Qu'est-ce que vous avez servi au 3, ce matin ?

— Toujours la même chose : des jus de pamplemousse...

— Pas de café ?

— Non... Pourquoi ?... Ils partent ?

Félix, qui avait fini son morceau de viande, s'apprêtait à retourner dans la cour. Ce qui le retint un instant, ce fut d'entendre des pas dans l'escalier, des chuchotements. Il vit le jeune marié s'approcher de la caisse.

— Je pourrais vous parler un instant, madame Fernande ?

Elle se demanda pourquoi il y mettait cette solennité, mais Thérèse, elle, eut l'air de comprendre et sortit ostensiblement de la salle, resta dans la cuisine, près de la porte ouverte.

Félix était trop loin pour écouter. Le jeune homme parlait bas et la patronne n'intervenait que par monosyllabes. A la fin, pourtant, elle articula :

— Venez par ici... Le brigadier est justement à l'hôtel...

Félix regarda Thérèse. Celle-ci, hargneuse, haussa les épaules, puis, prenant une décision, monta dans sa chambre en courant.

Nine, elle, observait tout avec une douce stupeur.

— Qu'est-ce qu'il y a encore, Félix ?

— Rien...

Dans le café, c'était madame Fernande qui parlait, tandis que les yeux de son mari s'enfonçaient davantage dans les orbites.

— Je suis sûre que c'est cette fille..., conclut-elle. Ce n'est pas le premier objet qui disparaît de la maison... Cette fois, il s'agit d'une montre qui appartient à un client...

— Comment était cette montre, monsieur ?

— Une montre-bracelet, en or... Je l'avais laissée, comme d'habitude, sur la table de nuit...

Et le brigadier, à madame Fernande :

— Où est Thérèse ?

— Je crois qu'elle est dans la cuisine...

— Allez me la chercher...

◘

On fut surpris, à certain moment, de voir entrer un client tout mouillé alors qu'on ne s'était pas aperçu qu'il tombait une pluie longue et limpide de soir d'été. Madame Fernande téléphonait.

— Allo !... L'épicerie Garissol ?... Excusez-moi de vous déranger, madame... J'ai une commission urgente pour votre voisine, madame Arbelet, qui n'a pas le téléphone... Oui, Arbelet... Vous voulez bien l'appeler ?...

Elle eut le temps de faire signe à Rose de s'occuper du client mouillé.

— Allo !... Ne coupez pas... Madame Arbelet ?... Je vous téléphone de la part de votre mari pour vous dire qu'il ne rentrera pas ce soir... Il est toujours à Pouilly, oui... Au Cheval Blanc... Mais non !... Ce sont ses affaires qui le retiennent un peu plus tard... Bonsoir, madame...

Ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, on eut trois fois plus de monde que d'habitude, des autos qui s'arrêtaient, Dieu sait pourquoi, et Thérèse n'était pas là pour servir. Le brigadier l'avait emmenée, malgré les injures qu'elle lui avait jetées à la tête. Sur le seuil, quand elle s'était retournée, elle avait trouvé le moyen d'exprimer sa haine, non pour le patron, mais pour madame Fernande :

— Chipie !

On n'avait pas revu son fils, qui était quelque part dans les rues. Il ne parut dans la cour qu'un peu avant la nuit et Félix lui déclara, indifférent :

— La patronne te cherche.

— Pourquoi est-ce qu'on a emmené ma mère au violon ?

— Je n'en sais rien... Va voir la patronne...

Il y avait quinze ou seize dîneurs à la fois. C'était ennuyeux de téléphoner à la gendarmerie devant eux. Madame Fernande entraîna le gosse dans la cuisine.

— Cours rejoindre ta mère... Tu sais où elle est ?... Elle a quelque chose à te dire...

Au poste, le brigadier fumait sa pipe, les jambes croisées, l'œil guilleret.

— Avoue que tu essayais de te sauver !... La preuve, c'est que ta valise était prête...

— J'en avais assez de cette boîte...

— Où voulais-tu aller ?

— Ça me regarde...

— Tu attendais le car de sept heures, n'est-ce pas ? C'est pour ça que tu cherchais le gamin ?

Vingt fois déjà, il avait demandé :

— Où est la montre ?

Et elle n'avait pas bronché. A la fin, elle grommela :

— C'est la patronne qui a inventé ça parce qu'elle était jalouse...

— De toi ?

— Vous croyez que son mari n'était pas toujours après mes jupes ?

— Tu l'as déjà dit... Ça suffit... Faudrait avoir un drôle de goût pour faire l'amour avec une roulure comme toi...

Il la provoquait avec intention et cela réussit, en ce sens que Thérèse commença à donner des précisions, avec les mots les plus crus, les plus sales qu'elle pouvait trouver.

— ... Vous comprenez, maintenant ?... Même qu'une fois le gamin a tout vu et qu'il pourra vous dire...

⊡

Arbelet ne dormait pas, ne souffrait pas. Pour ne pas le fatiguer, on ne lui avait pas laissé de lumière, mais le halo du réverbère donnait un vague contour aux objets de la chambre.

Les yeux n'avaient rien ! Ils n'étaient pas seulement touchés ! Il n'y avait d'atteint que le cuir chevelu et, ce qui avait fait si peur à Arbelet, c'était comme un effet de maquillage : ce sang qui cernait un œil et lui donnait un aspect effrayant.

A la rigueur, il aurait pu rentrer chez lui. Mais on avait insisté pour le garder et il s'était laissé persuader.

Il écoutait les bruits, se demandait quand Rose monterait, comme elle l'avait déjà fait une fois, pour lui demander s'il n'avait besoin de rien.

Il y avait du monde, en bas. Des couverts se heurtaient. On entendait aller et venir. Puis, les unes après les autres, les autos qui s'étaient arrêtées repartirent.

Vers dix heures, le brigadier de gendarmerie se trouvait seul dans le café avec M. Jean et la tradition des petits verres de marc s'était déjà établie.

— Je n'ai rien pu tirer du gamin... Elle, comme de juste, continue à nier... Je n'ai trouvé la montre ni dans sa valise ni sur elle... Je l'ai pourtant fait déshabiller complètement...

Pourquoi ses yeux brillaient-ils? Surtout, alors qu'il allait dire :

— Pour le reste, elle raconte sans se faire prier qu'elle amenait souvent des hommes dans sa chambre... Pendant ce temps-là, elle envoyait le gamin s'asseoir dans l'escalier... Tout lui était bon, les jeunes et les vieux, les rouliers qu'elle allait ramasser dans un petit bistrot près du pont...

M. Jean ne se donna pas la peine de tourner la tête vers la salle voisine d'où sa femme, qui faisait les comptes de la journée, pouvait entendre.

— Je crois, poursuivait le brigadier, qu'il y a longtemps qu'elle voulait partir pour Marseille, où elle a un ancien ami... Vous devez vous souvenir de lui... Un type très brun que j'ai appréhendé à la fête de l'an dernier, parce qu'il menaçait tout le monde...

Pour Arbelet, là-haut, ce n'était qu'un murmure monotone, interminable. Nine était couchée et le plus dur de la journée, pour elle, était fait : monter les trente-sept marches d'escalier qui menaient à son cagibi.

Dehors, sous le velum à rayures, les deux globes électriques n'éclairaient que des hachures de pluie. Les autos qui passaient ne s'arrêtaient plus, à part celle d'un petit homme nerveux qui s'était trompé de route et avait dépassé Sancerre.

Rose mangeait, dans la cuisine, et Félix, assis sur une chaise, attendait de prendre son poste de gardien de nuit sur le canapé du corridor.

Encore, pour Arbelet, des minutes et des minutes, un grand vide marqué par un déclic qui diminua de moitié le halo éclairant sa chambre... On venait d'éteindre les lampes de la terrasse... Une porte se fermait... Les pas du brigadier s'éloignaient...

Personne ne vint lui demander comment il se sentait et il en fut attristé. Il ne parvint pas à reconnaître les pas de Rose,

mais, par contre, de la lumière parut sous une porte qui communiquait avec la chambre voisine et aussitôt il entendit la voix de M. Jean.

— Alors?

Puis la voix de la patronne :

— Alors quoi?

D'autres bruits révélaient que le couple se déshabillait. La voix de madame Fernande était calme et devait le rester. Celle de M. Jean, elle, encore qu'assourdie, se révélait agressive.

— C'est tout ce que tu me dis? questionnait-il.

Et elle, sans doute assise au bord du lit pour retirer ses bas :

— Que voudrais-tu que je te dise?

— Rien!

Un silence. L'un des deux qui se lavait les dents. L'autre qui entrait dans le lit.

— Tu as décidé de ne pas parler?

L'homme revenait à charge. C'était lui aussi qui se lavait les dents un instant plus tôt, car on l'entendait maintenant aller et venir, tandis que sa femme ne bougeait pas.

— Écoute, Fernande... Ce n'est pas le moment de m'exaspérer... Tu comprends très bien ce que je veux dire...

— Couche-toi!

— Ainsi, après tout ce qui s'est passé, tu n'as rien à me dire?

— A quoi bon?

— Cela ne te fait rien, non?

— J'aimerais autant qu'on n'ait pas remué toutes ces choses...

— Mais tu savais? C'est cela que tu insinues?

— Couche-toi, je t'en prie! Dormons... Le blessé, à côté, pourrait entendre...

— Cela m'est égal... Depuis des heures, je ne parviens pas à rencontrer ton regard...

— Mais si!... Tiens!...

— Qu'est-ce que ça signifie, ce regard-là?

— Mais rien, Jean! Je t'assure! Ne me fais pas dire des choses que je n'ai pas envie de dire... Il faut espérer que tout s'arrangera, n'est-ce pas? Cette fille s'en ira...

— Parbleu !

— Alors ?

Arbelet était sidéré, presque effrayé. Il n'avait jamais imaginé que les choses pussent se passer ainsi entre mari et femme. Le plus extraordinaire, c'est que c'était le mari qui éclatait !

— Alors ? Alors ? C'est le seul mot que tu trouves ? Tu caches ton jeu, oui ? Ainsi, cela t'est égal d'apprendre que je couchais avec Thérèse ?

— Jean !

— Quoi, Jean ? Et ce n'est sans doute pas tout ce que tu as appris... Or, tu ne bronches pas !... Tu restes calme, à ta caisse !... Tu sais parfaitement que rien ne peut mieux que cela me mettre hors de moi...

— Couche-toi, Jean.

— Dans ton lit, n'est-ce pas, près de toi, alors que... Tiens ! Je ne sais pas ce que je vais dire... Tant pis !... C'est toi qui l'as voulu... Tu me dégoûtes !...

— Si tu cries ainsi, toute la maison va t'entendre...

— Et moi, je te préviens que si tu continues ce jeu-là, je vais faire un malheur...

— Comment voudrais-tu que je sois ? Que je t'adresse des reproches ? Tu n'en peux rien, n'est-ce pas ? Tu as toujours été comme ça...

Elle était née au Cheval Blanc et, pendant vingt-cinq ans, elle avait vu son père ivre chaque soir, au point que, quand il prenait place à la table des clients, la maisonnée en tremblait.

Dès sept heures du soir, on se regardait avec inquiétude. La mère appelait sa fille pour lui souffler :

— Reste près de lui...

On usait de ruses pour limiter les dégâts, mais, fût-il ivre-mort, il était plus malin qu'eux tous et s'apercevait de ce qui se tramait.

Alors, comme Jean venait de le faire, il entrait en colère. Ses colères à lui étaient terribles, car il cassait pour casser et certaines fois il frappait.

Jean ne buvait pas et il prenait des précautions touchantes pour courir après les bonnes ; il avait, après, des petits regards anxieux vers sa femme.

— Je crois seulement qu'il faut que tu fasses attention, disait-elle. Le père de Rose est encore venu rôder par ici. A midi, il buvait l'apéritif avec Stéphan au Café du Pont...

Jean ne savait plus quelle contenance prendre. Il aurait bien voulu continuer à se fâcher.

— Qu'est-ce que ça peut me faire?

— Tu sais comment sont les mariniers... Un soir qu'il aura bu... Et lui, sa fille est mineure...

Arbelet ne put voir le geste, mais il crut le voir après coup. Le patron, excédé, avait saisi le premier objet qu'il avait sous la main, une potiche ou un vase, et il l'avait lancé sur le plancher.

— Calme-toi... disait néanmoins sa femme.

Et il ricanait :

— C'est facile à dire!... Calme-toi!... Calme-toi!... Oh! tu es calme, toi... Tu as toujours été calme!... Du moment que tu tiens la caisse et que l'argent rentre...

— Tu aimerais mieux que je pleure en te faisant des reproches?... Où vas-tu?

Sans doute se dirigeait-il vers la porte.

— Je n'en sais rien...

— Jean!

— Zut!

Il ouvrait. Elle sautait à bas du lit, courait, pieds nus, après lui.

— Reste!... Tu entends? Il faut que tu restes... Nous allons avoir assez d'ennuis comme ça...

Elle refermait la porte. Il restait. Elle se recouchait et il ne tardait pas à pénétrer dans le lit auprès d'elle.

La lumière s'éteignit sous l'huis.

Il sembla à Arbelet qu'une petite voix féminine demandait dans l'obscurité :

— Tu pleures?

Ce fut tout pour ce jour-là.

VI

Christian ne marqua pas le coup, mais Émile fut vivement frappé par l'événement, au point de se souvenir, des années et des années plus tard, de la leçon qu'il avait ce jour-là,

une leçon d'histoire sur Charlemagne, qu'il récitait par cœur, à toute volée, lançant les mots comme des billes, pendant que sa mère dressait le couvert.

La fenêtre était ouverte sur la rue tranquille. Sur le mur en brique d'en face, des mois de pluies n'étaient pas parvenus à effacer les bonshommes qu'un jour Émile avait dessinés à la craie.

La maison comportait quatre pièces, comme dans un jeu de construction : deux en bas, deux en haut. Devant, la salle à manger qui servait de salon et, derrière, la cuisine où on prenait le repas du matin, « pour ne pas salir ».

A côté, la boutique de madame Garissol, l'épicière, qui vendait aussi des légumes, du pétrole et des dixièmes de la Loterie nationale. De temps en temps, on entendait résonner le timbre.

— C'est quelqu'un qui vous demande au téléphone, madame Arbelet !

Et mère était sortie comme elle était, en cheveux, en tablier. Quand elle était revenue, Émile avait été frappé d'un changement qu'il ne comprenait pas très bien. Sa mère n'était pas triste, ni fâchée, ni nerveuse. Elle souriait en annonçant :

— On peut dîner. Votre père ne rentrera pas ce soir...

N'empêche qu'elle faisait un peu penser à ces personnages qui, dans les films américains, viennent de recevoir un coup sur la tête. Il y avait de la stupeur dans son regard. Tout en mangeant, elle fixait la rue bleue de crépuscule et elle oubliait de servir Christian.

Au premier étage, on laissait la porte ouverte entre la chambre des parents, qui était sur le devant, et celle des enfants. Longtemps, en s'endormant, Émile perçut le bruit des épingles que madame Arbelet retirait de ses cheveux et qu'elle laissait tomber dans une coupe de verre.

Le lendemain matin, quand il embrassa sa mère avant d'aller à l'école, il sut que c'était la lessive, à l'odeur de la maison. On ne pouvait prévoir s'il pleuvrait ou s'il ferait beau. Le ciel était bleu, mais il y courait des nuages gris bordés d'un blanc malsain.

Et le gamin était barbouillé, sans savoir pourquoi, ou plutôt parce que les choses n'étaient pas en ordre. Il se diri-

gea vers l'école, en faisant grincer sa règle contre les façades.

Pendant ce temps, maman disait à Marthe, qui venait trois fois par semaine pour la lessive et le grand nettoyage :

— Vous garderez le petit un instant, Marthe?

Elle courait chez madame Garissol, qu'elle n'aimait pas, pour téléphoner. A cette heure-là, ce n'était pas encore madame Fernande, au Cheval Blanc, qui était à la caisse. Il n'y avait même personne à proximité de l'appareil. M. Jean était sorti. Il ne devait pas être loin, car il n'avait pas mis sa casquette, mais il n'était pas là. Peut-être à la gendarmerie? Rose venait de monter avec un plateau. Félix suait dans son galetas. Si bien que l'appel résonnait à vide et la pauvre Nine essayait de se boucher les oreilles, se décidait à se lever, à se mettre lentement en branle vers l'appareil.

Elle n'avait pas l'habitude du téléphone.

— Le Cheval Blanc, oui... Non, ce n'est pas la patronne... C'est Nine... Qu'est-ce que vous dites?... Je demande ce que vous dites... Qui est-ce qui parle?

Nine souffrait. En outre, cela lui faisait mal aux jambes de rester debout.

— Quel monsieur?... Un monsieur de Nevers?... Je ne sais pas... Il y en a un, celui qui a été blessé, mais il n'est pas levé...

En entendant cela, Germaine Arbelet fut presque soulagée.

— Combien vous dois-je, madame Garissol?

Maurice était blessé! Du moins cela expliquait que, pour la première fois depuis leur mariage, il ne fût pas rentré!

Cela expliquait aussi le triste effet que le coup de téléphone de la veille avait produit sur madame Arbelet. Elle avait été toute saisie, sans raison sérieuse, et si on lui avait demandé ce qu'elle avait, elle aurait répondu :

— Je ne sais pas... Mais il va arriver quelque chose...

Maurice avait été blessé, voilà! Elle rentra chez elle et désormais ses gestes étaient nets.

— On ne fera pas le linge aujourd'hui, ma pauvre Marthe. Ou plutôt vous ferez seulement les couleurs. Il faut que je sorte. Je ne sais pas si je serai rentrée pour déjeuner. Gardez Christian...

Elle montait dans sa chambre, s'habillait comme à la Pen-

tecôte, soigneusement. Christian, préoccupé, ne s'aperçut pas qu'elle partait et ne demanda sa mère que vers midi, en voyant qu'on ne mettait pas le couvert.

Pas d'affolement !... Cela ne servirait de rien... Dans le car, Germaine réfléchissait et, quand le receveur s'approcha d'elle, elle s'avisa d'une question à lui poser.

— Vous avez déjà fait le trajet aujourd'hui ?

— Le premier voyage, jusqu'à Sancerre, oui.

— Vous ne savez pas s'il y a eu un accident du côté de Pouilly ?

— Je n'ai rien vu... Attendez ! Je peux demander au chauffeur...

Non ! Le chauffeur n'avait rien vu non plus. On traversa une ondée au delà de laquelle on retrouva le soleil. Si ce n'était pas un accident d'auto, c'était un accident de quoi ? Est-ce que, par hasard, son mari se serait disputé avec l'oncle Félix et est-ce que celui-ci... ?

Ce qui frappa Germaine, de loin, ce fut un groupe de quatre ou cinq personnes stationnant à quelques mètres du Cheval Blanc.

Mais elle se raisonna. Ce n'était pas aujourd'hui que son mari avait été blessé. Donc, les curieux étaient là pour une autre cause...

Elle descendit et marcha à pas rapides. La terrasse, où il venait de pleuvoir, séchait par plaques. Elle entra par le restaurant, ne vit personne, se tourna vers le café et fut toute saisie.

Il y avait là deux gendarmes ! Un des deux, un grand blond, assis devant une table, écrivait. L'autre se tenait près de Thérèse, qui pleurait et parlait tout ensemble, tantôt récitant d'une voix sourde, tantôt criant aussi fort qu'elle pouvait.

Le patron était là aussi, en blanc, les mains dans les poches, à observer la scène.

— Pardon, monsieur...

— Un instant, s'il vous plaît...

Thérèse, sans faire attention à elle, poursuivait :

— Quand je vous dis que c'est le petit, vous n'avez qu'à me croire... Il est toujours à rôder partout... Il a vu la montre sur la table de nuit de ces gens et l'a prise, sans penser plus loin,

pour jouer avec... La preuve, c'est que je l'ai trouvée dans la poche de son tablier et qu'elle était cassée...

— Votre fils prétend que ce n'est pas vrai ! trancha le brigadier.

— Et si moi je vous jure qu'il ment ?

— J'ai davantage confiance dans le gamin. Je l'ai interrogé pendant deux heures et il ne s'est pas coupé une seule fois. Tandis que vous, chacun sait ce que vous valez...

— Pardon, monsieur... essaya de placer madame Arbelet.

Et M. Jean, sans la regarder, lui fit signe de se taire.

— Je vais vous dire, moi, comment ça c'est passé, commençait complaisamment le brigadier... Il y a longtemps que vous projetiez d'aller retrouver votre amant à Marseille... Vous en avez encore parlé il y a trois jours au café du Pont, où vous allez raccrocher vos compagnons d'une nuit ou d'une heure... Qui avez-vous accompagné sur la berge, ce soir-là ?... Car vous n'avez même pas besoin d'un lit !...

— Ça me regarde...

Ses yeux s'étaient séchés.

— Donc, vous aviez décidé de partir et, quand vous avez vu que ça tournait mal avec votre mari, vous êtes allée boucler votre baluchon... Il fallait que vous attendiez le car de sept heures... Vous avez pensé à la montre que vous aviez aperçue sur la table de nuit, car vous ignoriez que les locataires partiraient le jour même et qu'en faisant leurs bagages ils s'apercevraient du vol...

Thérèse le regardait haineusement et lui était tout fier.

— Osez dire que ce n'est pas comme ça que les choses se sont passées ?

— Ce n'est pas comme ça !

Et, se tournant vers le patron :

— Quant à celui-là, il me le payera... Que je rencontre le père à Rose et je lui raconte tout, les saletés qu'ils font ensemble à six heures du matin et les trucs qu'il lui a appris...

— Pardon..., intervint Germaine Arbelet, qui ne pouvait plus y tenir, aussi confuse que si, soudain, le brigadier se fût mis nu devant elle.

— Qu'est-ce que c'est ? questionna-t-il.

— Je viens chercher mon mari...

— Vous vous appelez madame Arbelet?

Le patron s'empressa.

— Venez avec moi... C'est Nine qui vous a répondu au téléphone et elle vous a affolée pour rien... Par ici... Attention à la marche...

Le matin, Christian ne s'était pas rendu compte du départ de sa mère, qui était pourtant allée l'embrasser, alors qu'elle était prête et chapeautée.

Eh bien! Germaine ne se rendait pas compte qu'elle marchait, qu'elle suivait un cuisinier en blanc le long d'un escalier, puis d'un couloir dallé, et ce qui dominait dans son esprit c'était une montre!

Quelle montre? Elle l'ignorait. Une montre-cauchemar, une fille hargneuse qui pleurait et menaçait, un gendarme satisfait...

— Il va tout à fait bien... C'est un hasard stupide qui...

Jean frappait à une porte. On répondait : « Entrez! » Germaine voyait son mari dans un lit, avec un pansement autour du front et, près de la porte, se tenait une petite bonne très jolie encombrée d'un plateau.

— Entre, Germaine...

Il souriait, d'un sourire un peu pâle de blessé ou de malade, et déjà elle avait senti comme une méfiance la pénétrer.

— Vous n'avez besoin de rien? s'informa le patron avant de se retirer.

Il s'en allait, lugubre, faisait passer Rose devant lui sans avoir envie de la regarder.

Germaine, restée debout, disait :

— Qu'est-ce qui t'est arrivé?

— J'étais dans le café, en attendant de voir l'oncle...

Juste au moment où il parlait ainsi, il pensa qu'il avait tort. Car c'était un demi-mensonge. Il ne le faisait pas pour mentir, mais pour raccourcir son histoire, pour ne pas expliquer qu'il avait vu l'oncle Félix une première fois et qu'il avait décidé de le voir à nouveau avant de partir; qu'entre temps, ne sachant où aller, il s'était assis dans le café.

C'était trop long...

— J'étais dans le café, en attendant de voir l'oncle... Un

homme est entré, un Polonais ivre, qui a commencé à crier... Le patron a voulu le mettre à la porte et l'autre a saisi un siphon qu'il a lancé... C'est moi qui l'ai reçu...

Il n'y avait là dedans rien d'extraordinaire. Alors, pourquoi Maurice Arbelet éprouvait-il une certaine gêne à raconter son histoire, comme s'il eût caché un secret honteux?

Or, cette gêne, sa femme la sentait. Et voilà pourquoi elle s'attendrissait à peine, juste ce qu'il faut, pour murmurer :

— La plaie est profonde?

— Seulement le cuir chevelu entamé... Je comptais repartir dans une heure, après que le médecin aura refait mon pansement...

— Tu as eu très mal?

— En recevant le choc, je n'ai rien senti... C'est après... Attends... Je vais me lever...

A ce moment, une toute petite phrase arriva, pointue comme une flèche :

— De sorte que tu n'as pas vu l'oncle Félix...

— Si ...

— Je veux dire que tu n'as pas pu lui parler...

— Si ! Je vais t'expliquer...

C'était déjà trop tard ! Il le sentait au regard de Germaine. Et, le sentant, il parlait comme quelqu'un qui ment et qui sait par surcroît qu'on le soupçonne de mentir.

GEORGES SIMENON

(A suivre

LE DUC D'AUMALE A CHANTILLY

Lorsque le duc d'Aumale hérita du domaine de Chantilly, il était encore sur les bancs du collège. Lorsqu'il quitta le collège, ce fut pour aller faire campagne en Algérie. Il resta donc longtemps sans venir à Chantilly. Sa mère, la reine Marie-Amélie, en dirigea l'administration. Mais son frère aîné, le duc d'Orléans, y joua un rôle : sous son impulsion, la Société d'Encouragement y organisa les premières courses de chevaux.

Il ouvrit à cette occasion les portes du château, où logèrent les privilégiés. Les autres s'installèrent comme ils purent chez l'habitant, pendant les dix jours environ que dura chaque année la grande semaine. En 1833, l'avenue du Connétable, qui aboutit aux Lions en face de l'entrée du château, devint une allée d'entraînement restée unique en Europe, et la Pelouse un hippodrome de choix dans un cadre exceptionnellement beau. Depuis lors, à plusieurs reprises, le domaine concéda de nouveaux terrains à la Société d'Encouragement, pour lui permettre de se développer et d'intensifier son action.

Le duc d'Orléans inaugura le nouvel hippodrome en 1834. Il donnait le ton à la mode ; la semaine de Chantilly connut rapidement le succès. Chaque année, le prince revint, presque toujours accompagné de son frère, le duc de Nemours. Il organisa, en ces occasions, des chasses et des fêtes dont celles de l'année 1841 marquèrent l'apogée.

Le 13 mai, le duc et la duchesse d'Orléans donnèrent le signal du désarmement politique et ouvrirent « la saison des plaisirs champêtres et des soins agricoles ». Ils partirent de Paris par un temps splendide. Le prince de Joinville les accompagnait. Ils firent leur entrée sur le turf suivis par les invités du château. Dès qu'ils eurent pris place dans les tribunes réservées, les courses commencèrent.

Le soir, la troupe du Vaudeville joua sur le théâtre où naguère encore s'ébattait la baronne de Feuchères, *Renaudin de Caen* et le *Cabaret de Lustucru*. Le lendemain, la troupe du Gymnase représenta *Boquet père et fils*, de Laurencin, Michel et Labiche, et les *Vieux péchés*, de Mélesville et Dumanoir.

Le samedi 15, à onze heures, une brillante compagnie se réunit au rendez-vous de chasse de la Table. Le Prince royal et son frère arrivèrent à cheval à midi. La duchesse d'Orléans et les dames qui l'accompagnaient suivirent la chasse en calèche. Le prince de Wagram et le duc de Plaisance menèrent le train avec vigueur. Un tableau de Charles-Olivier de Penne, à la maison de Sylvie, retrace un épisode de cette chasse. Elle aboutit aux étangs de Commelle où la meute se précipita dans l'eau aux trousses d'un superbe dix-cors. Plusieurs milliers de spectateurs accoururent sur les bords de l'étang pour assister à l'hallali. Une somptueuse collation attendait les invités dans le château de la reine Blanche.

Le soir, curée aux flambeaux sur la terrasse du château. Puis, les invités se mirent aux fenêtres du premier étage du petit château, ou se tinrent sur le balcon du rez-de-chaussée. Deux radeaux glissèrent lentement sur les eaux, l'un orné de flammes tricolores, de draperies argentées et de girandoles étincelantes portait les musiciens, et l'autre les chanteurs, une sorte d'île flottante avec un berceau de verdure et de fleurs, des colonnettes de feu, une toiture illuminée de verres de couleur. Les artistes, musiciens et choristes, appartenaient à l'Opéra et au Conservatoire. Halévy dirigea le concert. « Sur la rive, la foule attentive et silencieuse semblait assister à quelque concert étrange et mystérieux, comme si les divinités de ces eaux bienfaisantes se fussent réveillées de leur long sommeil pour célébrer, avec des voix d'enthousiasme et d'amour, cette poétique et royale renaissance du vieux

Chantilly. » En ces termes poétiques s'exprima le lyrisme de Cuvillier-Fleury, précepteur du duc d'Aumale, qui raconta les détails de la fête à son élève.

Cette nuit-là et la matinée du lendemain dimanche, il arriva une innombrable quantité de voitures. L'affluence, panachée de toute une cohorte de femmes « de petite vertu » qui causèrent quelque peu scandale, mais auxquelles l'entrée du pesage resta interdite, fut grande sur le turf. *Le Moniteur* apprit *urbi et orbi* que « dans la seule journée du dimanche, les cartes d'enceinte et de tribune ont rapporté la somme énorme de 10 200 francs ». Le temps ne cessa pas d'être superbe. « Il est impossible d'avoir plus de bonheur. »

La réunion d'octobre attira moins de monde. Pour lui donner plus d'éclat, le Prince Royal y participa avec le duc de Nemours et le duc d'Aumale. Promu depuis peu colonel du 17e léger, Aumale, le 13 septembre précédent, était entré à Paris en tête de son régiment et avait essuyé avec un imperturbable sang-froid le coup de feu de Quénisset, qui le manqua.

Il se battait en Afrique, en 1843, lorsque Cuvillier-Fleury lui envoya un récit alerte et spirituel d'incidents dont Chantilly fut le théâtre et dont on jasa beaucoup.

Lorsqu'après de nouvelles campagnes en Algérie, le duc d'Aumale revint à Chantilly en 1845, il n'était plus seul. Une jeune femme l'accompagnait, Marie-Caroline-Auguste de Bourbon-Sicile ; il l'avait épousée à Naples ; elle était la fille du prince et de la princesse de Salerne. Les réceptions qu'il donna au mois de mai firent ressortir certains inconvénients du petit château. Il décida de nouveaux aménagements pour les appartements du rez-de-chaussée, l'un pour la duchesse, l'autre pour lui. Il en confia le soin à Eugène Lami, qui réalisa cet ensemble si caractéristique du style de son temps, demeuré intact depuis lors et toujours pieusement conservé. Ce fut Lami qui ajouta les cuivres à la grande armoire de Boulle du Salon de Musique, et qui inventa les torchères à tête de nègre de la galerie des Actions de M. le Prince. Ce n'est pas le plus beau titre de gloire artistique de ce charmant illustrateur.

Par ailleurs, le duc d'Aumale s'adressa à l'architecte Félix

Duban pour appliquer sur la façade du petit château, donnant sur la cour, une galerie de bois ; elle évita l'inconvénient des pièces en enfilade et qui se commandaient toutes. Et, comme il songeait déjà à relever le château détruit par les marchands de biens du Directoire, il demanda à Duban des projets de reconstruction.

Lorsqu'il céda définitivement à l'État le Palais-Bourbon et ses dépendances, il retira le mobilier et les œuvres d'art qui garnissaient le Petit-Bourbon. Il en fit trois parts : il en logea une aux Tuileries, une deuxième à Chantilly, et la troisième dans un dépôt de la rue de Grenelle ; cette dernière comprenait les tapisseries des Condé, les monuments et les vitraux provenant de la chapelle du château d'Écouen et de l'Église de la rue Saint-Antoine, les archives des Montmorency et des Condé, les beaux livres et les manuscrits à peintures qu'il commença à feuilleter, premier germe de sa passion bibliophilique.

Ses goûts artistiques remontaient plus haut. Il conta depuis que, dès le collège, il économisa sur ses « semaines » pour acheter deux petites toiles, le *Soldat de la République*, de Bellangé, et le *Porte-drapeau de la République*, de Charlet, l'une et l'autre révélatrices de ses tendances, premier noyau des collections qu'il forma par la suite, et qu'il développa en cette année 1845 par l'achat d'un certain nombre de toiles d'artistes contemporains ; il eut le bon goût d'en acquérir du XVIIIe siècle, en un temps où rien n'était moins à la mode, et la bonne chance de les payer des prix ridiculement bas. Il se lança aussi dans le bibelot : bronzes antiques qu'il avait vu sortir des cendres de Pompéi, armes de provenances diverses, dont une armure afghane exceptionnellement belle et rare, porcelaines de Chine, pendules anciennes.

Au cours de l'été 1846, il goûta un repos bienfaisant à Chantilly, « dans ce délicieux séjour » qui rétablit complètement sa santé, puis il retourna en Algérie. Il reparut avec la duchesse l'année suivante et assista à toutes les journées de courses en compagnie de ses frères, Nemours et Montpensier. Il reçut brillamment ses invités, et donna une chasse avec le plus vif succès. Cette année-là, il vit passer les premiers convois sur le chemin de fer récemment construit. Nommé au Gouver-

nement général de l'Algérie, il repartit à la fin du mois de septembre. Il succédait au maréchal Bugeaud ; il donna des ordres pour que Bugeaud fût autorisé à tirer des lièvres à sa fantaisie dans les chasses de Chantilly. En novembre, la duchesse d'Aumale alla le rejoindre avec leur fils.

Lorsqu'éclata la révolution de 1848, le jeune prince donna la mesure de la maturité de son jugement, de sa hauteur morale et de la pureté de son patriotisme : le 3 mars 1848, il opéra la remise de ses pouvoirs et s'embarqua pour l'Angleterre, pour l'exil. La prise de la Smalah, l'exemple en un moment critique de la plus noble abnégation : deux pages d'histoire à l'éternel honneur de celui qui les traça.

Depuis lors et jusqu'en 1870, on pourrait dire que l'histoire de Chantilly se déroula... en Angleterre, car c'est là que durant cette période le duc d'Aumale poursuivit une bonne part de l'effort qui aboutit à la création du Musée Condé. En juin 1849, il témoigna son mécontentement d'une visite que le roi Jérôme fit à son château. « Je ne veux pas, dit-il, que Chantilly devienne une auberge et je demanderai qu'on le fasse sentir à ceux qui n'ont pas le tact et le jugement de comprendre que la maison d'un proscrit est une maison de deuil, et non un lieu de villégiature ou de rendez-vous. » Le 22 janvier 1853, Napoléon III promulgua le décret qui obligea les princes de la maison d'Orléans à vendre les biens qu'ils possédaient en France. Les princes comprirent qu'il voulait les ruiner complètement sous n'importe quel prétexte. Ils surent qu'il fut un moment question de remettre sur le tapis la mort du duc de Bourbon et son testament, et que l'on devait charger Granier de Cassagnac d'écrire un pamphlet sur ce thème. Chantilly fut donc vendu, mais à des hommes de paille, de telle sorte que le propriétaire put rentrer dans son bien à la première occasion. On le loua à lord Cowley, ambassadeur de Grande-Bretagne, puis au comte Duchatel ; la comtesse Duchatel y demeura longtemps. Pendant vingt ans, il ne s'y passa rien. L'empereur Napoléon III eut bien la velléité de faire traverser le parc par la ligne Chantilly-Senlis, mais il y renonça sur l'intervention de lord Cowley. Lorsque le duc d'Aumale rencontra l'ambassadeur en Angleterre, il le remercia. Lord Cowley répondit :

— Ne me remerciez pas ; je ne l'ai pas fait pour vous, mais pour moi, qui étais locataire du domaine.

En Angleterre, au contraire, le duc d'Aumale accumula dans ses demeures, surtout à Twickenham, les œuvres d'art et les beaux livres. Il se fit expédier les tableaux des Condé, leurs manuscrits, leurs archives, les épaves de leur bibliothèque d'avant la Révolution. Il en commença l'étude, et un rapide aperçu lui donna l'idée d'écrire leur histoire. En même temps ses goûts de bibliophile se développèrent.

Pendant deux ans, par prudence et vu l'incertitude de ses moyens financiers, il n'acheta rien, mais il acquit les premiers éléments de ces connaissances qui devaient par la suite en faire un maître de la bibliophilie. Il se lia dès cette époque avec Panizzi, cet Italien devenu le directeur et le rénovateur du British Museum, et qui fut le correspondant de Mérimée et de Thiers.

C'est en mai 1850 que Cuvillier-Fleury et J.-J. Techener firent, pour le compte du prince, les premiers achats : ouvrages nécessaires au long travail d'histoire qu'il entreprenait, exemplaires entrant dans le premier plan qu'il se traça : réunir les produits les plus précieux des premiers typographes de tous les pays. Il rechercha les œuvres sorties des presses de l'imprimerie naissante, à Strasbourg, Cologne, Augsbourg, Milan, Venise, Nuremberg, Foligno, Ulm, Lyon.

Après la mort de Louis-Philippe, il acheta, en mars 1851, les 3 504 volumes de la bibliothèque que Frank Hall Standish avait constituée, et léguée au Roi. Il se tint au courant des ventes. Sur les indications de Panizzi, il découvrit auprès de Gênes, en décembre 1855, le roi des manuscrits, les *Très riches heures du duc de Berry*. En 1859, pour ne citer que les principales étapes de sa carrière de collectionneur, Édouard Bocher négocia pour son compte l'achat en bloc des 2 910 articles de la bibliothèque d'Armand Cigogne. Les achats isolés se multiplièrent d'un bout à l'autre de l'année.

L'acquisition des œuvres d'art suivit une marche parallèle : en 1856, les tableaux, les antiques, les mosaïques provenant de son beau-père, le prince de Salerne, et rachetés à la succession ; en 1861, la collection Soltykoff et celle des dessins de maîtres de Frédéric Reiset. Nous ne suivrons point pas à pas

les progrès constants d'une collection dont les catalogues du musée Condé détaillent la composition et dont Gustave Macon a déjà marqué les étapes. Le prince s'y adonna complètement ; là encore, comme dans tous les actes de sa carrière, il ne cessa d'avoir sous les yeux l'image de la France.

Peut-être y éprouva-t-il la consolation de quelques instants d'oubli, un répit à la douleur que les coups répétés du sort lui infligèrent en le frappant dans ses plus chères affections. De quatre fils et quatre filles que lui donna sa femme, deux fils seulement survivaient, le prince de Condé et le duc de Guise ; en 1866, un mois après la mort de la reine Marie-Amélie, Condé fut emporté par une fièvre typhoïde, à Sydney, en Australie, au cours d'un voyage autour du monde ; il avait vingt-deux ans. Le 6 décembre 1869, la duchesse d'Aumale succomba prématurément ; le duc l'adorait ; il jeta sur le papier le cri de son cœur cruellement déchiré ; il concentra toutes ses affections sur son dernier enfant survivant, le duc de Guise, un être délicieux et spontané, alors âgé de quinze ans.

En envoyant à Émile Augier ses regrets de n'avoir pu assister au succès de *Paul Forestier*, l'année précédente, 1868, il ajoutait : « Mais les destins et les flots sont changeants. »

Ils changèrent. Au lendemain de la révolution du 4 septembre 1870, il accourut en France et se rendit directement à Paris. Quelle émotion lorsqu'il traversa la forêt de Chantilly ! Il dut repartir le 6, après avoir eu le temps d'une promenade sur les boulevards. Il écrivit quatre fois à Gambetta pour lui demander l'autorisation de prendre du service : il essuya un refus répété. Il n'avait plus de goût à rien ; il écrivit : « Rien ne chasse la tristesse de mon cœur et les préoccupations de mon esprit ».

Le corps électoral allait lui donner une revanche. Le 4 février 1871, il avait écrit au comte de Reiset : « Si les électeurs de n'importe quel département me rendent le droit de servir mon pays, je ne bouderai pas à la besogne, quelque rude qu'elle soit. » Le 8, les électeurs du département de l'Oise l'envoyèrent siéger à la Chambre des Députés ; le 14, il s'embarqua à Southampton avec le prince de Joinville, Laugel et Weber, et débarqua à Saint-Malo ; il rejoignit le Gouvernement et l'As-

semblée nationale à Bordeaux. Peu après son arrivée, il mit 500 000 francs à la disposition du département de l'Oise; il apprit par *le Moniteur* que sur cette somme 25 000 francs étaient réservés à la commune de Chantilly.

Les Allemands l'occupaient depuis le 15 septembre 1870. Trois états-majors s'y installèrent. Celui du duc de Mecklembourg choisit pour siège le petit château, qui, à défaut du grand, constituait encore une agréable résidence. Dans le courant de l'été, le duc d'Aumale recevait l'hospitalité de la baronne de Vatry, à Chaalis. La comtesse de Clinchamp, ancienne dame d'honneur de sa belle-mère et de sa femme, raconte qu'un jour il se présenta avec son fils, le duc de Guise, à la grille du parc la plus éloignée du château, celle que l'on appelle aujourd'hui la porte Vaillant, ouverte sur le village d'Avilly. Il aperçut un garde, et lui demanda s'il pouvait entrer. Il s'adressait à un vieux serviteur d'avant 1848, nommé Delafluterie. Le garde le considéra et, tout ému, s'écria : « C'est Monseigneur ! »

Les Prussiens évacuèrent Chantilly le 17 septembre 1871. Le 17 octobre, le duc d'Aumale y revint. Il dîna à l'hôtel du Cygne, contre l'église, tenu par madame Mauclair, sœur de son ancien premier valet de chambre, Alfred Gouverneur, promu au rang d'homme de confiance; le prince l'avait spécialement chargé de rechercher dans la région tout ce qui pouvait provenir du château des Condé; Gouverneur avait le goût et l'intuition des belles gravures; bien qu'illettré, un flair étonnant lui avait permis de pister des livres rares, et de découvrir, l'un en France, l'autre en Italie, deux précieux incunables que le prince put, à bon compte, aligner sur les rayons du Cabinet des Livres. Le soir, il coucha dans son château : la première fois depuis vingt-quatre ans.

Pendant son exil, il avait publié des pages d'actualité, vigoureuses et courageuses, qui mirent en vedette la noblesse de son caractère et obtinrent un grand retentissement ; il en écrivit d'autres où, suivant son penchant pour l'histoire, il évoquait le passé : autant de titres qui, le 30 décembre, lui valurent son élection à l'Académie française, par vingt-huit voix et un bulletin blanc sur vingt-neuf votants. Il occupa le fauteuil de Montalembert; les dames de la Halle, en corps,

lui présentèrent leurs compliments. Le Gouvernement venait de le réintégrer dans son grade de général de division et lui témoignait sa haute estime en lui confiant la présidence du procès du maréchal Bazaine, où il prononça une des plus nobles phrases qui aient illustré notre histoire.

Après les tristesses de l'exil et les deuils de famille, la vie allait-elle lui réserver un sourire? Il avait cinquante ans, la taille élevée et le port de tête un peu penché. On discernait à peine une légère claudication lorsqu'il marchait. Ses cheveux avaient blanchi ; la fumée de tabac teintait de roux sa moustache blonde. L'intelligence brillait dans le regard de ses yeux, d'un bleu intense et profond. A la tribune de la Chambre, il parlait d'une voix grave et forte, bien timbrée, un peu nasillarde, assaisonnée d'un léger accent parisien. Elle s'accompagnait de gestes sobres, d'un ton autoritaire. La redingote pincée et boutonnée à la taille accentuait sa tournure militaire.

Or cet été-là, un nouveau deuil le frappa cruellement : le 7 juillet, il fit avec le duc de Guise une promenade à cheval qui devait être la dernière ; le 25, une courte maladie lui enleva brutalement son dernier enfant, à dix-huit ans. Avec tant de deuils au fond du cœur, il vécut douloureusement les vingt-cinq ans qui lui restaient à vivre.

Peu de temps après la mort du jeune duc de Guise, Buisson de l'Aube, conte Ernest Daudet, le trouva dans sa chambre du petit château, entouré de reliques chères : la chevelure de sa femme, les derniers gants qu'elle porta, des souliers d'enfant, des portraits d'elle, des miniatures de ses parents, de sa sœur Marie, de son frère le Prince royal, soulignés de boucles de leurs cheveux, des photographies de ses fils, un beau portrait de la reine Marie-Amélie jeune, par Gérard. Il lisait un registre où s'inscrivaient les dates de toutes ces morts.

— Mais, monseigneur, dit Buisson, ce n'est pas une chambre, c'est une chapelle ardente. On ne peut vivre ici.

— J'y vis pourtant plus qu'ailleurs. Avant moi, d'autres ont souffert comme moi, plus que moi, sans faiblir. Dieu aidant, j'irai jusqu'au bout.

Il y parvint, mais combien désolée la voie qui l'y conduisit !

Un écho politique : le Conseil général de l'Oise le choisit pour son président. Un écho littéraire : l'Académie française fixa au 3 avril 1873 la date de sa réception. En vue de cette cérémonie, visite à Thiers, président de la République, et à Guizot, les deux grands ministres de son père, pour demander leur parrainage. Approbation du discours et prise de séance le 27 mars ; présentation par le bureau de l'Académie au président de la République, qui l'appelle : « Mon cher confrère » ; et enfin le discours de réception où, pendant une heure et demie, le prince parla sans une défaillance dans la voix.

Au mois de mai 1872, résurrection des courses sur l'hippodrome de Chantilly ; on reconnut dans la tribune des princes : Aumale, Montpensier, Nemours, Joinville, Alençon, et le comte Vigier, le comte d'Hédouville, le vicomte Daru, etc...

En 1876, l'œuvre accomplie par la mort se dressa de nouveau, tangible, sous les yeux du prince. Quelle sinistre soirée, ce 8 juin où, par une pluie battante, à la lueur des flambeaux, il assista, sur le quai de Honfleur, au débarquement des cercueils de son père, de sa mère, de sa femme et de son fils ! Le lendemain, à Dreux, il suivit à pied les chars qui conduisirent les cercueils à la chapelle familiale. Il les vit mettre en place, et, pour la dernière fois, se referma la tombe où gisaient désormais les siens. La princesse de Salerne, sa belle-mère, l'avait accompagné. Elle mourra le 3 septembre 1881 dans la maison de la Nonette, au bout du parc de Chantilly, vers le village de Saint-Firmin. Ainsi se brisa pour lui le dernier lien avec le souvenir d'un heureux passé.

Il puisa dans son amour pour l'histoire, les lettres et les arts les consolations qu'il en pouvait attendre et ne pouvait rencontrer que là. Elles devaient agir d'autant plus efficacement qu'il s'y mêla un sentiment très fort, prenant son origine dans les replis les plus intimes de son âme. Il ne se contenta pas de réunir des objets de collection pour en jouir égoïstement ; l'idée de les considérer comme un placement ne l'effleura même pas. Il se proposa un autre idéal, d'un ordre autrement élevé : l'accomplissement d'une œuvre qui marquerait l'une des étapes de la culture française. Il ne s'agit pas d'une hypothèse ; lui-même le déclara formellement. Après que, le 3 juin

1884, il eut rédigé le testament par lequel il léguait Chantilly à l'Institut, il dit :

— Ne considérerions-nous pas comme une bonne fortune de posséder aujourd'hui la maison du connétable de Montmorency telle qu'elle existait en son temps? Ce qu'il n'a pas fait, j'ai voulu le faire. C'est à la fois un musée historique et un document que je lègue à mon pays.

Là gît la raison profonde et légitime des conditions par lesquelles il exigea que tous les dispositifs adoptés par lui pour le domaine, pour le parc, pour le musée, fussent intégralement respectés. Après quarante ans écoulés, on discerne aujourd'hui cet intérêt historique qu'il prévit et que ceux qui ne pénétrèrent pas jusqu'au fond de sa pensée ne comprirent pas tout d'abord.

Sitôt remis en possession de son domaine, il fit venir ses livres entassés au château de Twickenham ; il les installa dans une galerie expressément aménagée pour les recevoir et qui devint le Cabinet des Livres. Quant à l'ensemble des ouvrages constituant plus spécialement les instruments de travail indispensables, il leur attribua la salle de théâtre dont la scène avait vu s'ébattre la baronne de Feuchères : d'où le nom de bibliothèque du théâtre qu'on lui donne encore aujourd'hui.

Mais où loger le reste? Cette quantité de tableaux, de dessins, de gravures, de meubles, de bibelots qu'il accumulait depuis vingt-quatre ans, et dont le nombre ne cessera de s'accroître jusqu'à la fin de ses jours, en dépit de ses bonnes résolutions de « s'arrêter ». Bien entendu, le petit château[1], même agrandi des soubassements, s'avérait insuffisant. Une seule solution s'imposa, conforme au vœu qu'il avait formé depuis longtemps : reconstruire le grand château. Il s'attacha passionnément à le réaliser.

Le château médiéval n'offrait dans sa construction rien de particulièrement esthétique ; il ne s'imposait même pas par la puissance de sa masse. La note d'élégance lui fut conférée par les architectes de la Renaissance ; encore se borna-t-elle à la cour intérieure.

La bâtisse due à Mansart offrit l'inconvénient capital

1. Construit sous la Renaissance par Jean Bullant.

d'écraser de la lourdeur de ses tours le chef-d'œuvre de Jean Bullant, et de provoquer l'ennui par la monotonie de ses courtines et des rangées de fenêtres qui les trouaient à intervalles réguliers.

Le duc d'Aumale voulut éviter ces fautes. Il adopta pour le chateau neuf un style contemporain de celui du petit château dont il tenait à dégager les lignes, à mettre en valeur la silhouette. Il choisit pour le construire l'architecte Daumet. Ce dernier dut adapter son plan au tracé ancien et utiliser les soubassements assis sur le rocher ; les murs dressés en dehors de ce périmètre se seraient enfoncés dans la vase. Les dispositions intérieures furent combinées en vue de la mise en valeur des œuvres d'art, c'est-à-dire adaptées à leur destination de musée.

La construction, commencée en 1876, s'acheva en 1882. Elle coûta près de cinq millions et demi. On supprima le pont donnant accès à l'entrée de la façade du petit château du côté de la rampe du Connétable ; il faisait double emploi avec celui jeté sur les douves pour entrer dans la cour, le jour où l'on combla le fossé séparant les deux châteaux ; une grande baie vitrée avec balcon remplaça l'ancienne porte.

A l'intérieur on remit en place les toiles de Sauveur-Lecomte. Au centre, une vitrine placée au-dessus de la cheminée reçut les armes et des portraits du Grand Condé, des guidons, un drapeau pris à Rocroy. On meubla le Salon de Musique, la Grande Singerie, la Chambre de M. le Prince.

En souvenir de l'ancienne Galerie des Cerfs, le prince baptisa de ce nom la nouvelle et imposante salle à manger ; il y donna un « dîner expérimental » le 11 novembre 1880, et, l'expérience ayant réussi, un grand dîner en musique le 21 novembre. L'architecte se conforma aux indications des dessins de Du Cerceau pour reconstituer la galerie qui reçut les vitraux provenant d'Écouen et représentant l'histoire de Psyché.

A l'angle sud du château, Daumet, habilement, dressa la chapelle. L'ébéniste Drouart restaura les panneaux de bois anciens et exécuta les boiseries de la sacristie. Une heureuse disposition permit de la diviser en deux parties grâce à la hauteur de l'autel de Jean Goujon, provenant aussi d'Écouen ;

des vitraux du XVIe siècle et de même origine flambèrent aux hautes fenêtres. Derrière l'autel, une chapelle funéraire abrita le monument des cœurs des Condés avec les bronzes de Jacques Sarazin ; entreposés à l'hôtel de Lassay, ils furent ramenés de Paris après la vente du Palais-Bourbon au Gouvernement ; l'un des quatorze bas-reliefs avait disparu au Musée des Monuments français, entre 1806 et 1815.

Le 11 mai 1879, l'évêque de Beauvais présida au baptême des cloches, Louise, Amélie, Hélène. Enfin, le 18 septembre 1883, on apporta de l'église paroissiale, afin de les réintégrer dans le monument qui avait été construit pour les recevoir, les cœurs des Condés ; le duc d'Aumale y déposa lui-même celui de son fils aîné parce que titré prince de Condé. Après cette première cérémonie, l'évêque de Beauvais bénit la chapelle et la consacra à saint Louis, « cérémonie sans ostentation ni cachoterie », comme l'avait voulu le prince.

De nouvelles statues, heureusement choisies, s'ajoutèrent aux anciennes pour peupler le parc. Celles de Molière et de Le Nôtre par Tony Noël, de La Bruyère par Thomas, de Bossuet par Guillaume encadrèrent au milieu du Grand Parterre la statue de Condé, par Coysevox. D'autres figurèrent des sujets mythologiques, ou des animaux évoquant les chasses à courre, chiens et cerfs de bronze. La statue de Jeanne d'Arc par Chapu s'agenouilla dans la rotonde de la Galerie de Peinture ; on plaça dans les niches, de chaque côté de la herse, des copies des *Esclaves* de Michel-Ange, en souvenir des originaux donnés par François Ier au Connétable pour son château d'Écouen, et que l'on peut admirer au Louvre.

Le duc d'Aumale, volontairement, laissa inachevé le plafond qui domine l'escalier d'honneur, dont la rampe de fer forgé est typique de l'art décoratif de ce temps ; il fit copier sur le fameux *Bélier* de Syracuse la tête de bélier que l'on y voit. Le plafond resta longtemps en blanc. Le prince attendait que la victoire rendît à la France les provinces perdues après la guerre de 1870 ; il comptait y faire peindre à fresque une allégorie consacrant le souvenir de la récupération de l'Alsace et de la Lorraine ; il avait à l'avance rédigé l'inscription qu'on y graverait : *Finibus patriæ restitutis.*

Lorsqu'il comprit qu'il n'assisterait pas à l'événement

qui aurait comblé son plus ardent désir, il commanda au peintre Diogène Maillart une vaste peinture allégorique où l'*Espérance* tient d'un bras le drapeau aux trois couleurs, et, de l'autre, désigne une étoile orientée à l'est.

*
* *

Sa demeure reconstruite, le duc d'Aumale rapporta ses collections d'Angleterre et les y installa. Sans répit, il continua l'œuvre entreprise en 1848. Il suivit les ventes, guetta les pièces maîtresses, compulsa les catalogues, et ne cessa pas d'acheter. Nous nous bornerons ici à signaler ses principales acquisitions.

Alexandre Lenoir, le célèbre créateur du Musée des Monuments français sous la Révolution, avait, au début du XIXe siècle, composé une collection de portraits. Il la vendit en 1838 au duc de Sutherland, auquel le duc d'Aumale la racheta en 1876. La plupart de ces portraits sont des chefs-d'œuvre. Tous offrent un puissant intérêt historique. Soixante-neuf sont des peintures à l'huile, et cent soixante-huit des pastels ou des crayons de couleur.

Ils ont pour auteurs les Clouet, Corneille de Lyon, Pourbus, Mierevelt, Mignard dont le *Molière* est le plus vrai, le plus vivant, le plus douloureux, le plus beau que l'on connaisse ; Philippe de Champaigne, Rigaud, Drouais qui a peint en Hébé une délicieuse *Marie-Antoinette, dauphine*. De qui est ce chef-d'œuvre de la peinture flamande au XVe siècle, le *Grand bâtard Antoine de Bourgogne* ? On ne sait. Il fut donné au prince par-dessus le marché, parce qu'il ne figurait pas au catalogue.

C'est en Écosse que le duc d'Aumale découvrit, en 1877, les cent soixante et un portraits, dessins lavés à l'aquarelle, de Carmontelle, qui nous restituent, dans ses attitudes familières, toute la société française du XVIIIe siècle. En 1879, il négocia avant la vente publique l'achat de la collection de tableaux de Frédéric Reiset, le même auquel il avait antérieurement acheté une série importante de ses plus beaux

dessins. Parmi les plus remarquables de ces nouvelles acquisitions, on cite la *Mort de la Vierge* de Giotto, le portrait de *Simonetta Vespucci* de Pollajuolo, l'*Automne* de Botticelli, le *Mariage mystique de saint François* par Sassetta, et l'admirable *Vierge de Miséricorde* de Charonton et Villatte, sans compter des œuvres parmi les plus brillantes de Poussin, de Ingres et de Gérard.

Les titres ne manquaient donc pas au prince pour être élu membre de l'Académie des Beaux-Arts. Ce fut chose faite le 14 février 1880. Quelques jours plus tard, comme il s'entretenait de cette élection avec le nouveau président, Jules Grévy, il s'aperçut que ce premier magistrat de la République ignorait totalement qu'il lui incombait d'approuver la nomination des membres de l'Institut.

Vers cette époque, il reçut en don de l'impératrice Eugénie une calèche historique dont Raimbeaux, l'écuyer de Napoléon III, conta un jour l'histoire à Quatrelles l'Épine, qui nous en a confié le récit : « Sous l'Empire, à Compiègne, un marchand d'antiquités avait un vieux carrosse ayant appartenu à Marie-Antoinette, puis à Marie-Louise, et enfin à la reine Marie-Amélie. On le signala à l'Empereur qui, incognito, alla le voir. Ayant reconnu son authenticité, le souverain l'acquit séance tenante pour 10 000 francs. Ce prix, excessif pour l'époque, indique que l'incognito de l'acquéreur ne fut pas respecté. On remisa le carrosse au Louvre.

» Après la guerre, l'Empereur le revendiqua avec les objets lui appartenant en propre. Les formalités furent longues et l'Empereur mourut. Quand l'Impératrice entra en possession des objets revendiqués, elle pensa que le carrosse pourrait être pour le duc d'Aumale un souvenir de sa mère. Raimbeaux, chargé de pressentir le duc, reçut une réponse affirmative. Le prince répondit que non seulement il serait heureux de recevoir cette voiture, mais encore qu'il s'en souvenait parfaitement et se trouvait en possession du dessin et de la gravure qui la représentent. »

Après son élection à l'Académie des Beaux-Arts, dans la notice consacrée à son prédécesseur de Cardaillac, le prince glissa un éloge de Victor Hugo. Le poète, touché de l'attention, l'en remercia avec sa simplicité coutumière : « Cher et Royal

confrère, je viens de lire vos nobles paroles sur moi, je vous écris ému. Vous êtes né prince et devenu homme. Pour moi, votre royauté a cessé d'être politique, et maintenant est historique ; ma république ne s'en inquiète pas. Vous faites partie de la grandeur de la France. Et je vous aime. »

La république des politiciens prouva plus de susceptibilité que celle du poète. Elle conçut de l'inquiétude. Elle prit ombrage du fait que de nombreux officiers suivaient les chasses à courre du duc d'Aumale à Chantilly. Le chef du Bureau de l'Infanterie au Ministère de la Guerre se chargea de l'en informer ; c'était un ancien subordonné, et surtout un obligé du prince : le général Boulanger. Il se présenta à Chantilly sans être annoncé. Il dut attendre longtemps le retour de la chasse ; non sans embarras, il exposa l'objet de sa mission. Le duc d'Aumale l'écouta debout, le regarda droit dans le blanc des yeux, et, quand le général eut terminé son exposé, le congédia le plus calmement du monde, « en trois fières paroles ». Le général Boulanger ne répliqua rien, et partit.

Quelque temps après cette visite, on se préparait à fêter le 14 juillet. Le général duc d'Aumale se trouvait à Paris. Ne recevant aucune instruction au sujet de la revue, il regagna le 13 au matin sa résidence officielle, Chantilly. Il donna des ordres pour pavoiser et illuminer à l'occasion de cette fête, qu'il appelait la fête du Drapeau.

En janvier 1883, Gambetta mourut. Ce même mois, on arrêta le prince Napoléon. Le 25 février, on mit en non-activité par retrait d'emploi le duc d'Aumale et ses neveux, les ducs de Chartres et d'Alençon. La note de service du général Thibaudin parvint au prince le 1er mars : il s'inclina.

Il se consacra exclusivement à ses travaux historiques, et à l'enrichissement de ses collections. Au cours de cette période, il acheta quelques-unes de ses plus belles pièces : en 1885, le diptyque attribué à Memling et exécuté en 1460 pour Jeanne de France, duchesse de Bourbon ; le tableau commandé en 1788 à Carle Vernet et représentant son grand-père et son père, à cheval, en tenue de chasse. Au mois de décembre de la même année, il paya à la succession de lord Dudley 625 000 francs, « un joli denier » a-t-il dit lui-même, le petit panneau de bois où Raphaël peignit les *Trois Grâces*.

Mais le Gouvernement ne s'en tint pas aux premières mesures prises contre les princes. Il fit voter par la Chambre et par le Sénat la loi de proscription. « L'incohérence de la rédaction, écrivit le duc d'Aumale, trahit le trouble de la conscience du rédacteur. » Un article spécial visait à empêcher le département de l'Oise de choisir le président du Conseil général à son gré ; il interdisait de plus l'entrée à l'école de Saint-Cyr d'un petit-neveu du duc d'Aumale, le prince Henri d'Orléans, âgé de dix-huit ans.

A la fin du mois de juin, le duc d'Aumale se rendit à Eu ; il assista au départ de son neveu le comte de Paris, exilé, puis revint à Chantilly. Il y reçut la lettre du ministre de la Guerre lui annonçant sa radiation des contrôles de l'armée. Il prépara un pourvoi devant le Conseil d'État, puis, le 11 juillet, il écrivit au président Grévy la fameuse lettre, si ferme de ton et si noble d'allure, qui devait infailliblement provoquer son expulsion hors de France ; il le savait en l'écrivant, mais sa conscience la lui imposait. Le lendemain, il quitta Chantilly pour se rapprocher de la frontière et éviter les indiscrets, et s'arrêta dans sa propriété du Nouvion, dans l'Aisne. Le décret d'expulsion, pris le 13 juillet, lui fut notifié le 14 par le directeur de la Sûreté générale.

Il avait adressé ses adieux à quelques amis fidèles, adieux qu'il termina par ces mots : « Au revoir, s'il plaît à Dieu. » Et, le 15, il s'achemina encore une fois vers l'exil. A son âge, le coup lui sembla rude. « Je refoule tout, dit-il ; je sens que cela me prend au cœur. » Au sortir de Nouvion, il traversa ses bois ; il soupira : « Salut, mes grands chênes ! » Dans sa voiture, il emportait les *Trois Grâces* et la *Vierge d'Orléans* de Raphaël. Les intimes qui organisèrent le départ n'avaient pas voulu qu'il prît le train, afin qu'il ne s'aperçût pas du moment où il passerait la frontière. A Bruxelles, des caisses de livres et de papiers d'archives le rejoignirent, de quoi alimenter ses travaux pendant plusieurs années. Il acheta une maison à Bruxelles et une autre à Londres ; il les meubla et les décora avec des objets venus de Chantilly. Il avait toujours sa maison de campagne de Woodnorton, près d'Oxford. Il s'y rendit à la fin du mois d'août ; là, le 29 septembre, il chargea Édouard Bocher, Denormandie et Edmond Rousse

de communiquer à l'Institut de France la lettre par laquelle il les informait qu'il transformait en donation immédiate, sous réserve d'usufruit, le legs, consenti en 1884, du domaine de Chantilly. L'Institut accepta.

Ce nouvel exil dura trente-deux mois. Le 16 juin 1888, la commission administrative centrale de l'Institut demanda, par lettre adressée au président du Conseil, ministre de l'Intérieur, le retour du duc d'Aumale ; Alfred Mézières attesta que si le prince était autorisé à rentrer en France, il accepterait et rentrerait immédiatement.

Le duc d'Aumale reçut à Bruxelles, le 8 mars, un télégramme de félicitations du prince de Galles. Le soir même, Limbourg et Mézières lui transmirent l'avis officiel annonçant la signature par le président Carnot du décret qui l'autorisait à rentrer en France. A la Chambre, 316 voix contre 147 confirmèrent cette mesure : les boulangistes et les « pointus » votèrent contre.

Il partit de Bruxelles le matin du 11 mars. Pour éviter les manifestations qui l'attendaient à la gare de Chantilly, il descendit du train à Creil, où sur le quai il trouva son ami le banquier Joubert venu avec son fils le saluer à son arrivée. Une voiture le conduisit à Chantilly, à la Maison carrée, chez le prince de Joinville. Lorsqu'il le quitta pour se rendre au château, il ne put empêcher les habitants de l'acclamer et de l'escorter. Son fidèle Gouverneur avait tout préparé au châtelet pour le recevoir ; c'était alors un vieillard solide et superbe, à la figure rouge encadrée de grands favoris blancs. Dans son impatience, après cette longue et pénible séparation, de revoir ce qu'il avait laissé et qui était véritablement une part de lui-même, le duc d'Aumale ne voulut pas se coucher sans avoir fait à travers la nuit un tour dans son musée ; Gouverneur le suivit pas à pas au cours de cette visite émouvante.

A la première heure, le lendemain, il reçut devant l'escalier d'honneur les souhaits de bienvenue des gardes de la forêt, des piqueurs et des gens de meute. Aussitôt après, il partit pour Paris. Il se rendit à l'Élysée ; sa première visite fut pour le président Sadi Carnot, la deuxième pour Jules Simon, et la troisième pour ses confrères de l'Institut au Palais Mazarin.

Le soir, il assista à un banquet offert par la Société des Amis des Livres. Il rentra à Chantilly à onze heures du soir, et vit les maisons pavoisées et illuminées en son honneur. Le 30 mars, l'Académie des Sciences morales et politiques l'élut au fauteuil de Rosseuw-Saint-Hilaire. Le Conseil municipal de Chantilly organisa une souscription réservée uniquement aux habitants de la commune ; chacun devait verser de dix centimes à un franc ; le montant devait servir à offrir au prince une médaille d'argent ; Patey en reçut la commande. L'année suivante, le maire la remit au duc d'Aumale, avec un parchemin où s'alignaient les noms de tous les souscripteurs.

Entre temps, d'Angleterre et de Belgique, les livres et les objets de collection rentraient au bercail. Désormais le prince n'eut plus de cesse qu'il ne parachevât son œuvre. Il donna au musée son organisation et son caractère définitif. Il l'agrandit des pièces composant le Logis ; pendant quelque temps, elles avaient servi d'habitation au comte et à la comtesse de Paris ; il en changea la destination.

Il désigna lui-même la place de tous les objets, de tous les tableaux et des dessins accrochés aux murs. Et comme il ne faisait rien qu'après mûre réflexion, il élabora un plan de travaux. Petit à petit, la décoration du château se compléta ; mû par le souci constant de rappeler le passé de Chantilly et tout ce qui y touchait, il illustra le plafond du Cabinet des Livres avec les armoiries des compagnons d'armes du Grand Condé, et celui de la Galerie des Cerfs avec les armoiries des successifs propriétaires du domaine. La restauration des Grandes Écuries se poursuivit, et celle des berges des pièces d'eau et des canaux. Deux molosses de pierre gardèrent l'entrée de la Galerie des Cerfs. Une copie par Jonchery de la statue du duc de Bourbon par Lemaire se dressa au bas du grand escalier, non loin d'un loup et d'un sanglier de bronze d'Auguste Cain.

Dans le parc, de nouveaux vases de marbre détachèrent sur le fond sombre des charmilles la blancheur de leur galbe. A la pointe de l'île d'Amour, un pavillon de treillage abrita une statue d'Éros copiée sur l'antique ; bientôt, une Vénus de Médicis lui fera vis-à-vis à l'entrée de l'île. La maison de Sylvie cessa, comme le Logis, de servir d'habitation ; elle

reçut de magnifiques tapisseries, des tableaux, des esquisses et des maquettes de sculptures de la princesse Marie. Le duc d'Aumale l'agrandit d'une rotonde, construite exprès pour recevoir les belles boiseries, aux motifs cynégétiques, qui ornaient précédemment l'élégant pavillon de chasse de la forêt de Dreux ; en les transportant à Chantilly, il les sauva d'une destruction certaine. Il transforma le Jeu de Paume également en salle de musée, y dressa la tente d'Abd-el-Kader, qu'il entoura de trophées africains, et y plaça le luxueux carrosse qui ne servit jamais qu'une fois, lorsque le duc de Bourb n s'en servit pour assister au sacre de Charles X ; auprès, la calèche donnée par l'impératrice Eugénie. Il garnit les murs de tapisseries, de tableaux, de vitrines, où il rangea les riches harnachements des chevaux attelés au carrosse du duc de Bourbon, et les drapeaux sous lesquels l'armée d Condé combattit en Russie, en 1798.

Tout en donnant au musée sa forme définitive, le prince acheva son *Histoire des princes de Condé*, dressa lui-même l · catalogue de ses manuscrits et continua d'acheter des œuvres de maîtres. Chaque grande vente de livres lui apporta sa contribution, notamment celles de Destailleurs, du comte de Lignerolles, du baron Seillière, de Maglione, du comte du Fresne, de Hamilton, et celle d'un amateur, demeuré inconnu, qui avait réuni des merveilles, surtout pour le XVIe siècle.

En 1891, le prince eut la chance de mettre la main sur le *Psautier* de la reine Ingeburge, un manuscrit vraiment royal, exécuté très vraisemblablement entre 1195 et 1200, et parvenu jusqu'à nous avec la vivacité de ses couleurs, la fraîcheur de son vélin et l'éclat de ses ors. La reine ajouta au calendrier, à sa date, la mention de la bataille de Bouvines, qui est restée l'un des plus imposants sommets de l'histoire de France ; cette mention et celle de la mort de son père sont les seules qu'Ingeburge y ait inscrites ; elle comprit donc l'immense portée de cette victoire pour l'avenir du royaume et celui de la dynastie capétienne. Devenu un reliquaire d'histoire, ce manuscrit appartint ensuite à saint Louis qui, tandis qu'il priait, en feuilleta les pages. Ses miniatures servirent de modèles à des vitraux de la cathédrale de Chartres.

Au cours de cette même période, le Prince réalisa encore quelques-uns de ses plus heureux achats : *le Coche ou le Débat d'amour* de la reine Marguerite, *le Bréviaire* de Jeanne d'Évreux, les quarante miniatures de Jean Fouquet, provenant du livre d'*Heures* d'Étienne Chevalier. Pour enlever cette dernière affaire, il alla à Cologne la négocier en personne.

Parmi les tableaux entrés au musée à cette époque, voici les *Cuirassiers de 1805* de Meissonier, le *Concert champêtre* de Corot, le panneau de Filippino Lippi représentant *Esther devant Assuérus*, un pur chef-d'œuvre, et enfin la série des portraits dits des Clouet, qui suffiraient à établir la célébrité d'un musée. Le duc d'Aumale les acquit du comte de Carlisle, dont un ancêtre les avait lui-même achetés en Italie de la succession du dernier des Médicis au XVIIIe siècle. Il en possédait déjà quelques-uns ; le total s'éleva désormais à 363, représentant les deux tiers au moins de la collection de ces dessins réunie par Catherine de Médicis. Depuis Louis XII jusqu'à Henri IV, toute la société française ressuscite en ces figures traduites avec un réalisme intense, une vérité, une finesse psychologique et une vigueur de trait auxquelles seuls les grands artistes peuvent prétendre.

La dernière acquisition du duc d'Aumale, qui devait mourir quelques semaines plus tard, date du 1er avril 1897 : le portrait de l'émir Abd-el-Kader, peint en 1864 à Constantinople par Chlebowski. L'œuvre s'achevait sur un dernier grand souvenir africain.

*
* *

Sauf pendant la période de son commandement à Besançon, le duc d'Aumale, après 1871, demeura le plus souvent à Chantilly, la résidence préférée dont il avait fait sa résidence officielle. Il voyageait parfois. Au printemps, il se rendait habituellement dans ses propriétés de Sicile, à Palerme et à Zucco. Il allait fréquemment à Paris. Il assistait aux séances des différentes classes de l'Institut, dont il faisait partie. Il aimait beaucoup le théâtre et fréquentait la Comédie-Française, où il avait sa loge. Le voyant partir en voiture, les commères disaient :

— Tiens ! Le Prince qui descend à Paris. Pour sûr qu'à Chantilly, ce soir, il y aura quelques livres de plus.

Lorsqu'il n'attendait pas d'invités, il se levait de bonne heure ; il alternait les promenades dans le parc, en compagnie pendant longtemps de *Salem* et *Aïcha*, deux magnifiques sloughis, avec les promenades à cheval ou en voiture dans la forêt et avec les séances de travail dans le Cabinet des Livres, où un fauteuil en tapisserie à ses armes, et à la mode de son temps, marque toujours sa place. C'est là qu'il passait ses soirées jusqu'à minuit, où il se couchait. Il consacrait de longs moments au salon d'Orléans, réservé aux cartons de dessins et de gravures, qu'il prenait toujours plaisir à examiner. La saison venue, il chassait à courre et à tir ; on a conservé ses fusils, les cordelettes avec lesquelles il couplait ses chiens, ses couteaux de chasse, appliqués à des trophées où brillent les boutons de son équipage et ceux de l'équipage des Condé.

Il recevait souvent à déjeuner ou à dîner les membres de sa famille et quelques intimes. Il donnait aussi de grandes réceptions, qui cessèrent après le dernier exil. Mais à partir de ce moment, le musée étant définitivement constitué, il accueillit différents corps savants : par deux fois, en 1890 et en 1892, la Société de Géographie de Lille ; au mois de septembre 1892, le congrès de la *Library Association of the United Kingdom*, la grande association qui groupait les bibliothécaires anglais ; en 1896, les Antiquaires de Picardie ; le 26 octobre de cette même année, l'Institut de France, à l'occasion de la célébration de son centenaire.

Les fameux déjeuners du dimanche durèrent jusqu'à la fin. On sait que le duc d'Aumale y conviait une élite d'intellectuels et d'artistes, des confrères de l'Institut, des écrivains, des savants, des peintres, des sculpteurs, des musiciens, quelques grands noms de l'aristocratie et de l'armée, les candidats à l'Académie française ou à celles des Beaux-Arts et des Sciences morales et politiques, dont il n'acceptait la visite rituelle qu'à sa table ; ainsi reçut-il Émile Zola ; il conserva un agréable souvenir du déjeuner auquel prirent part Alphonse Daudet et sa femme.

A la gare, les invités montaient dans les voitures qu'il envoyait au-devant d'eux ; ses gens arboraient la livrée de

France, bleu-de-roi et argent. S'il venait lui-même à leur rencontre, il les faisait passer par les portes, ouvertes à deux battants, des Grandes Écuries, que voitures et chevaux traversaient au trot, manière de souligner l'immensité de ce merveilleux monument. A la volée, il lançait à ses hôtes des indications piquées d'anecdotes.

Il recevait le plus souvent son monde dans la Galerie des Actions de M. le Prince, d'où, à midi, l'on passait dans la Galerie des Cerfs pour déjeuner. « Je retrouve les salières, les plats de Twickenham, a noté Ludovic Halévy dans ses *Carnets*. Un peu bourgeois, pas le genre d'aujourd'hui, pas de chic, même chez les domestiques. Tout admirablement tenu, sans fracas ni tapage. Des biscuits de Reims, cela ne se voit plus que là ; l'air d'autrefois, je le répète. Il y a là de vieux serviteurs qui gardent les vieilles manières. » On prenait le café dans la Galerie de Peinture, après quoi chacun se promenait librement à sa guise à travers les salles. Vers quatre heures, la compagnie se retrouvait au Cabinet des Livres. A ce moment se présentaient ceux qui avaient déjeuné au château le dimanche précédent et qui rendaient leur visite de digestion.

Le duc d'Aumale disait :

— Chantilly me plaît surtout parce que j'en peux faire les honneurs et parce qu'on n'y parle que de l'art, de la littérature, de l'armée.

Lui-même conduisait ses invités, expliquant, contant, évoquant des souvenirs, parsemant ses propos d'anecdotes vécues, et souvent savoureuses. Dans la Galerie des Actions de M. le Prince, il commentait les batailles de Condé :

— C'était de l'Histoire promenée, dit un jour le peintre Benjamin Constant.

On prenait parfois le thé dans le salon précédant l'appartement. C'est là que le Prince fournit ce curieux détail à Edmond Radet :

— Avez-vous remarqué le grand escalier? J'ai demandé à M. Daumet de reproduire ici les dispositions du Palais-Royal, et voici pourquoi. Lorsque mon père revint d'exil, en 1814, dès son arrivée à Paris, il courut au Palais-Royal revoir la demeure de ses ancêtres. Très troublé, il

s'arrêta au pied de l'escalier et baisa la première marche. C'est ce souvenir-là que j'ai voulu garder.

Montrant dans le Cabinet des Livres le buste de Condé par Coysevox :

— Nous l'avons retrouvé gisant dans les combles.

Dans cet ordre d'idées, il rappelait à Paul Lippmann :

— Je me suis surtout efforcé de mettre en valeur les objets d'art que mes ancêtres avaient pu recouvrer et qui, pour la plupart, étaient restés enfouis pêle-mêle dans les hangars. Ainsi ces merveilleux carreaux de faïence de Rouen, que j'ai fait encastrer dans le grand vestibule d'honneur, étaient oubliés depuis 1817 dans des caisses de rebut.

Le successeur du duc d'Aumale à l'Académie des Beaux-Arts, le prince d'Arenberg, dans la notice qu'il lui consacra, recueillit un certain nombre des appréciations qu'il émettait sur les tableaux de sa collection devant lesquels il arrêtait ses hôtes. Elles paraissent révélatrices de ses goûts et de ses tendances artistiques, et aident à comprendre la philosophie de la formation du Musée.

Lorsqu'il pénétrait dans la Galerie de Peinture, il se dirigeait tout d'abord droit au tableau de Meissonier, *les Cuirassiers avant la charge* ; le peintre fut le seul à estimer que le Prince, qui, pour l'obtenir, avait déboursé la forte somme, ne l'avait pas payé assez cher. Et il disait :

— Voyez-vous ces hommes et ces chevaux ? Ils se préparent à charger, ils savent qu'ils vont passer par une épreuve terrible. C'est la grande poésie de la guerre. La belle ordonnance du tableau a rendu toutes les sensations de ceux qu'il représente.

Passant à la toile de Fromentin, qui montre des Arabes chassant au faucon :

— Les Arabes sont ceux dont il a partagé la vie. Il retrouve l'élégance native des hommes et la grâce des chevaux ; mais pourquoi Fromentin a-t-il choisi un ciel brumeux ? Dans ses livres, il a mieux rendu l'éclat et l'ardeur du soleil du Sahara.

Le duc d'Aumale connaissait tout un répertoire d'anecdotes dont l'ancien évêque d'Autun fut le héros ; il manquait rarement de raconter celle, bien connue, de la présentation

du prince de Bénevent au vieux prince de Condé, en 1815. A côté, il montrait le portrait des *Deux Waldegrave* par sir Josuah Reynolds ; de lady Waldegrave, dont la petite-fille lui avait donné cette toile, il disait :

— Elle s'est mariée quatre fois : par convenance, par intérêt, par bêtise, et par amour.

Puis, désignant le génial *Molière* de Mignard :

— Il a les yeux rouges, du fard de la veille ; il est encore au lit, quand Mignard entre soudain, le fait lever, lui jette une couverture sur les épaules et lui dit : « Assois-toi là, je vais faire ton portrait. »

Son attitude se nuançait de respect en entrant dans le Santuario. Voici son commentaire sur la *Vierge d'Orléans* de Raphaël :

— L'enfant est divin, le front est lumineux, les yeux sont profonds et mélancoliques ; il sait la tristesse de la terre, le sort qui lui est réservé ; il est Dieu, mais il est homme aussi, et ses bras sont tendus avec tendresse vers sa mère.

Le prince d'Arenberg et Gruyer rapportent de même façon le commentaire dont il saluait les *Trois Grâces* :

— A droite, c'est la vierge : un léger voile, pas de bijoux. A gauche, la femme dans le plein de sa beauté : pas de voiles, de riches joyaux. Au centre, tournant le dos, la femme dans toute sa maturité : des formes opulentes, des ornements, une coiffure savante. Chacune tient non pas une pomme, mais un globe, ce qui signifie qu'à tout âge la beauté a l'empire du monde.

Quelle émotion lorsque, dans la Galerie des Actions de M. le Prince, il désignait ce drapeau pris à Rocroy, ces armes du Grand Condé, ce portrait du héros à vingt-deux ans par Stella, si charmant et si frais, et, si dramatique, exécuté au moment de la mort, celui que modela Coysevox !

On pourrait allonger indéfiniment la liste des illustrations qui, suivant une tradition trois fois séculaire chez les maîtres de Chantilly, furent les hôtes du duc d'Aumale : l'impératrice d'Autriche, le grand-duc Wladimir pour qui le prince organisa une chasse le 18 septembre 1883, et dont le portrait, avec celui de la grande-duchesse, en tenue de veneur, orna

la maison de Sylvie. De retour en Russie, le grand-duc fit exécuter la copie d'un tableau dont la place était marquée à Chantilly : il représentait l'hallali du cerf pris dans le canal, devant le Vertugadin, lors de la chasse offerte par le prince de Condé au comte du Nord, en 1782 ; le prince de Condé l'avait commandé à Le Paon et expédié au czar Paul Ier pour lui rappeler cet épisode de son séjour au château. Le duc d'Aumale plaça cette copie, parmi d'autres toiles cynégétiques, dans le vestibule du petit château.

Quel cadre plus élégant, plus somptueux et plus émouvant pouvait-on rêver pour y dérouler les grandes cérémonies familiales? Elles chargeaient de nouveaux souvenirs ce beau site, enrichissant les trésors d'histoire qui s'y accumulèrent lentement au cours des âges.

Le mariage de la princesse Marguerite d'Orléans, fille du duc de Nemours, avec le prince Ladislas Czartoryski fut célébré le 15 janvier 1872 à l'église paroissiale ; la chapelle du château n'était pas encore reconstruite.

On sait les liens qui unissaient le duc d'Aumale à la famille de Naples ; lorsqu'il reçut le roi François II, exilé depuis plusieurs années, un orchestre caché joua, au moment de l'entrée du roi, l'hymne royal de Naples. En l'entendant, François II se jeta en pleurant dans les bras de son hôte et s'écria :

— Oh, merci ! Vous me rappelez la patrie et tous ceux que nous avons aimés. Je revois le passé...

Chantilly fut le théâtre de nouvelles fêtes, du 21 au 26 octobre 1885, à l'occasion du mariage de la princesse Marie d'Orléans avec le prince Waldemar de Danemark. La reine de Danemark, le prince royal et la princesse, le prince et la princesse de Galles y assistèrent. Les 25 et 26 janvier suivants, on célébra au château les fiançailles de la princesse Amélie avec le duc de Bragance, qui la fera reine de Portugal.

A Chantilly également se passa la première entrevue de la princesse Hélène, deuxième fille du comte de Paris, avec le duc d'Aoste. Toute la famille royale se réunit à cette occasion, dans une atmosphère de joie et de gaîté. Lorsque l'on passa dans la salle à manger, le duc d'Aumale s'amusa à

faire le tambour-major, mais, s'arrêtant soudain, il se retourna vers les fiancés et leur dit :

— Peut-être préférez-vous que je fasse le bedeau qui vous conduira à l'autel ?

Ce soir-là, on l'entendit murmurer : « Je suis heureux ». Il se rendit en Angleterre pour assister au mariage, le 25 juin. Quelques jours plus tard, il accueillit à Chantilly les nouveaux mariés. La pluie empêcha une promenade en forêt que l'on projetait. Il s'installa dans la bibliothèque avec son neveu et sa nièce. Il leur lut quelques pages récemment achevées de son histoire des Condé. Le duc d'Aoste l'écouta avec la plus grande attention. Lorsque son oncle eut fini, il se leva, et, très ému, lui serra la main.

Le 22 avril de l'année suivante, le duc d'Aumale tint à ce que le mariage de sa petite-nièce, la princesse Marguerite, avec le commandant Patrice de Mac-Mahon, duc de Magenta, eût lieu dans la chapelle du château. Il disait en souriant :

— Puisque nous ne pouvons pas donner nos fils à l'armée, au moins lui donnons-nous nos filles !

Il voulut à cette cérémonie le plus d'éclat possible. L'abbé de Beauvoir prononça le discours, et en présence des descendants des rois de France réunis ce jour-là, il accentua cette phrase : « Les rois ont fait de la France le plus beau royaume après celui du ciel. »

Au cours de l'été, le Prince reçut la visite de la reine des Belges et de la Princesse Clémentine ; à l'automne, celle de la reine Amélie de Portugal. Le 6 décembre, à Paris, dans son hôtel de la rue de Montalivet, un évanouissement le terrassa. Comme on appelait un médecin, il dit, à peu près comme le Grand Condé à l'article de la mort :

— Non, pas un médecin... un prêtre d'abord.

Dès qu'il se sentit mieux, il regagna Chantilly. Au début de l'année 1897, il posa pour Benjamin Constant ; il avait si bien retrouvé sa vivacité que le peintre devait le prier de se tenir tranquille tant il remuait en parlant. Il donna quelques dîners diplomatiques ; à l'époque habituelle, il décida le départ pour la Sicile. Après une dernière promenade en forêt il partit le 5 avril, dîna à la gare de Lyon et monta dans le train qui le mena en Italie. Il emportait avec lui les

papiers de Louis-Philippe, qui chaque soir avait l'habitude de noter les faits et les impressions de la journée. Il projetait d'en faire une étude.

Peu après lui parvint l'atroce nouvelle de l'incendie du Bazar de la Charité, où périrent sa nièce, la duchesse d'Alençon, et tant de personnes qu'il aimait.

Il projetait le retour à Chantilly pour le dernier jour de mai : il comptait donner une grande fête au Hameau pour célébrer, le 3 juin, les quatre-vingts ans de sa sœur Clémentine.

Il l'ignorait, mais son entourage était fixé : il portait au cœur une forte lésion. Le 6 mai, après une excursion, il paraissait bien, en rentrant dans sa maison de Zucco. Au dîner, la conversation roula sur la Révolution. Rien ne laissait prévoir l'imminence de sa fin.

De son valet de chambre, Cyrille Delleau, qui l'assista à ses derniers moments, M. Jean Joubert a recueilli et a bien voulu nous communiquer les détails des événements de la nuit. Entendant les « Ah ! » que par trois fois poussa son maître, Cyrille comprit le danger immédiat. Il courut frapper aux portes des chambres dont les occupants ne se levèrent pas tout d'abord, croyant entendre les heurts des sabots des chevaux à l'écurie. Le médecin reconnut qu'aucun secours n'était possible.

Ainsi le duc d'Aumale succomba le 7 mai 1897, à deux heures du matin.

Le drapeau tricolore, le « drapeau chéri » qui recouvrit son cercueil depuis la Sicile jusqu'à Paris, pendant la cérémonie funèbre à l'église de la Madeleine et le défilé des troupes de la garnison, et enfin de Paris à Dreux, recouvre aujourd'hui, dans sa chambre du petit château, la vitrine où dort son masque mortuaire, à côté de ses livres de piété. Alentour, sur les murs, sur la cheminée, sur les meubles, les portraits des êtres qu'il avait le plus chéris sur cette terre semblent veiller sur son dernier sommeil.

HENRI MALO

LES ULTRA-SONS ET LES ÊTRES VIVANTS

Il a fallu attendre le début de ce siècle pour que nous commencions à préciser cette idée que le *milieu* d'un être vivant, l'ensemble des conditions capables de l'influencer et de le modifier n'était pas seulement caractérisé par des facteurs chimiques, tels que la composition de l'air, de l'eau... ou des facteurs physiques que l'on pourrait appeler statiques, comme la température, la pression, etc..., mais encore par la présence des *radiations* dont nous connaissons à présent des formes si diverses. Plus exactement, si le rôle essentiel des radiations lumineuses dans la croissance d'un végétal vert était déjà bien connu, parce qu'évident, les actions multiples et complexes que de telles radiations déterminent chez les animaux restaient à peine soupçonnées, par notre ignorance de bien des sortes de radiations, des effets chimiques ou physiques de celles que nous connaissions, et de la délicatesse des manifestations physiologiques qui souvent en sont la conséquence. Par exemple, il y a moins de quinze ans que nous connaissons la vitamine antirachitique et que nous savons que certaines radiations ultra-violettes en déterminent l'apparition dans divers aliments ou dans la peau humaine.

A présent que la physique des radiations a acquis le développement que l'on connaît, que la *photochimie*, c'est-à-dire l'étude des innombrables réactions chimiques que ces radiations provoquent, a fait également de considérables progrès,

on peut constituer un domaine autonome à la *radio-biologie*, science consacrée à l'étude des réactions des êtres vivants aux diverses radiations, et dont les applications médicales connaissent des succès dont nous n'avons pas ici à parler.

La moins mauvaise définition que l'on peut donner d'un rayonnement ou radiation, c'est celle d'une *propagation d'énergie*, s'effectuant *généralement* en l'absence de milieu matériel et consistant *généralement* en des modifications périodiques (très rapides) des propriétés de l'espace. Cette définition s'applique aux rayonnements dits *électromagnétiques*, comme la lumière. Leurs propriétés dépendent de la *fréquence* des modifications périodiques (ou vibrations) dont il vient d'être question, ou, ce qui revient au même, de leur *longueur d'onde*, quotient de leur vitesse (300 000 kilomètres par seconde dans le vide) par la fréquence. Par exemple, la lumière rouge a une fréquence d'environ 80 000 milliards de périodes par seconde et une longueur d'onde autour de 0μ,700 (1μ ou micron = 1 millième de millimètre), la lumière violette une longueur d'onde de 0μ,4 et une fréquence plus grande dans le même rapport. Les radiations ultra-violettes, les rayons X sont de nature analogue, mais de fréquence plus élevée (dix mille fois plus, environ, pour ces derniers).

C'est d'une tout autre classe de phénomènes de cet ordre que nous nous occuperons ici, dans laquelle la propagation de l'énergie par modification périodique nécessite la présence de la matière et fait intervenir les *mouvements des molécules* de cette matière elle-même. Ce seront des *vibrations élastiques*, on pourrait dire des radiations élastiques, suivant la définition de tout à l'heure, bien que le terme soit peu courant. Par exemple, un diapason qui vibre à côté d'un violon fait résonner à distance celle des cordes qui réalise l'accord. Cette transmission du *son*, c'est-à-dire d'une énergie vibratoire, s'effectue par l'intermédiaire de l'air ; il n'y a plus rien dans le vide. Nous devons nous représenter le son, dans l'air ou ailleurs, dans un milieu liquide ou solide, comme se transmettant par des compressions et dilatations alternatives, périodiques de ce milieu. Si nous pouvions l'immobiliser tout à coup, puis le couper et en examiner la section à un énorme grossissement, nous verrions, suivant certains plans équi-

distants perpendiculaires à la direction de propagation, une accumulation de molécules (plans de compression), tandis qu'elles seraient raréfiées dans la région intermédiaire (plans de dilatation), la distance entre deux de ces plans correspondants mesurant la *longueur d'onde* de la vibration sonore. Il n'est d'ailleurs pas difficile de fixer cet aspect sans immobiliser le milieu. Il suffit que le son se réfléchisse sur un obstacle plan situé à quelque distance de la source, et que la vibration revienne sur elle-même. Par suite de l'addition (interférence) des vibrations incidente et réfléchie, ces plans restent alors immobiles et forment un système d'*ondes stationnaires* que l'on observe le plus facilement du monde si le milieu contient des particules visibles (fumée de tabac, poudre de lycopode, etc.).

Mais, de même que, dans l'énorme étendue des rayonnements électromagnétiques, l'œil n'est sensible que dans une très petite zone de fréquences, de même, dans le domaine des vibrations élastiques, l'oreille, dont la sensibilité est du reste prodigieuse, ne perçoit plus les sons trop aigus, ceux dont la fréquence dépasse une certaine limite qui est d'environ 15 000 à 20 000 périodes par seconde. Au delà, ce sont les *ultra-sons*, sensoriellement inaccessibles pour l'espèce humaine, mais auxquels on peut *a priori* supposer une activité non négligeable. En effet, si nous imaginons un certain volume de matière traversé par une vibration quelconque, il est clair que nous pouvons enfermer dans ce volume une énergie vibratoire d'autant plus grande que le mouvement périodique se répète un plus grand nombre de fois par seconde. Par conséquent, d'une façon générale, et en négligeant les modalités diverses avec lesquelles la matière amortit et *absorbe* les vibrations de fréquences différentes, cette matière a d'autant plus de chances d'être modifiée par une radiation, que celle-ci possède une fréquence plus élevée.

◆ ◆

Il semble que, puisque nous savons produire des sons à volonté graves ou aigus, il n'y ait pas de difficultés à dépasser, avec des instruments analogues, la limite des sons. Il est

même certain que d'une flûte ou d'un violon s'échappent des vibrations ultra-sonores ; seulement leur fréquence ne dépasse pas beaucoup la limite sonore, et leur énergie reste beaucoup trop petite pour manifester des effets perceptibles de l'ordre de ceux que nous envisagerons. En réalité, les ultra-sons sont nés à la fin de la guerre, lorsque, en vue de leurs applications à certains problèmes militaires, Chilowski eut imaginé d'utiliser à leur production les propriétés piézo-électriques du quartz, et que Langevin eut rendu pratiquement réalisable cette idée, en même temps qu'il établissait d'une façon complète la théorie des phénomènes.

La piézo-électricité, découverte par les frères Curie, consiste en ceci : si on prend une lame taillée suivant des plans d'orientation déterminée dans un cristal prismatique hexagonal de quartz (cristal de roche), comme le montre la figure 1, on observe que, si l'on exerce une pression sur les faces de cette lame, celles-ci s'électrisent, et inversement, si on applique des charges électriques différentes sur ces faces, la lame se déforme en s'écrasant ou se dilatant légèrement. Or, au moyen des générateurs de T.S.F., nous savons produire des différences de potentiel électrique qui changent de sens plusieurs centaines de mille ou plusieurs millions de fois par seconde. En portant ces différences de potentiel entre les faces de la lame piézo-électrique, on doit donc obtenir une sorte de piston vibrant, doué de mouvements d'expansion et de retrait, dont la fréquence est celle même des variations électriques qui lui ont donné naissance. Bien que l'amplitude de ces mouvements soit extrêmement petite et ne dépasse guère le millième de millimètre (en effet, le quartz est aussi rigide que l'acier), leur fréquence est assez grande pour que cette lame, plongée dans un liquide, y fasse apparaître de remarquables phénomènes que nous décrirons plus loin.

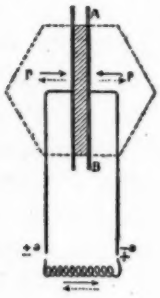


Fig. 1.

Cependant, pour que le rendement de ce générateur soit bon, il faut que l'épaisseur de la lame vibrante soit *accordée* à la fréquence des variations électriques et qu'il y ait *résonance*

entre celles-ci et les mouvements alternatifs du piston de quartz. Or, pour les applications hydrographiques courantes, qui mettent en jeu des ultra-sons de fréquence assez faible, il faudrait donner à la lame piézo-électrique des dimensions de diamètre et d'épaisseur tout à fait inconciliables avec celles des cristaux de quartz que nous fournit la nature, leur unique fabricant. Heureusement, M. Langevin a montré qu'on pouvait obtenir le résultat souhaité en réalisant un « sandwich », c'est-à-dire en collant entre deux épaisses lames d'acier une mosaïque de quartz ; l'ensemble vibre comme un bloc homogène. C'est ainsi que sont construits les émetteurs ultra-sonores que tous les grands navires portent maintenant sous leur coque, et dont la figure 2 donne le schéma. A l'aide de ce projecteur d'ultra-sons, on explore l'espace liquide par une véritable palpation acoustique. Si un obstacle, comme un iceberg, ou le fond sous-marin intercepte le faisceau de vibrations, il y a réflexion et *écho*. Une partie de la vibration réfléchie revient à l'émetteur, qui fonctionne alors comme récepteur et enregistre un signal. L'espace de temps qui s'écoule entre le départ et le retour du signal donne la distance de l'obstacle, puisque nous savons que la vibration parcourt, dans l'eau, à peu près 1 500 mètres par seconde.

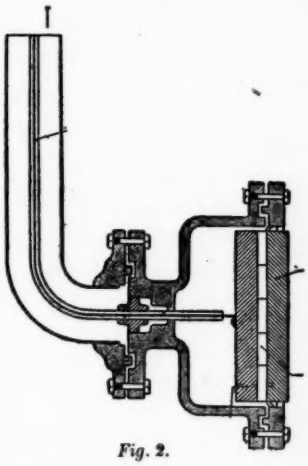


Fig. 2.

Ce procédé donne les plus remarquables résultats. Il permet l'exploration précise des fonds marins dans des conditions de vitesse et de commodité dont on imagine facilement l'intérêt en se représentant les difficultés qui entourent l'immersion de sondes de plusieurs kilomètres. On peut de plus, bien entendu, explorer l'espace en avant du navire et déceler l'obstacle lorsqu'il est encore temps de l'éviter. Enfin, nous avons peut-être là entre les mains une arme de pêche indirecte, mais efficace, car les poissons eux-mêmes ne sont pas à l'abri du regard pénétrant de l' « œil ultra-sonore ». En effet, un banc de harengs, par exemple, forme un écran suffisamment opaque

pour être facilement décelé et pour que son gisement et ses déplacements puissent être aussitôt signalés aux pêcheurs jusqu'à présent aveugles.

Ce même procédé est encore applicable au sondage de l'écorce terrestre et doit permettre la mise en évidence de plans de discontinuité dans les roches qui la constituent.

Mais pourquoi, demandera-t-on certainement, pour ces applications dont l'intérêt s'impose, est-il nécessaire d'employer des vibrations ultra-sonores et non des sons que l'on savait depuis longtemps produire dans l'eau à l'aide de « cloches sous-marines » ou d' « hydrophones »? Ce n'est pas pour un avantage quelconque de transmission ou de *portée*, car plus la vibration est rapide et moins bien elle se transmet. Il y a plusieurs raisons : l'une, précieuse surtout pour les applications militaires, c'est le silence de l'exploration. L'autre, c'est qu'un faisceau bien dirigé, dont l'énergie reste concentrée dans un volume restreint, ne peut être obtenu que si la longueur d'onde est petite par rapport à la surface émettante. Ainsi, des surfaces de quelques décimètres carrés permettront-elles d'émettre des ultra-sons bien dirigés et de puissance suffisante, tandis que pour obtenir, avec des sons, des résultats identiques, les appareils devraient être beaucoup plus encombrants.

◆ ◆

Lors des premiers essais de projection ultra-sonore puissante faits aux laboratoires de la marine, à Toulon, la remarquable action paralysante de cette nouvelle vibration sur les poissons s'était déjà manifestée. On s'aperçut aussi qu'on ne pouvait impunément placer la main devant le projecteur, et qu'une douleur violente obligeait rapidement à la retirer. Ce n'est cependant que plusieurs années plus tard que les biologistes s'intéressèrent à la question. Aujourd'hui, nous connaissons dans ce domaine un assez grand nombre de faits, dont beaucoup sont inattendus, et dont le mécanisme est encore très obscur. C'est ce qui fait le meilleur de leur intérêt.

Pour étudier commodément les réactions de systèmes inertes ou d'êtres vivants aux ultra-sons, on n'utilise pas le « sand-

wich » décrit tout à l'heure, mais un simple disque de quartz, de quelques centimètres de diamètre, et d'épaisseur adaptée à la fréquence des oscillations électriques qu'on lui applique, c'est-à-dire, pour fixer les idées, 5 millimètres pour 500 000 périodes par seconde. Cette lame est suspendue dans un vase plein d'un liquide isolant, comme le pétrole. Dès que la lame vibre (ce qui reste bien entendu tout à fait invisible), le liquide qui la baigne est également le siège de vibrations intenses, réfléchies par les parois du vase ou la surface libre, et il s'y manifeste de singuliers phénomènes. Sa surface se soulève en vagues coniques dont la pointe se brise en fines gouttelettes ; dans la masse liquide apparaissent des bulles de gaz, c'est ce que l'on appelle la *cavitation*, phénomène d'apparence banale, mais, en fait, d'une essentielle importance dans la genèse des altérations cellulaires. Enfin, toute la masse s'échauffe fortement, car toute l'énergie vibratoire, qui pratiquement ne peut se transmettre dans l'air, s'absorbe finalement dans le liquide vibrant.

Maintenant, prenons une baguette de verre et plongeons-en l'extrémité dans le bain vibrant : rapidement une sensation de brûlure se développe aux points de contact, non que la baguette se soit échauffée, mais parce que, vibrant elle-même sur toute sa longueur, il se produit au contact des doigts des mouvements de friction d'amplitude extraordinairement petite certes, mais de fréquence assez grande pour développer une élévation locale importante de la température.

Rien n'est plus simple que de transmettre à l'eau, milieu nécessaire de presque toutes les expériences, la vibration qui règne dans le bain d'huile ou de pétrole. Il suffit d'y plonger le fond du tube ou du vase de verre mince qui contient les animaux aquatiques, les suspensions de cellules, le matériel quelconque dont nous voulons étudier les réactions. On peut aussi, comme nous l'avons fait avec de très bons résultats, constituer le fond du récipient, qui est alors un cylindre ouvert aux deux bouts, par la lame de quartz elle-même, soigneusement mastiquée. Il n'y a plus alors aucune couche de pétrole ou de verre interposée, et l'eau elle-même constitue l'une des deux armatures qui sont nécessaires pour amener sur les deux faces de la lame les variations électriques géné-

ratrices. On remarque naturellement dans l'eau les mêmes effets de cavitation, d'échauffement, de friction, que nous avons décrits plus haut. Il est aussi très curieux d'observer ce qui se passe avec une *suspension* de petites particules. Quand celles-ci sont solides et assez grosses, avec de la fleur de soufre, par exemple, on les voit aussitôt se réunir et s'agglomérer au fond du tube. Un phénomène semblable était présenté au Palais de la Découverte, avec des ultra-sons capables de se propager à une certaine distance dans l'air. On voyait la fumée de tabac se sédimenter aussitôt, et il est naturel de penser que diverses applications pratiques découleront de cette propriété. Si les particules en suspension sont liquides, comme on peut en former en agitant de l'huile dans l'eau, on remarque à la fois la coalescence dont il vient d'être question et un autre phénomène absolument opposé qui est la fragmentation, la *dispersion* d'un certain nombre des particules (les plus petites), de façon qu'il se forme bientôt un système laiteux, une véritable *émulsion*; c'est un moyen efficace et commode pour préparer d'excellentes *suspensions colloïdales*, de mercure, par exemple. Enfin, nous observons aussi que la matière soumise aux vibrations ultra-sonores s'échauffe, et d'une façon très différente suivant sa nature, ceci, principalement, parce que la vibration ne s'y amortit pas de la même façon et y dépense, par conséquent, une partie plus ou moins importante de son énergie. Par exemple, l'eau, le blanc d'œuf, coagulé ou non, s'échauffent peu dans des conditions telles que les cires, les graisses, le tissu cérébral ou hépatique s'échauffent facilement d'une dizaine de degrés.

◆ ◆

Dans ce milieu liquide restreint, où la vibration reste concentrée, puisqu'elle ne peut pratiquement se transmettre à l'air ambiant, nous pouvons placer de petits animaux aquatiques, tels que poissons ou têtards, et étudier leurs réactions. Si la vibration est énergique, celles-ci sont d'une intensité extrême. L'animal s'agite pendant quelques secondes d'une façon désordonnée, paraissant privé du sens de l'équilibre, puis flotte bientôt inerte, le ventre en l'air. Il ne meurt, cepen-

dant, que si l'on prolonge l'expérience. Dans le cas contraire, il reprend assez vite ses sens, et l'on peut recommencer plusieurs fois cette expérience barbare. Lorsque la mort survient, quelle en est la cause? Pour la rechercher, nous avons pratiqué des coupes en série de têtards entiers, et l'examen histologique de ces coupes ne nous a permis de constater qu'une sorte de lésion, celle qui pouvait le moins être attendue, lésion du tissu musculaire se traduisant par un aspect déchiqueté des fibres musculaires entre lesquelles apparaissent des vides anormaux. Cette lésion est singulière, parce qu'il n'y a pas de tissu plus solide que le muscle, et il aurait été naturel de penser que les cellules les plus fragiles eussent été d'abord touchées. D'autre part, cet aspect n'existe ni chez le têtard soumis aux ultra-sons après la mort, ni dans le muscle isolé, puis plongé dans le bain vibrant, ni, à ce qu'il semble, lorsque l'animal est anesthésié pendant la vibration. D'où l'idée que le déchiquetage du muscle est peut-être le fait de violentes contractions fibrillaires, résultat d'un réflexe dont l'origine réside dans d'intenses excitations cutanées. Il est à penser aussi que d'autres organes superficiels, comme ceux qui constituent la *ligne latérale*, bien visible le long du corps d'un poisson, et auxquels on attribue un rôle dans le sens de l'équilibre, peuvent être également excités ou lésés. Car la perte de l'équilibre est une des apparences qui frappent dès l'abord. Il est possible aussi, et même probable, que l'échauffement considérable que certains organes, comme le cerveau ou le foie, peuvent subir, en raison de leurs propriétés particulières d'absorption pour la vibration, doive jouer un rôle important dans le mécanisme de la mort ou des phénomènes paralytiques qui la précèdent. Mais ils ne présentent pas de lésions apparentes.

Il y a des animaux tout à fait insensibles qui continuent à évoluer dans le bain vibrant avec la plus grande tranquillité. Par exemple, le dytique, ce gros insecte aquatique remarquable par une paire de longues pattes en formes de rames et par la bulle d'air brillante qu'il entraîne avec lui en plongeant. Il est cependant sans doute traversé par la vibration comme les organismes précédents, mais il est probable que son épaisse cuirasse de chitine l'empêche de recevoir les excitations superficielles dont nous parlions tout à l'heure.

Cherchons des phénomènes plus élémentaires en étudiant non plus des organismes complexes, où des réactions physiologiques variées peuvent entrer en jeu, mais des cellules isolées, en suspension dans l'eau ou dans une solution qui assure la conservation de leurs propriétés normales. Prenons par exemple des paramécies, gros infusoires en forme de cigare de deux ou trois dixièmes de millimètres, que l'on voit circuler sans arrêt dans une goutte d'eau de mare. Si nous les soumettons aux ultra-sons pendant une fraction de seconde, il est impossible, aussitôt après, d'en trouver la moindre trace : il y a eu pulvérisation complète et instantanée. En réduisant beaucoup l'intensité de la vibration, on arrive à saisir les premiers stades de la lésion cellulaire : rupture partielle de la paroi par où le protoplasme fait hernie, altérations locales qui incurvent en forme de croissant le corps cellulaire. D'une manière analogue, mais un peu moins aisément, on peut rompre la paroi des globules rouges du sang, qui laissent alors échapper le pigment rouge qu'ils contiennent, l'hémoglobine, ce qui permet d'évaluer commodément l'importance des lésions. Il est très curieux de constater que d'autres cellules, comme celles du foie, que l'on peut facilement dissocier les unes des autres et mettre en suspension, se montrent tout à fait réfractaires, ne semblent pas pouvoir être rompues, dans les conditions de nos expériences au moins, bien qu'on les considère habituellement comme fragiles. Quant aux bactéries, dont la destruction par ce procédé pourrait présenter un intérêt certain, non seulement pour la stérilisation des liquides qui ne peuvent supporter sans dommage la température de pasteurisation, mais encore pour la mise en liberté, sans altération, des toxines contenues dans les corps bactériens et la préparation de vaccins, il semble qu'elles soient aussi spécialement résistantes, soit par structure, soit à cause de leurs faibles dimensions pour des raisons que nous exposerons tout à l'heure.

On peut varier beaucoup, en les rendant plus délicats, plus appropriés à diverses études particulières, les modes d'application des ultra-sons sur la cellule. Par exemple, comme l'a fait F. Schmitt, prendre une baguette de verre coudée, dont une extrémité plonge dans le bain vibrant, et dont l'autre,

effilée en pointe fine, embroche la cellule, une amibe par exemple. Ceci est obtenu sans trop de peine, sous le microscope, grâce aux dispositifs de micro-manipulation. Par l'intermédiaire du verre, la vibration est ainsi portée dans le protoplasme de l'amibe, dans lequel se produit aussitôt un bouleversement général. Il ne reste plus rien des couches diverses, des différenciations externes et internes que les microbiologistes y reconnaissent. Et cependant, dès que cesse l'agent perturbateur, l'amibe reprend son apparence et son fonctionnement normal. Ceci est important, et nous montre que cette structure est moins le fait d'une organisation anatomique que le résultat des forces physiques qui agissent normalement sur la cellule.

◆ ◆

Maintenant, il s'agit de comprendre comment la vibration ultra-sonore, dont nous avons, au début, indiqué la nature, arrive à produire les phénomènes destructeurs dont nous venons de parler. Pour cela, il faut revenir aux notions un peu abstraites que nous avons données, et se représenter le liquide vibrant comme stratifié en plans successifs suivant lesquels les tranches liquides sont alternativement comprimées ou dilatées. Entre un plan de compression et un plan de dilatation maxima, l'espace est de un quart de longueur d'onde, c'est-à-dire de l'ordre du millimètre, dans l'eau. Entre deux de ces plans successifs, il y aura une variation de pression, un *gradient* de pression, qui peut acquérir une valeur élevée, quelque chose comme une cinquantaine de kilogrammes par exemple. Ainsi, un objet de 1 millimètre pourrait éprouver entre deux de ses points extrêmes une différence de pression de 50 kilogrammes ; une cellule de 10 millièmes de millimètre pourra encore subir une différence de 500 grammes, et, bien entendu, plus les dimensions deviennent faibles, plus ces différences diminuent. On comprend aisément comment ces différences de pression existant entre deux tranches du protoplasme, ou entre l'intérieur et l'extérieur du corps cellulaire, et qui se déplacent, peuvent désorganiser son contenu ou rompre sa paroi.

Il semblerait donc que cette explication mécanique simple soit assez satisfaisante et qu'il n'y ait pas lieu de chercher autre chose, s'il n'y avait, à toutes ces actions sur les organismes complexes ou simples, une condition capitale, dont nous n'avons pas encore parlé, et qui paraît d'abord bien singulière. Pour que tous les phénomènes précédents se manifestent, on constate, en effet, que la *cavitation*, c'est-à-dire l'apparition et le dégagement de quelques fines bulles au sein du liquide, est une condition nécessaire. Sans la cavitation, le têtard ne s'agite ni ne meurt, le protozoaire ou le globule rouge n'éclatent pas. Or il est facile de supprimer ce phénomène, soit en empêchant, au moyen d'une compression légère de l'atmosphère du récipient, le départ des gaz dissous, soit en ayant, au préalable, dégazé le liquide par le vide. Ainsi, toute augmentation ou diminution modérée de la pression ambiante suffit à supprimer l'action des ultra-sons, bien qu'aucune de leurs propriétés intrinsèques n'ait pu être modifiée. Les auteurs américains (Harvey et Loomis) qui avaient aperçu ce phénomène ont donc pensé, faute de mieux, que les destructions cellulaires étaient la conséquence du dégagement de bulles à l'intérieur des tissus, et cependant, malgré l'emploi de procédés perfectionnés, tels que la cinématographie ultra-rapide d'une cellule en train d'éclater, ils n'ont pu en acquérir aucune confirmation. Nous rejetons cette hypothèse non seulement pour cette raison, mais encore parce que précisément il n'y a jamais de cavitation à l'intérieur d'un milieu gélatineux, tel que les corps cellulaires, et enfin parce que cette même condition préside aussi aux réactions chimiques provoquées par les ultra-sons, dont nous parlerons un peu plus loin.

Pour comprendre ce rôle si singulier des bulles de cavitation, il faut, pensons-nous, se représenter leur naissance et leur accroissement comme un véritable phénomène explosif. Aux points où le liquide subit une dépression maxima, où, par conséquent, les molécules d'eau s'écartent les unes des autres, se concentrent et se réunissent les molécules des gaz dissous, qui constituent l'embryon de la bulle. Mais la physique nous apprend que la résistance qui s'oppose à l'accroissement de la bulle diminue très vite quand son diamètre

augmente. C'est donc bien une sorte d'explosion qui accompagne sa naissance, et cette explosion engendre une (ou plusieurs) ondes de compression, dont les caractéristiques sont infiniment plus *brisantes* que celles des ondes ultra-sonores primitives. Pour user d'une comparaison qui nous paraît bien conforme à cette idée, la cellule ressemble à un sous-marin au voisinage duquel éclate une grenade. C'est l'onde de compression qui défonce sa coque. D'ailleurs, les ingénieurs du génie maritime connaissent bien, paraît-il, un curieux phénomène, qui est l'érosion des pales d'hélice par les bulles de cavitation qu'engendre leur rotation et les dépressions qui l'accompagnent : ceci montre bien la puissance des effets mécaniques dont elles sont capables.

En somme, le rôle de la cavitation nous paraît être de transformer des ondes, dont la fréquence n'est généralement pas assez grande pour qu'elles soient actives, en un autre système d'ondes plus brisantes ; dès lors, on doit attendre que l'emploi d'ultra-sons de fréquence beaucoup plus grande, de quelques millions de périodes par seconde, atténue l'importance relative de ces phénomènes de cavitation.

◆ ◆

Il n'apparaît pas comme certain, d'ailleurs, que l'action biologique des vibrations ultra-sonores soit exclusivement et nécessairement mécanique. Nous savons, en effet, maintenant, qu'elles sont capables de provoquer un nombre assez grand de *réactions chimiques*, non seulement des déflagrations de substances explosives que n'importe quel choc peut déclancher, mais encore bien d'autres, beaucoup plus intéressantes et caractéristiques : par exemple, le sucre de canne est dédoublé en sucres plus simples, l'amidon, la gélatine sont aussi *dépolymérisés*, c'est-à-dire transformés en molécules chimiques moins complexes. Également, différentes réactions d'oxydation montrent que l'oxygène dissous acquiert par les ultra-sons une réactivité chimique toute particulière, mais seulement notons le ici encore, lorsqu'il y a de la cavitation.

Marinesco, qui a récemment étudié ces phénomènes et pénétré dans leur théorie, attribue avec vraisemblance leur ori-

gine à l'augmentation de la vitesse de certaines molécules. On sait, en effet, que les molécules, dans un gaz ou un liquide, s'agitent d'une manière désordonnée, et que leur mouvement est d'autant plus rapide que la température est plus élevée. Seules sont capables de réaction chimique celles qui dépassent une certaine vitesse, ce qui, en passant, explique que l'activité chimique augmente toujours (et très vite) avec la température. Lorsque le liquide est traversé par des ultra-sons, cela implique qu'il y ait des déplacements moléculaires, puisque ce sont ces déplacements alternatifs eux-mêmes qui constituent la vibration. Si les mouvements sont assez rapides, c'est-à-dire si la vibration est de grande fréquence, la vitesse qui peut s'ajouter ainsi à la vitesse normale de la molécule, telle qu'elle est réglée par la température, cesse d'être négligeable et il en résulte une réactivité chimique particulière. On remarquera, d'ailleurs, que la théorie de la cavitation telle que nous l'avons ébauchée plus haut, peut s'appliquer de la même façon lorsqu'on envisage son rôle dans les phénomènes chimiques.

Devant ces faits, pouvons-nous continuer à envisager l'action des ultra-sons sur la cellule comme un effet mécanique direct, ou devons-nous penser qu'elle s'exerce par l'intermédiaire de modifications chimiques ou physico-chimiques de la matière vivante? Le caractère immédiat et brutal de certains effets ne semble guère cadrer qu'avec la première de ces hypothèses, tandis que la seconde contient peut-être l'explication des modifications plus ménagées ou plus lentes que les vibrations peuvent provoquer, et que nous connaissons d'ailleurs beaucoup plus mal encore.

◆ ◆

Il y aurait encore à poser toute une série de problèmes biologiques d'un ordre différent, et qui n'ont donné lieu jusqu'ici à aucun essai de solution. Par exemple, les animaux aquatiques, et même aériens, dans une certaine mesure, ne peuvent-ils avoir un langage ultra-sonore? La carpe mérite-t-elle bien, aux yeux du physicien, sa réputation de silence? Ne peuvent-ils, en outre, au moyen de faisceaux ultra-sonores

dirigés, reconnaître la présence et la forme des obstacles par une véritable palpation acoustique, telle que nous la pratiquons dans le sondage sous-marin? Remarquons qu'il est non seulement possible, mais probable, que la sensibilité des organes auditifs d'un poisson, par exemple, s'étende beaucoup plus loin que la nôtre dans le sens des fréquences élevées.

Dans un domaine ou la fantaisie trouve un cours moins libre, que de problèmes ouvrent ces études préliminaires pour le biologiste ou le médecin! Si, comme nous le pensons, l'intérêt et le rendement d'une recherche sont proportionnés au nombre de faits sans lien apparent avec les théories reçues, ou contraires à elles, qu'elle fait surgir, il est bien certain que nous nous trouvons sur un champ d'une richesse plus qu'ordinaire. Bien des résultats expérimentaux, dont nous avons dû laisser la plus grande partie dans l'ombre, au cours de cet exposé nécessairement très général, ne peuvent en effet trouver leur explication sans réforme de certaines connaissances actuelles ou élaboration de théories nouvelles. Le physico-chimiste, qu'intéresse les propriétés fondamentales de la matière vivante, trouvera, dans les vibrations ultra-sonores, un nouveau procédé d'étude des constituants cellulaires. Le biologiste pourra préciser les propriétés mécaniques de la cellule, jusqu'ici mal connues, ou utiliser cet agent pour y provoquer telle modification structurale ou fonctionnelle qui lui apporterait sur les processus vitaux élémentaires des documents nouveaux. Enfin le médecin, outre la solution de certains problèmes bactériologiques que nous avons indiqués plus haut, recherchera si les ultra-sons, facilement transmis à travers les différents organes, ne peuvent apporter, comme tant d'autres procédés physiques aujourd'hui si répandus, une modification favorable de certains troubles fonctionnels ou de certaines lésions [1].

A. DOGNON, E. ET H. BIANCANI

1. Les seuls essais qui ont été tentés dans ce sens, à notre connaissance, concernent le traitement de certaines surdités par sclérose, et leurs résultats ont été contradictoires. Il est curieux de constater que les brevets primitifs de MM. Langevin et Chilowsky sur les émetteurs piézo-électriques, envisageaient déjà une application possible des bains vibrants à la thérapeutique. Des difficultés financières, plutôt que techniques, n'ont pas encore permis sa mise en œuvre.

J. M. BARRIE

Sir James Barrie, baronnet, chevalier de l'Ordre pour le Mérite, mort le 19 juin dernier, comblé d'honneurs, de faveurs royales et de richesses, fut pendant longtemps un des auteurs les plus populaires dans les foyers britanniques, l'auteur dramatique peut-être le plus joué du monde anglo-saxon. Il passait pour inimitable. Cependant, depuis la guerre, une réaction, insidieuse d'abord, puis irrésistible, se manifesta contre sa gloire. Davantage, plus vite encore que ses grands contemporains — Galsworthy, Kipling, Bennett, Wells — il donna l'impression de demeurer en arrière de son temps. Son charme cessa d'agir — ce qui est grave pour un écrivain délicieux. Méritait-il une réputation aussi éclatante, un dédain aussi marqué? L'âge de son œuvre, dont le début remonte à une cinquantaine d'années, permet d'en tenter d'ores et déjà le bilan.

James Matthew Barrie naquit, en 1860, dans la petite ville écossaise de Kirriemuir, comté de Forfar, près de Dundee. Sa région natale, encore peu touchée alors par l'industrie, adonnée à la petite culture et au tissage familial, était pauvre, de mœurs simples et austères. Le puritanisme ancestral, encore très vivace, donnait aux plus humbles le sentiment du carac-

tère noble, pathétique, fraternel de la destinée humaine. Et le sentiment de la famille aidait à mettre de la lumière et de la douceur dans ces existences dures et prosaïques.

« On ne connaît le noyau d'un Écossais, à écrit Barrie, que lorsqu'on a pénétré dans l'intimité de son foyer... Hors de ce foyer, il ressemble à une maison dont les volets et la porte sont clos... Or, il semble qu'en vertu d'une loi naturelle, nous soyons obligés, à certains moments, de nous montrer tels que nous sommes. Et l'Écossais ne pouvant le faire que chez lui, et dans un temps très restreint, il suit qu'il s'épanche alors avec une extrême ardeur... Il arrive ainsi que les membres d'une famille écossaise se connaissent mieux entre eux et sont plus isolés de la vie du dehors que ceux de toute autre famille au monde. Et comme se connaître c'est sympathiser, l'affection qui existe entre eux est d'une intensité presque douloureuse. »

Ces lignes expriment l'expérience fondamentale de la vie de Barrie.

Son père était, comme la plupart de ses concitoyens, tisserand en chambre. Il y avait huit enfants à nourrir, dont James était l'avant-dernier. Et non point seulement à nourrir, mais à éduquer et à instruire, les garçons tout au moins. Car l'Écossais a le culte, la superstition même de l'instruction. Ses universités sont peut-être ce dont il est le plus fier dans son pays. Elles s'unissent à sa religion pour fortifier en lui sa conviction de la dignité de la personne humaine et l'aider à s'affranchir des dégradations de la pauvreté. Deux des frères aînés de James furent ainsi destinés aux humanités dans l'espoir de les voir devenir pasteurs. Mais que de vaillance il fallait aux parents ; que d'ingéniosité dans leur économie ! Les qualités de ménagère de Mrs Barrie — que ses enfants appelaient, à la mode du pays, par son nom de jeune fille, Margaret Ogilvy — lui permettaient heureusement de lutter, non sans succès, contre la dureté des temps. Son mari, le jour de la naissance de James fut assez riche pour acheter six chaises cannées, et ce fut pour la famille un triomphe dont l'écho vibrait encore bien des années plus tard. Cependant l'industrie se développait dans le pays, et Mr Barrie trouva, près de Kirriemuir, dans une filature, une situation qui le tira d'affaire. James put, sans trop de mal, faire son éducation à l'académie de Dumfries et devenir plus tard maître ès-arts de l'université d'Édimbourg.

L'âme, allègre et vive, de la maison, c'était Mrs Barrie.

Elle était fille d'un maçon que James se rappelait avoir vu dans son enfance, le visage teinté de rouge et la gorge ruinée par la poussière de brique dans laquelle il travaillait. Vaillant à la besogne, pilier de sa petite église, c'était un personnage universellement respecté. Il avait perdu sa femme quand leur fille n'avait que neuf ans. Mais, à partir de ce moment, Margaret Ogilvy avait tenu la maison de son père en ménagère accomplie. Tous les jours, par tous les temps, si loin que ce fût, elle allait porter son repas à son père dans son chantier, ne s'arrêtant en route que pour caresser les petits enfants qu'elle adorait. Tout en les serrant contre son cœur, elle ne manquait pourtant pas de noter la coupe de leurs vêtements et, rentrée chez elle, faisait des modèles en papier qu'elle cachait jalousement. C'est avec un de ces modèles, découpé à l'âge de douze ans, qu'elle fit plus tard la robe de son premier-né.

Elle était de santé frêle, mais une ardente énergie la soutenait. Sa tenue personnelle, celle de ses enfants et de sa maison exprimaient la coquetterie qu'elle-même reconnaissait être un de ses défauts. Passionnée pour la lecture, elle lisait la *Décadence et la chute de l'Empire romain*, de Gibbon, pendant les quelques minutes de répit que lui laissait le séchage de l'empois de son linge. Elle se divertissait même à émailler ses propos de citations latines qui émerveillaient les bonnes gens et qu'elle finissait le plus souvent par un éclat de rire. Mais son don le plus précieux, celui qu'elle avait transmis à son petit James, c'était la puissance de sentir et d'aimer. Pendant qu'elle travaillait, il lui faisait la lecture. Ils se nourrirent ainsi tous deux de *Robinson Crusoé*, du *Voyage du Pèlerin*, de Bunyan, de récits de voyageurs, de biographies d'hommes célèbres, et particulièrement de ceux qui furent bons pour leur mère. Un beau jour, James, âgé de dix ans, s'avisa qu'il serait plus amusant d'écrire des histoires que d'en lire. Et il se dépêchait de bâcler ses chapitres, car, pour lui, le plaisir suprême était de les lire à sa mère.

Quand, après avoir rapporté d'Édimbourg son beau diplôme, il annonça qu'il voulait être écrivain, Mrs Barrie fut bien déçue, car elle avait rêvé qu'il serait, lui aussi, pasteur. D'ailleurs, Londres était une terrible Babylone. Enfin, elle se

rappelait avoir lu que l'auteur le mieux pourvu est celui qui connaît bien et lui-même et une femme. Or, la seule femme que James connût était sa mère. « Pensez-vous faire de moi votre héroïne? » lui demandait-elle plaisamment. Elle ne se doutait guère que ce serait précisément ce qu'il ferait.

Un journal de Nottingham ayant demandé par annonce un rédacteur capable de rédiger un éditorial quotidien, James se mit sur les rangs et, à sa grande surprise, fut agréé. Or, il n'avait jamais écrit d'éditorial; il ne savait même pas très bien ce que c'était. Sa mère lui apporta de vieux journaux qui tapissaient des caisses et ce fut en les étudiant avec elle qu'il se rendit compte de ce qu'on attendait de lui.

Il arriva à Nottingham en 1883; il en partit pour Londres en 1885. Il était, en deux ans, devenu un remarquable journaliste. Certains aspects de son talent donnaient même à croire qu'il ne serait jamais que cela. Il avait le don de l'humour, un humour insidieux et tranquille qui allait loin, ainsi que du trait spirituel et juste; une tendance à s'exprimer sous la forme de l'essai, du court tableau. Il semblait peu porté vers l'œuvre de longue haleine, la composition soutenue.

Mais ce que ne savaient pas ses lecteurs de Nottingham, et même de Londres — car il n'avait pas tardé à envoyer de la copie à certaines publications de la métropole — c'est qu'il y avait en lui une immense réserve de tendresse et d'émotion, une chambre secrète d'impressions et de souvenirs d'enfance si pleine, si riche qu'elle devait alimenter toute sa vie d'homme et d'écrivain. Tout artiste créateur possède ainsi une veine qui lui est propre, faite d'apports mystérieux, et dont il tire ce qu'il est donné à lui seul de révéler à ses semblables. Mais cette veine peut se former à des âges différents, sous l'empire de circonstances très diverses. Dans le cas de Barrie, tout le dynamisme du talent s'est amassé en lui aux heures les plus lointaines, les plus obscures de sa vie, passées dans le rayonnement de Margaret Ogilvy, la chaude intimité du cercle familial, les vagabondages enfantins dans les rues de Kirriemuir et la campagne écossaise. Son expérience d'homme s'est juxtaposée à ce fond toujours vivant et frémissant, mais sans s'y assimiler, sans y plonger de racines, sans participer à son jaillissement. La réalité pour Barrie est devenue sans

charme quand il a cessé de la voir avec ses yeux d'enfant.

Il lui fallut toutefois plusieurs échecs pour se rendre compte des conditions et des limites de son génie. Il hésitera pendant longtemps entre ses ressources vraies et ses ressources artificielles. Car la personne humaine est rarement simple. Avant d'arriver à l'équilibre que produit la juste subordination, les uns aux autres, des êtres plus ou moins bien venus, plus ou moins complets dont nous sommes faits, nous devons parfois traverser des conflits et des incertitudes pénibles. Barrie, au début de sa carrière, a vraisemblablement cru qu'il pourrait rivaliser avec les grands conteurs de son temps, particulièrement son compatriote, ami et presque contemporain, R.-L. Stevenson. C'est cet espoir qui dut l'inciter à aller à Londres se mesurer avec la fortune. Pourtant, un instinct salutaire le fit, pour sa première œuvre, utiliser la sève nourricière de son génie. Une revue de Londres avait accepté de publier une série de portraits des types les plus savoureux de sa ville natale, et cet essai de littérature régionale, où pour la première fois le dialecte écossais était résolument employé à l'usage des lecteurs anglais, fut bien accueilli. Barrie réunit ces portraits en volume sous le titre d'*Auld Licht Idylls* (1888), et le succès fut bien plus grand encore qu'il n'eût osé l'espérer. Il avait réussi à donner aux critiques et au public londoniens l'impression de découvrir un petit monde nouveau, de les introduire dans l'intimité familiale et religieuse d'une paroisse presbytérienne dont l'atmosphère était délicatement recréée. C'est un grand plaisir que de retrouver chez les êtres très différents de nous le fond commun de l'humanité ; chez ceux qui semblent les plus rébarbatifs, des richesses de sentiment insoupçonnées. La langue elle-même que parlaient ces bonnes gens, et qu'on arrivait à comprendre sans trop d'efforts, donnait à leurs émotions un vêtement pittoresque et semblait chargée de sucs délicieux. Une école littéraire venait de naître, qui allait se proposer comme thème la vie populaire écossaise. Elle devait même porter un nom et s'appeler — par dérision — *the Kailyard School (l'école du carré de choux).*

Mais Barrie ne se rendit pas compte tout de suite de l'importance du filon qu'il venait de frapper. Pour lui, ses histoires écossaises appartenaient à un plan secondaire de la littéra-

ture et il voulut montrer qu'il était capable de se dépouiller de sa province. Ainsi ses premiers essais littéraires se répartissent en deux catégories. A la première, appartiennent ses œuvres de caractère écossais, *A window in Thrums (Une fenêtre de Thrums)* (1889) — suite d'*Auld Licht Idylls*, dans laquelle Thrums n'est que le pseudonyme de Kirriemuir —; *the Little Minister* (1891); *Margaret Ogilvy* (1896); *Sentimental Tommy* (1896); *Tommy and Grizel* (1900). Ce sont les seules qui comptent pour sa renommée. A la seconde, appartiennent les ouvrages intitulés *When a man's single (La Vie de garçon)* (1888); *My Lady Nicotine* (1891), aimables fantaisies sans grande portée, dont les grâces sont aujourd'hui bien fanées.

Et la valeur de ses œuvre écossaises elle-même varie beaucoup suivant que dans leur composition il entre plus ou moins des éléments constitutifs de sa nature ou de ceux qu'il croyait pouvoir inventer de toutes pièces. C'est ainsi que *the Little Minister*, dont la scène, les détails, l'atmosphère appartiennent à Kirriemuir, et qui a, par là, conservé de la vie et de la vérité, est, dans l'ensemble, une œuvre manquée parce que l'intrigue a été laborieusement imaginée.

Une expérience décisive — située non point sur le plan de la vie littéraire, mais celui de sa vie sentimentale — devait d'ailleurs aider beaucoup à le ramener à la source véritable de son inspiration.

En 1892 il fit une première tentative comme auteur dramatique avec une pièce intitulée *Walker, London*, dans laquelle un rôle était tenu par une remarquable et charmante actrice, Mary Ansell. Elle s'intéressa à ce jeune auteur aux yeux pâles, aux façons réservées. Elle découvrit en lui un besoin de protection, de tendresse qui l'attira, et elle consentit à l'épouser.

Ce mariage fut malheureux parce qu'il était fondé sur un malentendu. Mary Ansell rêvait d'une ardente passion. Elle fut bientôt déçue. On eût dit que l'absorbante tendresse inspirée à Barrie par sa mère avait épuisé toute sa puissance d'aimer. Le sentiment, assurément sincère qu'il éprouvait pour sa femme, avait un caractère de reflet. Chose plus grave encore, c'était une mère qu'il essayait instinctivement de trouver en sa femme, et une mère de remplacement. Mary

Ansell se lassa de ce rôle et une séparation intervint entre les époux, transformée en divorce, en 1909.

C'est alors seulement que commença pour Barrie l'ascension glorieuse vers les chefs-d'œuvre. Il a atteint la maturité de l'esprit et acquis la maîtrise de son métier. Libre de toute attache sentimentale, il se replace dans le rayon de l'envoûtement maternel.

Le premier des livres qu'il écrit, *Margaret Ogilvy* (1896) est une sorte d'hommage expiatoire adressé à sa mère pour se faire pardonner sa tentative d'infidélité. On y sent l'effort libérateur et apaisant de l'artiste qui a longtemps porté son œuvre capitale ; la plénitude, la sérénité que donne la création définitive par laquelle un écrivain exprime ce qu'il y a en lui de plus profond. Et la réussite de *Margaret Ogilvy* est parfaite parce que cette biographie à bâtons rompus ne contient absolument rien d'inventé, rien que Barrie ne retrouve dans ses souvenirs ou qui ne lui soit dicté par son cœur d'enfant. Le grand danger pour lui consistait à se montrer trop personnel, à exprimer des émotions incommunicables à ses lecteurs, à verser dans ce qui eût apparu à ces derniers comme une absurde sensiblerie. Or, il atteint la vérité humaine, le pathétique accessible à tous à force de simplicité et de sincérité. A cet égard, *Margaret Ogilvy* représente une remarquable illustration de la grande vérité qu'on ne parvient à l'universel qu'à travers le particulier ; qu'un homme ne se rend accessible aux autres que par l'intensité de son expérience propre.

Margaret Ogilvy fut accompagnée la même année par la meilleure œuvre romanesque de Barrie, *Sentimental Tommy*. Nous disons bien œuvre romanesque et non pas roman. Car, sous une affabulation assez quelconque, Tommy, petit garçon de Thrums, ne sert que de support à quelques-unes des plus belles, des plus amusantes émotions enfantines de Barrie lui-même. Ici encore, il revit, bien plus qu'il n'imagine, et c'est pour cela que son juvénile héros est animé d'une vie intense. Sans doute, il a essayé de nous donner le change. Tommy a perdu sa mère de bonne heure ; il est élevé par un père adoptif maussade et sans tendresse. Mais ce déguisement est bien superficiel. Tommy est tout entier traversé par le

dynamisme jailli des sources mêmes de l'expérience de Barrie.

Barrie donna une suite à son *Sentimental Tommy*, qu'il intitula *Tommy and Grizel*. Il succomba dans ce livre — mais pour la dernière fois — à la tentation de s'évader du cercle enchanté que la nature avait tracé autour de lui. Tommy a maintenant vingt-cinq ans et il est déjà célèbre. Mais sa véritable ambition est de conquérir Grizel, la petite fiancée, qui jadis partageait ses jeux à Thrums. Tous deux cependant se heurtent dans un conflit sans issue. Car Grizel, nature d'une sincérité passionnée, ne comprend pas le dédoublement artistique qui est le besoin le plus profond de Tommy. Cette impossibilité pour l'imaginatif de se donner totalement, même quand son cœur l'exige, constitue un magnifique sujet dont Barrie a bien marqué l'ampleur et le caractère parfois tragique. Malheureusement, à mesure qu'ils s'éloignent de leur enfance, Tommy et Grizel, soumis eux aussi à la fatalité qui pèse sur Barrie, perdent de leur charme et de leur vérité. Le drame réel de leur jeunesse est moins prenant que leurs jeux de brigands, d'enlèvements, de conspirateurs jacobites auxquels participaient tous les polissons du village suggestionnés par ce diable de Tommy. On sent constamment l'ennui de l'auteur obligé de s'arracher à ce qui est pour lui la vie même, c'est-à-dire la fiction, pour s'en tenir aux vaines vraisemblances de la commune réalité. Et c'est un ennui qui ne peut manquer de gagner le lecteur.

Mais, répétons-le, Barrie ne commettra plus l'erreur capitale qui consiste pour lui à s'imaginer avoir l'âge et les illusions d'un homme fait. Désormais, il s'enfermera en lui-même, non pas à l'écart, mais en marge de la vie de ses contemporains. Il se racontera de belles histoires en ne s'inspirant que de sa propre fantaisie ou de celle des êtres accordés à sa sensibilité : les enfants.

Il trouvait sa meilleure distraction à les regarder jouer dans le jardin public de Kensington, voisin de sa demeure. Tranquille et furtif « comme une petite souris », suivant l'expression d'une de ses interprètes au théâtre, il ne les effrayait pas, gagnait vite leur confiance et ne tardait pas à recevoir leurs confidences.

Un jour, il fit la connaissance d'une bande de frères parti-

culièrement attrayants, qui le traitèrent bientôt en oncle favori. Il se mêla à leurs jeux, entra avec délices dans leur conception du jardin comme un univers entièrement à leur échelle enfantine, entièrement créé et expliqué par eux. Il écouta leurs suggestions, les dirigea, les compléta par les siennes et, de cette enivrante collaboration, sortit la plus caractéristique, la plus curieuse de ses œuvres d'imagination, *the Little white bird (le petit oiseau blanc)* (1902).

Cette histoire comprend deux parties nettement distinctes. L'une est consacrée à la chronique des rapports d'un major entre deux âges et célibataire avec deux jeunes époux qu'il a pris sous sa protection, parce qu'il adore leur petit garçon, appelé David. Il voit en cet enfant — toujours la tendance de Barrie à caresser des rêves et des ombres — l'incarnation de celui qu'il eût ardemment désiré avoir et qu'il se plaît à appeler Timothy.

Quelque singulier que soit le charme de cette première partie, ce sont les chapitres consacrés à la création poétique de Peter Pan qui firent le succès du livre.

Peter Pan s'est sauvé des bras de sa mère un jour que la fenêtre était ouverte et un instinct l'a fait s'envoler dans l'île de Kensington, où naissent les enfants. Il veut ensuite revenir chez lui, mais trouve la fenêtre fermée, un autre enfant ayant pris sa place. Il lui faut rester avec les oiseaux. D'ailleurs, le vieux Salomon Corbeau, qui préside aux distributions en ville des bébés, lui fait observer qu'il a perdu sa qualité de petit garçon sans pour cela acquérir tout à fait celle d'oiseau, car il ne peut plus voler. Il reste ainsi prisonnier dans l'île, mais les oiseaux sont très bons pour lui, et son seul regret est de ne pouvoir jouer avec les enfants qu'il aperçoit sur la rive. Un jour, pourtant, il réussit à se construire un bateau avec un nid et aborde au jardin où de grandes choses l'attendent, et particulièrement la société des fées, qu'on n'aperçoit pas le jour parce qu'alors elles font semblant d'être des fleurs. Il fait danser avec sa flûte de roseau ces créatures frivoles. Un jour, une désobéissante petite fille, appelée Maimie, échappant à sa bonne, se laissa enfermer dans le jardin à l'heure de la fermeture. Après d'incroyables aventures avec les arbres qui parlent et les fleurs-fées, elle aperçut au petit

jour Peter Pan qui fut ravi de n'être plus seul. Mais les révélations qu'il reçut de sa nouvelle amie le troublèrent. Il apprit par exemple qu'il ne savait pas se servir correctement des jouets abandonnés, ramassés par lui dans les allées. Le pauvre petit n'avait même aucune idée de ce que pouvait être un baiser. Il proposa à Maimie de l'emmener dans son île, mais elle, craignant de trouver à son retour la fenêtre de sa maman fermée, abandonna Peter Pan. Celui-ci, comprenant qu'il était à jamais seul dans son monde féerique, lui envoya un dernier baiser de ses petites mains et se couvrit le visage pour ne pas la voir partir.

Il y a dans Peter Pan un symbole, comme il y en a un dans presque tous les contes de fées. Ce dieu ingénu du jardin fantastique, qui demeure à mi-chemin entre la vie et le rêve, qui refuse de grandir, et dont les ailes battent à des fenêtres fermées, n'est-ce point la forme sensible qu'a pris chez Barrie le sentiment de ce qui le séparait des autres hommes? Il semble que la nostalgie de l'enfance perdue et le regret du destin inachevé donnent à cette allégorie, malgré sa grâce légère, malgré la discrétion de sa mélancolie, quelque chose d'affreusement triste. On y sent perpétuellement à la fois le besoin d'étreindre et le contact décevant de l'ombre impalpable.

Après *le Petit Oiseau blanc* Barrie cessa d'être romancier et devint exclusivement auteur dramatique. Pourquoi ce total changement dans son mode d'expression? On peut conjecturer que le théâtre, avec sa nécessité de concentration, l'obligeait à une rigueur dans la composition qu'il ne possédait pas par nature. Puis le théâtre est rapide. Il permet de morceler la vie en tableaux, de se dispenser de ces transitions, de ces longues évolutions dans lesquelles se délecte d'ordinaire le roman anglais, mais qui paralysaient l'inspiration de Barrie. Le dialogue, pour lequel celui-ci avait un penchant évident, lui permettait de mettre en pleine valeur les ressources exquises de son esprit et de son humour. Enfin — et c'est là sans doute la considération qui dut le plus influencer Barrie — le théâtre anglais est resté profondément marqué de la féerie

shakespearienne. Il contient tous les mirages, toutes les magies ; il autorise les vols les plus imprévus de la fantaisie. N'oublions pas que c'est dans cette tradition dramatique que la poésie de Musset a le mieux pris son essor.

Il faut aussi reconnaître que si l'élément « Tommy et Peter Pan » était fondamental chez Barrie, il n'était pourtant pas le seul. Il y avait également chez lui non seulement un humoriste, mais encore un homme à l'intelligence vive et déliée, pour lequel la vie était un spectacle plein d'intérêt. A mesure qu'il avançait en âge, que sa réflexion se fortifiait de plus d'expérience, il était naturel que la philosophie gagnât en lui aux dépens de la poésie. Or ce mélange de rêve et d'intelligence, de fantaisie et de logique demandait, pour s'exprimer, des moyens d'une exceptionnelle ampleur, et c'est dans le théâtre que Barrie les trouva.

Il fut certainement encouragé dans sa résolution par l'immense succès qu'obtint, en 1904, sa transposition dramatique de l'histoire de Peter Pan. A vrai dire, la pièce, avec ses pirates, ses batailles, son crocodile qui a avalé une montre et annonce son arrivée par un formidable tic tac, son chien qui fait la bonne d'enfants, est bien plus le développement d'un thème qu'une adaptation du conte. Mais le procédé reste le même. L'auteur écrit en collaboration avec les enfants. Et c'est de *Peter Pan*, plus encore que du *Petit Oiseau blanc* que date l'extraordinaire popularité que Barrie obtint dans le petit monde de la nursery. Les grandes personnes durent, comme de juste, emboîter le pas. Un des membres de la famille royale offrit à Barrie une clef particulière pour lui permettre de pénétrer dans le parc de Kensington à l'heure des fées. La princesse de Galles s'honora de le compter parmi ses amis. Une souscription publique permit d'édifier une statue à Peter Pan dans un coin de son royaume de Kensington.

Entre 1904 et 1936, Barrie fit représenter une vingtaine de pièces, dont beaucoup en un acte. Nous ne pouvons songer, dans les limites de cette étude, à les résumer toutes. Nous devons nous borner à quelques indications générales, en insistant plus particulièrement sur trois d'entre elles, dont l'importance les met à part.

Les thèmes qui y sont traités, tout en révélant une variété

et une ampleur de vues que les œuvres romanesques de Barrie ne faisaient pas prévoir, restent cependant en harmonie avec les tendances essentielles de son cœur et de son esprit. Ils attestent en somme un développement plutôt qu'une transformation de son génie.

C'est, comme il fallait s'y attendre, la tendresse maternelle qui domine parmi ces thèmes. Tantôt, c'est l'homme fait qui garde un besoin enfantin de douceur et de protection féminine *(Quality Street)* (1903). Tantôt, c'est la femme qui, par son tact, sa finesse, les divinations ingénieuses de son instinct maternel, protège l'homme, ce maître apparent, au fond cet enfant éternel, et qui assure son succès dans sa carrière, sans qu'il s'en doute *(What every woman knows) (Toutes les femmes le savent)* (1908). Ou encore, c'est une fille qui se croit appelée à protéger sa mère contre les faiblesses de son cœur *(Alice sit by the fire) (Alice pot-au-feu)* (1905). Ainsi réduit à la tendresse protectrice, dépouillé de ses cruelles puissances sexuelles, l'amour peut se rire des années, jouer avec l'illusion de la jeunesse *(Quality Street, Rosalind)* (1913). Enfin, la nostalgie de la paternité, qui rend si tristes certaines pages du *Petit Oiseau blanc*, donne une résonance profonde à une pièce comme *the New word (le Mot nouveau)* (1915), dans laquelle un père, qui voit son fils adoré sur le point de partir pour la guerre, fait d'héroïques efforts pour obtenir de lui un élan de tendresse incompatible avec la timidité sentimentale d'un véritable Anglais.

Les trois pièces auxquelles nous avons fait allusion plus haut manifestent chez Barrie l'éveil d'intérêts, non point contradictoires avec ce que nous savons de lui, nouveaux cependant. Il n'est point rare de voir, chez les êtres qui ont conservé ou accru leur énergie spirituelle, une personnalité inattendue se développer en eux à l'âge où d'ordinaire on atteint la stabilité. Barrie, renonçant ainsi à suivre l'exemple de Peter Pan, accepta de grandir et quitta son jardin.

Nul, semble-t-il, n'était moins fait pour s'intéresser au problème de l'inégalité des conditions. Il l'a pourtant abordé dans *l'admirable Crichton* (1903). Toutefois, il se garde de le transporter sur le plan hasardeux et peu dramatique de la théorie sociale. Il demeure sagement sur celui de la psycholo-

gie et de l'expérience et, en leur nom, il enseigne que cette inégalité donne à la vie le meilleur de son intérêt et de sa valeur. Comme l'explique le héros de la pièce, Crichton, phénix des maîtres d'hôtels pour grandes maisons : « Si j'étais l'égal de Mylady, quel plaisir aurais-je? Ce serait contrebalancé par le sentiment que Thomas et John, les valets de pied, seraient mes égaux. »

Et Crichton ne parle pas en vain. Jeté avec ses maîtres sur une île déserte, ses éminentes qualités font de lui le souverain incontesté de la petite colonie. Mais quand un sauvetage inespéré ramène tout le monde à Londres et replace chacun à son rang, Crichton, martyr involontaire de la hiérarchie, reprend avec dignité ses fonctions à l'office, et veille à ce que la réputation de la famille ne souffre pas de ce qui s'est passé.

Il s'agit, on le voit, d'une fantaisie philosophique qui emploie le procédé du retournement des valeurs, déjà employé par Swift dans son *Gulliver*. Le mérite de Barrie réside surtout dans l'adresse avec laquelle il situe son œuvre sur la frontière de la bouffonnerie et de l'apologue moral. Même quand la caricature est grosse, elle est nourrie de vérité.

Dear Brutus (1917) représente une importante étape dans cette ascension de Barrie. Nous pénétrons ici dans l'atmosphère shakespearienne du *Songe d'une nuit d'été*. Le mélange subtil de fantastique et de réel, dans lequel le jeune Tommy de Thrums était passé maître, se trouve réalisé sur la scène.

Un bois mystérieux devient féerique à l'époque de la *midsummer*, qui est la nuit d'été d'Obéron, de Puck et de Titania. Ceux qui s'y aventurent, et qui — comme malheureusement la plupart des êtres humains — déplorent une erreur de direction dans leur destinée, jouissent, pendant quelques heures, du privilège de corriger leur faux départ, de reprendre le bon chemin devant lequel ils sont passés. Quatre couples devant nous tentent l'aventure, s'enfoncent dans la bienfaisante illusion. Hélas ! ils ont beau changer de route, le résultat du voyage est sensiblement le même. Comme Shakespeare le fait dire à Cassius dans *Julius Caesar :* « Ce n'est pas, cher Brutus, à notre étoile, mais à nous-mêmes qu'il faut nous en prendre si nous sommes des êtres inférieurs. »

Nous savions déjà que l'inspiration de Barrie ne peut bien

s'éployer que dans des conditions spéciales de liberté. Mais jamais encore il n'avait aussi bien obtenu la fusion de son expérience et de sa fantaisie.

Il devait pourtant, à sa troisième tentative, obtenir une réussite d'une qualité plus précieuse encore et surtout plus émouvante avec *Mary-Rose* (1920).

Il a ici recours à un merveilleux inédit, celui de l'animisme celtique, qui donne des âmes à toutes les manifestations de la nature et, en particulier, à ces îles des Hébrides où, à l'abri des barrières marines, les puissances antiques ont conservé leur force. Mary-Rose, encore enfant a ainsi mystérieusement disparu sur un îlot minuscule auquel les gens du pays attribuent une nature jalouse. Puis, quelques jours après, d'une façon tout aussi inexplicable, elle a été restituée à ses parents, sans qu'elle ait la moindre conscience de ce qui s'est passé. Plus tard, elle épouse un officier de marine qu'elle aime passionnément et devient la maman d'un petit garçon qu'elle adore. Mais, attirée par quelque sortilège, elle a voulu, en compagnie de son mari, revoir l'îlot fatal. Restée seule quelques instants, elle est appelée par le concert de toutes les voix irrésistibles des arbres et de la terre et disparaît de nouveau.

Vingt-cinq ans se passent. La douleur de ses parents et de son mari s'est atténuée sous l'usure de la vie. Son petit garçon qui s'est révélé de caractère impétueux, a quitté la maison paternelle à douze ans, est devenu marin, habite l'Australie, n'envoie guère plus de nouvelles. Et voici que Mary-Rose reparaît comme la première fois. Et, comme la première fois, non seulement elle ignore tout de sa surnaturelle aventure, mais encore le temps a été pour elle suspendu. Elle reprend sa vie à l'endroit où elle l'a quittée. Elle revient ainsi vers une existence où tout, par rapport à elle, s'est déplacé ; où, à vrai dire, elle n'a plus sa raison d'être. Elle va de ses parents à son mari, s'arrête interdite devant l'affreux abîme des années soudainement ouvert devant elle. Et surtout son enfant n'est plus là. Comme il aurait mieux valu qu'elle ne revînt jamais !

Cette étrange histoire est d'ailleurs une vision. Le fils de Mary-Rose, revenu d'Australie comme soldat pendant la guerre, a voulu revoir la vieille maison d'où il s'est jadis enfui. Il la retrouve dépouillée et mise en vente, car tous les

siens sont morts. Il ferme un instant les yeux, se recueille dans ses souvenirs, et tout ce passé qu'il ne connaît pas surgit devant lui.

Mais le fantôme de Mary-Rose n'a pas voulu quitter les lieux où elle s'obstine à chercher son enfant, malgré le grand désir qu'elle a du repos éternel. Elle ne le reconnaît pas dans ce soldat. Lui seul pourtant possède le pouvoir de briser les derniers liens qui retiennent à la terre cette ombre épuisée. Il la prend sur ses genoux, comme elle le prenait jadis sur les siens ; il l'apaise, la réconforte et réussit à la renvoyer à sa véritable demeure.

Le charme singulier de *Mary-Rose* résulte de la qualité et de la complexité des éléments de pathétique et d'inquiétude qu'elle contient. L'univers est-il spirituel ? Qu'est-ce que la mort, quelle est notre destinée surnaturelle, quels rapports unissent les vivants et les morts, comment se comporteraient ceux-ci s'il leur était donné de revenir parmi nous ? Telles sont quelques-unes des redoutables énigmes suggérées sans que jamais le dialogue tende à se faire le véhicule des opinions de l'auteur. Nous n'avons devant nous que des êtres humains aux prises avec des forces inconnues...

Cet exposé de l'œuvre de Barrie, si superficiel qu'il puisse être, nous permet cependant de comprendre à la fois les raisons de la défaveur qu'elle traverse actuellement et celles que l'on peut avoir de croire à l'injustice de cette défaveur.

Barrie n'a pas été seulement un de ces auteurs dont la vogue indiscrète appelle la satiété et une réaction. Il devait aussi, exaspérer la génération d'après-guerre, hostile à la sentimentalité, amère à l'égard des parents qui avaient préparé à leurs enfants de telles hécatombes, nourrissant à l'égard des rapports des sexes des conceptions simples, quelque peu brutales, d'où la primauté du féminin est complètement exclue. Le culte de Barrie pour la femme devait apparaître comme une idolâtrie absurde. Sa littérature devait sembler le produit d'une époque riche, oisive, futile.

Il faut reconnaître que Barrie a manqué de virilité ; qu'il

s'est aussi trop préoccupé de ne pas heurter ses lecteurs, de les concilier par un conformisme parfois un peu lâche. Le public n'est pas toujours reconnaissant de telles concessions ; il a tendance à ne considérer en définitive comme grands que les écrivains qui l'ont provoqué et dompté. Il est juste que Barrie soit appelé à souffrir dans une certaine mesure de ce chef.

Mais, avec le temps, l'adoucissement inévitable des mœurs, le retour à l'équilibre clairement annoncé déjà dans le monde britannique, et lorsque certaines parties de l'œuvre de Barrie seront définitivement mortes, on rendra meilleure justice à celles qui doivent occuper une place permanente dans les anthologies de l'avenir.

Barrie, en effet, grâce au complexe filial qui donne peut-être à son cas un caractère freudien, a donné à des formes variées de l'amour familial une intensité, une richesse de nuances, une portée psychologique qui font de lui un des grands maîtres de ce sentiment. Là se trouve son apport principal, le plus original, à la littérature.

Puis, cet isolement même où le mettait le caractère quasi exclusif de sa puissance d'amour, en l'obligeant à se replier sur lui-même, à rêver sa vie, a singulièrement développé son sens du mystère et du pathétique de la destinée humaine, a facilité son accession aux grands sujets.

Mais le psychologue, le moraliste, le poète se doublaient en lui d'un humoriste, à la composition ou à la formation duquel l'Écosse et l'Angleterre avaient collaboré. Grâce à cet humour, il a toujours conservé une prise solide sur le réel ; il est resté lucide et maître de ses moyens ; il a eu des étonnantes trouvailles de mots et de situations, par lesquelles il projette sur l'âme de ses personnages, sur le sens secret de leurs actes de troublantes lueurs ou de vives lumières. En lui se vérifie une fois de plus la loi littéraire, en vertu de laquelle, pour être vraiment profonde, pour soulever en nous des émotions fondamentales, pour nous donner la sensation du mystère des choses, une œuvre doit s'écrire musicalement, pour ainsi dire, sur deux portées.

MAURICE LANOIRE

LES DÉBUTS DU MINISTÈRE DALADIER

Les débuts sont faciles quand on trouve une situation désespérée. Un médecin qui rend sa première visite à un malade qu'un traitement précédent a mis aux portes du tombeau est bien accueilli : c'est la suite qui est difficile. On demande à un nouveau gouvernement des miracles, il propose des sacrifices. L'unanimité facile sur des phrases ne résiste pas aux réalités. Un certain désenchantement autour du ministère Daladier s'est déjà manifesté, est-il mérité? Peut-il être conjuré ?

Manifestement, tout était à reprendre sur un nouveau pied, après les vingt-huit jours de M. Blum. C'était un mauvais moment à passer, il fallait faire accepter à l'opinion la « grande pénitence », dont parlait naguère M. Caillaux, il fallait ramener dans les esprits la notion du devoir, rappeler la nécessité de la production, imposer la discipline dans le travail. Une plume autorisée a montré à cette place « la chance de M. Daladier ». A-t-il su la saisir aux cheveux, à son unique cheveu ?

Soyons justes. Un gouvernement, surtout dans un État démocratique où les événements vont plus vite que la compréhension populaire, n'a ni le temps, ni la liberté d'esprit qu'exigerait une politique à longue portée. Du reste, les préoccupations de chaque jour sont assez absorbantes pour qu'on n'en cherche pas d'autres. Le ministère Daladier, suivant un mot spirituel et profond, a « pour

caractère principal d'être le successeur du ministère Blum ». Ce n'est pas un programme, ce pouvait être une directive, c'était pour le moins une indication. Il y avait à faire autre chose, à le faire vite et résolument. Ce n'est pas la méthode parlementaire, il faut l'avouer, mais la méthode parlementaire a tellement fait de fausses couches qu'on y renonce chaque fois qu'on se flatte de mettre au jour un enfant viable. Le régime des pleins pouvoirs, des décrets-lois, des procédures d'extrême-urgence, n'est qu'un recours à la dictature en ménageant certaines apparences et en tournant, ce qui évite de les violer, les lois constitutionnelles.

Qu'attendait-on de M. Daladier ? Au point de vue intérieur : l'assainissement de notre situation financière et économique. Au point de vue extérieur, ne pas intervenir dans la guerre d'Espagne et maintenir aussi longtemps que possible la paix en Europe, d'accord avec l'Angleterre, en la suivant délibérément dans la voie d'un rapprochement avec l'Italie. C'est cette politique que le Sénat approuvait sans réticences et la Chambre sans réticences avouées.

*
* *

Où en est-elle ? Le Gouvernement avait un grand mois de liberté d'action, puisque les Chambres sont en vacances jusqu'au 31 mai, grâce à la session providentielle des Conseils généraux, largement utilisée. Sur le plan extérieur, il y a quelque chose de fait — quelque chose qui traîne — quelque chose qui se fera tout seul, mais qui serait mieux fait en y aidant.

Ce qui est fait, c'est l'accord avec Londres. On l'a célébré sur tous les tons, et il est vrai qu'il marque un pas décisif, devant lequel l'Angleterre avait toujours reculé, dans la voie d'une alliance déclarée et agissante. Bien entendu, il ne s'agit et il ne peut s'agir que d'une alliance défensive. Pas plus que nos amis britanniques, nous n'avons la moindre envie d'attaquer qui que ce soit. Seuls les monomanes ou les prisonniers de la collaboration moscovite ont pu avoir la folle idée d'aventures sur les Pyrénées ou en Europe centrale, dont le plus sûr résultat, et probablement le plus clair objet, seraient

de détourner sur la France la menace qui pèse sur la Russie soviétique. Tout le monde connaît les déclarations du camarade Dimitrof au septième Congrès du Komintern (26 juillet 1935) : « Le danger le plus menaçant pour notre patrie prolétarienne est la probable agression de la part du fascisme allemand. Si nous ne réussissons pas à aiguiller ses forces vers les autres pays, nous ne pourrons conjurer le danger ». Dira-t-on que la Russie ne manquerait pas d'aider ceux qui viendraient à son aide ? « En cas de guerre, écrit un autre dignitaire soviétique, la participation de l'U.R.S.S., étant donnée sa situation géographique, ne sera que très limitée, mais lui permettra de garder intactes toutes ses forces pour exploiter la situation révolutionnaire issue de la guerre. » Aujourd'hui, les bellicistes révolutionnaires mettent une sourdine. Ils se gardent de prononcer le mot « guerre », tout en continuant à préconiser toutes les mesures qui le sous-entendent.

L'accord anglo-français est plus franc. Le péril de guerre le plus visible et le plus proche, c'est la querelle d'Allemand cherchée à la Tchécoslovaquie. La France et l'Angleterre sont pleinement unies pour souhaiter et favoriser un règlement pacifique de la question des Sudètes. Mais si leurs intentions sont les mêmes, leurs engagements ne le sont pas. Elles marchent la main dans la main, il faut veiller à ne pas perdre contact, ce qui risquerait d'arriver si une démarche était faite par l'une ou l'autre sans entente préalable et explicite. C'est ce que signifie l'accord de Londres, et c'est en quoi il est excellent, à condition qu'on s'y tienne.

Passons à ce qui traîne : le rétablissement des bons rapports avec l'Italie. Pourquoi n'a-t-on pas encore abouti ? Parce que notre Gouvernement a voulu finasser dans un cas qui ne prête a aucune ambiguïté. Il est inouï qu'à une époque où l'on fait fi des vieilles formules, où l'on ne parle que d'action directe et de réalisations tangibles, une œuvre urgente soit paralysée, ou tout au moins ralentie, parce qu'un Gouvernement, réputé novateur, n'a pas eu le courage de prendre la seule mesure qui eût été comprise et décisive. C'est l'affaire d'Éthiopie qui a empoisonné nos relations avec l'Italie. Elle est aujourd'hui réglée, et, quoi qu'on pense sur le fond, nul ne doute que nous ne reconnaissions un jour prochain

le fait accompli. Alors? Pourquoi nous acharner à une chicane protocolaire? Nous n'avons pas d'ambassadeur à Rome et il n'y a pas d'ambassadeur italien à Paris parce que nous refusons d'accréditer le nôtre auprès du roi d'Italie et empereur d'Éthiopie. Nous prétendons négocier par un chargé d'affaires une affaire de première conséquence. Nous proclamons le désir d'une atmosphère cordiale et nous remettons au lendemain la première condition de toute explication cordiale. Où est l'intérêt de cet enfantillage? Si c'est pour nous ménager une monnaie d'échange, nous finirons par nous présenter au guichet quand elle sera tellement dépréciée qu'on nous la comptera pour rien. Il est difficile de ne pas voir là une faute et il n'y aurait aucun avantage à ne pas le dire.

Reste le troisième point. Nous ne pensons pas qu'il y ait au Gouvernement un seul myope qui ne voie pas que la guerre civile espagnole se terminera — plus ou moins vite, mais sûrement — à l'avantage du général Franco. A quoi rime cette obstination à ne pas le connaître, nous ne disons même pas le « reconnaître »? On craint qu'il ne soit trop favorable à ceux qui l'ont aidé! En quoi la prolongation de notre mise en quarantaine diplomatique remédiera-t-elle à ce danger? Sous la Révolution, les monarchies européennes, au moment de signer la paix avec la République française, faisaient des façons pour la reconnaître. « Elle est comme le soleil, répondaient nos négociateurs, et Bonaparte tout le premier, elle crève les yeux, qu'on la reconnaisse ou non ». Nous attirerons-nous une réponse de ce genre pour ne pas contrister ceux qui, depuis bientôt deux ans — à tort ou à raison, la question n'est plus là — ont « joué le mauvais cheval? »

*
* *

En politique intérieure, la tâche de M. Daladier était assurément plus difficile. On ne remédie pas à une situation financière et économique comme celle dont le ministère Blum a laissé le déplorable héritage sans des mesures héroïques, et on ne peut demander au contribuable tant de fois pressuré d'être indéfiniment héroïque. Il l'a été au temps de Poincaré,

parce qu'il croyait encore à la possibilité de remonter le courant à force de rames avec un barreur qui passait pour infaillible. On peut dire, sans désobliger M. Daladier que la confiance est moindre aujourd'hui et que, d'autre part, la situation est pire. Comment faire croire, comment croire soi-même, si bonne opinion qu'on puisse avoir de son étoile, que les sacrifices démesurés à exiger seront passagers et que le prochain emprunt, fût-il souscrit avec le plus patriotique entrain, sera le dernier? Comment espérer une reprise éclatante et saine de l'activité économique tant que les conditions de la main-d'œuvre resteront précaires, les contrats les plus solennels sans garantie, l'embauchage des ouvriers subordonné et, en bien des cas, réservé aux organismes destructeurs de tout esprit de concorde et d'équité entre le capital, la direction et le travail?

Certes, on peut relever des symptômes favorables. L'abus des grèves commence à dégoûter beaucoup de ceux qui ne sont pas des grévistes professionnels. Quand il s'agit d'en décider une au vote secret, la majorité est neuf fois sur dix pour la continuation ou la reprise du travail; les occupations d'usines ont perdu l'attrait de la nouveauté et la plupart des « garnisaires » ne s'y enferment pas de leur plein gré; les syndicalistes les plus convaincus n'éprouvent aucune satisfaction à voir la C.G.T. mobilisée au service de causes ou d'intérêts qui n'ont rien de corporatif. L'ouvrier français est comme tous ses compatriotes : il adore fronder l'autorité, entonner des hymnes révolutionnaires, prendre part à des manifestations pour faire enrager la police et les hommes d'ordre. Mais il finit par trouver qu'on le lui demande trop souvent. Il chante *l'Internationale*, mais n'aime pas beaucoup que des étrangers prennent sa place et lui donnent des ordres.

Dans ces conditions, le Gouvernement pouvait frapper un grand coup. Il pouvait déterminer le « choc psychologique » entraînant un retour de la confiance, de l'activité et des plus-values budgétaires. En sommes-nous là? Le premier train des décrets-lois a-t-il répondu à tous les espoirs? Certes, il est chargé de bonnes intentions et même d'idées justes. La réintégration dans le budget ordinaire de certaines dépenses

qu'on ne peut vraiment plus considérer comme extraordinaires est excellente. Que cette réintégration exige un accroissement de recettes correspondantes, c'est-à-dire en bon français une majoration d'impôts équivalente, il n'y a pas à s'en étonner. C'est la raison des 8 p. 100 supplémentaires pour tous les impôts d'État. Ceux qui s'en plaignent ne peuvent invoquer la surprise. Depuis deux ans, la presse indépendante leur a prédit ce qui arrive. La gabegie démagogique conduit forcément au déficit, lequel conduit aux accroissements d'impôts. Les responsables n'ont qu'à se mordre la langue, les autres à se mordre les doigts. Bien mal à propos, cet accroissement des impôts d'État s'ajoute à l'accroissement formidable (30 à 50 p. 100 et même au delà) des impôts municipaux ou départementaux. Ceci aussi était inévitable. On ne peut jeter l'argent par les fenêtres sans se condamner à fouiller dans les poches. M. Daladier n'a pas créé cette situation. Il n'est pas non plus libre d'échapper aux dépenses réclamées par la Défense nationale. Il réclame des impôts, il ne peut faire autrement. Mais qu'on ait au moins l'impression, sinon la certitude, que ce n'est pas un nouveau versement au tonneau des Danaïdes. Le relèvement financier ne peut s'opérer que si la reprise économique amène une reprise des plus-values, seul remède effectif au déséquilibre budgétaire. M. Daladier les escompte, ces plus-values, se les promet. Sont-elles en vue? Pour que le rendement des impôts se relève, il faut que le travail reprenne un rythme normal. Y allons-nous? Les grèves non motivées sont-elles imprévisibles ou rendues impossibles? La liberté du travail est-elle assurée à ceux qui la réclament? Tout cela, qui est essentiel, reste encore dans le devenir.

Rendons pourtant justice à M. Daladier. Il a eu le mérite de comprendre la nécessité de préciser. Il s'est adressé directement au pays.

« La vérité, a-t-il dit, dans une allocution radiodiffusée, c'est que notre économie est profondément atteinte ; c'est que le profit légitime tend à disparaître ; c'est que le chômage partiel s'accroît dans les entreprises ; c'est que notre balance commerciale nous appauvrit ; c'est que nos statistiques de production demeurent un sujet d'humiliation pour les Fran-

çais ». Tel est le bilan du Front populaire au bout de deux ans. L'heure des surenchères démagogiques est passée, l'heure de la « douloureuse » a sonné. Des mesures d'hygiène secondaires ne pouvaient préserver d'amputation une fois de plus notre franc, éternellement remis sur le lit de douleur par les charlatans et les rebouteux qui se croient la science infuse parce qu'ils en nient ou ignorent les premiers éléments. M. Daladier a dû précipitamment opérer le malade.

La dévaluation n'a jamais eu, dans le passé récent, les heureux effets qu'on en attend pour l'avenir. Peut-on se bercer encore de l'illusion invariablement déçue que la hausse des prix ne suivra pas l'avilissement de la monnaie? La question n'est pas uniquement technique. La dévaluation — qui techniquement pourrait réussir — échouera cependant si les influences révolutionnaires la dénaturent, comme elles l'ont fait jusqu'ici, en l'exploitant comme une forme sournoise et sûre de l'expropriation des fortunes privées. Une baisse du franc de plus de 10 p. 100, s'ajoutant à une majoration de 8 p. 100 des impôts d'État et à une majoration quatre ou cinq fois plus grande des impôts municipaux ou départementaux, ne peut être accueillie avec bonne humeur. Pour qu'elle le soit avec l'abnégation patriotique à laquelle M. Daladier fait appel, il faut évidemment une confiance appuyée sur des raisons qu'on souhaite de voir bientôt apparaître.

*
* *

Il n'y a pas à méconnaître les difficultés. La thérapeutique parlementaire s'est révélée impuissante à les résoudre. C'est donc le moment de s'affranchir de la tyrannie des couloirs et des groupes. On eût souhaité que fût constitué un gouvernement de salut public, étranger et supérieur aux intrigues électorales, tel qu'il était attendu et réclamé par l'opinion. Il a fallu faire un ministère suivant la formule consacrée. L'homme de la rue ne retrouve là que des noms connus, quelques-uns même trop connus. M. Daladier a dû prendre à ses côtés des collègues qui n'aspirent peut-être pas tous à l'honneur de rester sous ses ordres. Il a dû conserver dans les hauts postes de l'Administration et dans les cabinets

ministériels des créatures de la politique dont il est appelé à réparer les dégâts. Painlevé engageait Clemenceau, son successeur à la présidence du Conseil, à garder son chef de cabinet. « Je ne garderai rien, répondit le Tigre, pas même les meubles. » M. Daladier n'a pu le faire. Il se trouve appelé, par une faveur du destin qui n'arrive pas à tous les présidents du Conseil, à jouer un grand rôle historique. D'homme politique, il peut devenir homme d'État. Mais il lui faudra, pour s'élever jusque là, une volonté de fer et le rare courage de dédaigner la basse popularité.

A. ALBERT-PETIT

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Le charmant livre de souvenirs que M. Chardonne a consacré à son enfance et à sa première jeunesse a un double intérêt. Quand M. Chardonne s'est fixé à Paris, et qu'il est devenu le secrétaire de Stock, une phase de sa vie commence où, fréquentant les écrivains, il les a observés d'un œil aigu. C'est ainsi qu'il nous donne d'Apollinaire le plus joli portrait. « Inconnu, il vivait content au milieu d'un groupe d'adorateurs, l'air d'un maître, la voix douce, très poli, timoré, pouffant d'une façon charmante, très digne tout à coup quand il pinçait sa petite bouche, préparant l'avenir de tous côtés sans beaucoup y croire. Il passait à la librairie tous les jours et parfois m'apportait des vers de ses disciples, en me recommandant de n'y faire aucune attention. Je n'ai jamais su quand il se moquait et lui-même était pris dans ce jeu. » C'est délicieux. M. Chardonne a connu aussi M. Géraldy, et comme il l'aime beaucoup, il ne le peint qu'en une ligne. C'est un grand sacrifice à l'amitié. Il est vrai que cette ligne est charmante. « Nous venions d'éditer *Toi et moi* et c'était une audace. Paul Géraldy me disait à l'oreille, dans un souffle, des poèmes arrachés au cœur et triturés pendant des années avec une sévère ambition. Ce murmure est allé très loin. »

Si agréable, si précieuse pour les historiens que soit cette fin de l'ouvrage, M. Chardonne ne s'étonnera point que notre curiosité aille d'abord à ses souvenirs d'enfance, ceux qui justi-

fient le titre : *le Bonheur de Barbezieux* [1]. Et ces souvenirs sont beaucoup plus intéressants qu'il ne le pensait sans doute lui-même en les écrivant. Ils sont un document de l'optique de l'enfance.

M. Chardonne, ou, du nom de ses parents, M. Boutelleau, a vu Barbezieux, il y a quarante ans, comme une ville unique au monde, où tout le monde travaillait et où il n'y avait point de classes, où tout le monde était pareillement cultivé, où les pauvres respectaient les riches pour le bien fait au pays, où personne n'était misérable, et où la passion de chacun était son travail. — Que ce riant tableau soit une pure illusion de l'œil, il est difficile d'en douter. Le plus curieux est qu'elle soit si générale. En la décelant, je suis près de la partager. Ma petite ville aussi me semble, dans la brume dorée de l'enfance, une espèce d'Eden. En retrouvant dans le haut d'un placard des quatuors de Haydn, de Mozart, de Beethoven que mon arrière-grand-père jouait avec ses vieux amis, j'ai ressenti une étrange émotion. Ces gens que je n'ai pas connus me semblaient des patriarches très sages. Hélas ! il est probable qu'ils nous ressemblaient.

Cependant, M. Chardonne avait déjà un regard fait pour fixer à jamais l'aspect des choses, et il en résulte dans ses souvenirs une singulière disparate. Tout ce qui est un peu éloigné est enveloppé d'une brume dorée et d'une admiration optimiste. Tout ce qui est prochain est percé à jour. De sorte que dans ce Barbezieux idéal, il n'y a à participer à la tragédie des faiblesses humaines, que la famille même de M. Chardonne. Le grand-père est assurément un esprit ouvert, mais qui ne sait pas calculer, et qui, dans des entreprises modèles, finit par se ruiner, lui et les siens. Il est sourd, mais plein d'imagination et de cette éloquence qui lui sert à rassurer les banquiers et à ouvrir les marchés au cognac. Cependant, le temps vient où ses enfants sont obligés de le dépouiller de cette maison qu'il a fondée. Il se retire, près de la cuisine des domestiques, dans une sorte de cellule d'où il ne sort plus. Et il appelle sur la tête de ses enfants les vengeances du destin.

L'oncle de M. Chardonne, l'oncle Gustave, est peint avec une tendresse pleine de férocité. « Cet homme admirable a passé sa

1. Stock.

vie à courir le monde pour rétablir la fortune compromise. Mais il avait des colères bredouillantes, qui étaient terribles et, avec le goût du prêche, une parole nerveuse qui ne s'exprimait point. Le voici, en gilet blanc, sur ses jambes courtes, avec ses yeux de bon chien facilement larmoyants, fumant à petits coups un cigare mal allumé dont il repoussait la fumée comme pris de remords ». Il avait épousé Emma Haviland, d'un milieu tout différent, et qui ne put jamais s'accoutumer à ces coutumes nouvelles, à cette petite ville étrangère, à cette propriété boueuse, à l'odeur des porcheries. « Et cette pâleur de ma tante Emma, ses mains décolorées, presque diaphanes, évoquaient aussi les ténèbres où elle vivait presque toujours, volets fermés l'été, frissonnant dès septembre sous des châles, les genoux contre des bûches flambantes, hantée par la mort de son fils unique. » Les souvenirs de M. Chardonne sont, comme on dit, assez balzaciens. Si toutes les maisons de Barbezieux ressemblaient à celle de la famille Boutelleau, cette ville enchantée était tragique.

L'enfant grandissait, hanté par les jeux de l'imagination. Il était déjà auteur dramatique. Le jour où l'on vendit la maison familiale, le grand salon démeublé lui fut une admirable salle de spectacle, où il convoqua ses amis pour entendre une pièce jouée par l'un d'entre eux, et où dix-huit jeunes filles parurent sur la scène. Avec ce même ami, il composait un journal, *le Loufoque*. Mais il n'écrivit que fort tard. Déjà devenu un homme, il écrit encore : « Cependant je songeais toujours à ma vie future d'écrivain. Là surtout étaient mes amours... Je n'aurais pu écrire une page sans honte. Ma fierté, aujourd'hui, c'est que je n'aie pas écrit plus tôt. Incapable d'écrire et le sachant, je m'étonne de cette confiance que j'ai eue jusqu'à l'âge mûr. »

La ruine le contraignit à faire une carrière. Il déclara qu'il ne serait point un employé de la Société Vinicole et il partit pour Paris. Puis sa santé l'obligea à voyager dans le Sud-Tunisien et en Suisse. Un soir de 1907, il arriva près du lac de Genève, dans ce village de Chardonne, d'où il allait tirer son pseudonyme. « J'aperçus les toits de Vevey au bas des vignes, le lac encastré entre des pentes brumeuses, puis le scintillement des berges au crépuscule et une cîme blanche,

très pure, au-dessus d'un nuage. Je n'avais rien vu de plus beau... » — Il revint à Chardonne pendant la guerre et il commença d'y écrire son premier livre, l'*Épithalame*. « Je me disais : Aurai-je une plume assez fine, saurai-je trouver assez de nuances dans les gris pour peindre l'intimité, l'amour dans la vie à deux? » Il avait trouvé le sujet qui devait le hanter toujours.

*
* *

Le roman que madame Andrée Sikorska a appelé *Vent de mort* [1] doit toute sa valeur, qui est grande, à ce qu'il a d'instinctif et, au sens profond du mot, d'élémentaire. Il commence quelque part sur une côte de Bretagne, qui est séparée là d'une île plate par un chenal inondé à marée haute.

La première figure que nous voyons est celle d'un coureur de mers, un peu aventurier, fils d'un médecin du pays, Georges Trégon, qui commande l'*Arthus*. C'est un cargo de huit mille tonnes, qui n'appartient à aucune Compagnie, avec un équipage de forbans. Comme il revenait d'Arkhangel, il a, sans qu'il y eût de sa faute, coupé en deux un bateau chargé de dynamite. Tout aurait sauter dû sauter. Le bateau éventré s'est contenté d'aller au fond, avec la femme du capitaine, qui était dans sa cabine. L'*Arthus* s'en est tiré avec quelques avaries, qu'on répare à Saint-Nazaire. Trégon, ayant quelques semaines de liberté, est venu les passer dans le pays natal. Le voici tel qu'il apparaît à la première ligne, au moment où il ôte sa pipe de sa bouche. « La grosse laine de son chandail bleu se tendait sur le thorax que l'aspiration profonde élargissait encore. Un vent mouillé faisait cligner les yeux clairs et dressait tout droits les cheveux au-dessus de l'ample front. »

Le second personnage qui apparaisse est un vieux peintre, un bonhomme de soixante-seize ans, « une sorte de long spectre échevelé..., un vieillard si maigre que l'ossature de la mâchoire saillait sous les joues creuses ». Il s'appelle Méru et Trégon le connaît dès l'enfance. Avant de venir habiter une masure dans ce désert, il a été quasi-célèbre, musicien, poète et auteur d'une pantomine qui a fait sensation. Au baisser du rideau, une femme se transformait en chimère et une loco-

1. Ferenczi.

motive fuyait à l'horizon. « J'ai été l'enfant terrible de ce siècle en écrivant des quatre vérités sous les noms de Zizi-Panpan, Rirembois, Cabriol. Des beautés sont venues chez moi avec mes livres de poèmes à la main... Eh bien, malgré cela, le vieux fou, réduit à huit sous pour son dîner, le vieux pauvre échoué dans une bicoque n'est pas l'esclave des hiers. » Il parle ainsi devant son piano perclus, dont il tire des notes grelottantes, immobile et aussi noble qu'un mort. Et sans bouger, il murmure, comme pour lui-même : « Est-ce que ce serait possible à quelqu'un sans cela, sans un trésor, d'avoir le courage de vivre dans la solitude et l'effroyable tristesse de la vie? »

Le pauvre bonhomme ne jouera dans le livre que les rôles d'utilité. Sans le vouloir, il ménagera les rendez-vous. Enfin il fournira généreusement la scène de sa mort stoïque, qui est une des meilleures pages du roman. Pour le moment, il nous rend le service de nous présenter l'héroïne qu'il a rencontrée errant dans le pays, et dont il a fixé le souvenir, avec une obstination de vieil artiste amoureux. Il l'appelle dans son langage grandiloquent et mystérieux : la dame des douleurs aux yeux remplis d'effroi. Sur une vingtaine de toiles, il a fixé de souvenir cette figure pâle et secrète et ces yeux noirs, trop grands et fascinants. Il ne lui a jamais parlé. « Elle pouvait être une folle comme elle pouvait être une criminelle qui venait cacher un lourd passé. Sans doute s'était-elle déjà enfuie, car on ne la voyait plus rôder. Oui, depuis quelques jours, il n'avait plus rencontré cette rôdeuse du large, condamnée à quel silence morne? »

Cette mystérieuse inconnue, nous la rencontrons nous-mêmes au chapitre suivant, mais cette fois dans l'île. Elle loue une chambre chez un aubergiste belge, échoué lui-même dans ce coin perdu, et elle se nomme Judie. Cette petite maison, perdue sous cent kilomètres d'ouragan ; cette chambre nue où l'électricité s'est éteinte et qu'éclaire la braise d'un feu de goémons ; cette nuit gémissante, ce lit froid, ces draps de sépulcre, c'est ce qu'il faut à cette désespérée. « La vieille maison craque. La porte bat, se démène sur ses gonds, pareille à une bête sauvage enchaînée... Un bout de lande et tout de suite l'océan avec des cataractes de bave, des avalanches de

flots qui broient les rochers et les roulent. Et ces éclatements, ces claquements, ces heurts ! » Tout cela est peint avec une vigueur singulière, en pleine pâte, franchement. J'ai vu autrefois chez le peintre Cottet des esquisses de Camaret qui avaient cette plénitude et cette sombre puissance.

Quel drame avait jeté là cette femme errante ? Madame Sikorska l'a raconté dans un autre livre, et il importe peu ici. C'est un drame entre Judie et sa fille Denise, un affreux malentendu, presque un meurtre. Une fois Denise mariée, elle a voulu s'enfuir. « Elle s'était lancée dehors, ainsi que dans un précipice ouvert. Rien... Rien pour elle, nulle part. Ni pitié, ni salut. »

Ce qui va se passer, on le devine sans peine. Cette désespérée rencontrera Trégon. Mais il ne faut pas s'attendre, et c'est là l'intérêt du roman, à quelque faiblesse sentimentale. Une résurrection, dans le vent iodé, de ce corps et de cette âme, voilà ce qui arrivera, et la présence d'un homme. Après la plus terrible douleur, la vie reprend possession de l'être. Et comme cet être est violent et despotique, il reprend lui-même possession des autres. Trégon vient de lui parler de ce lyrisme de l'existence que l'amour seul fait épanouir. « Judie prenait machinalement des brindilles sur la dalle chaude et les brisait avant de les jeter au milieu des flammes... Pouvait-elle être capable d'un amour qui ne fût pas étouffant ? Elle connaissait son tenaillant besoin de tenir et de garder. Ce grand cri passionné de la volonté de puissance lui tenaillait les côtes. »

Ainsi renaîtrait sans doute un nouveau roman, l'homme cherchant dans la femme l'exaltation de sa vie, la femme cherchant dans l'homme sa proie et son bien, — si l'auteur n'y avait coupé court. Le jour même où elle a donné rendez-vous à Trégon, Judie reçoit une lettre désespérée de Denise qui l'appelle au secours contre son mari. Cette femme aux fibres passionnées ne saurait hésiter un moment. Elle court où Denise l'appelle. Il n'y a point de bateau pour revenir sur le continent. Elle pense, entre le jusant et le flot, avoir le temps de passer à pied. Mais elle est surprise par le retour de la mer. La peinture de cette eau montante, de cette lutte désespérée, de cette mort est, comme on peut le penser, une page émou-

vante de ce livre humain à force d'être naturel et animal.

Ironie du sort ! Judie est déjà disparue qu'une nouvelle lettre arrive de sa fille. Elle est réconciliée avec son mari et elle n'a plus besoin de sa mère.

*
* *

M. L. Gautier-Vignal, à qui on doit de beaux livres sur Machiavel et sur Érasme, vient de publier, sur *Pic de la Mirandole*, un ouvrage[1] qui a servi de thèse, si je ne me trompe, devant l'université de Fribourg, et qu'on lira avec un singulier intérêt. La figure même de ce jeune prince charmant de la Renaissance, comme l'appelle Walter Pater, est extrêmement attachante. Laissant ses deux frères, férocement brouillés entre eux, comme il convient, se disputer la seigneurie de la Mirandole, le jeune savant poursuit cette acquisition de la science universelle, qui lui a valu une célébrité émerveillée et tempérée d'ironie. Mais comme son dessein a été mal compris, M. Gautier-Vignal l'a remis dans son jour, et c'est là l'autre intérêt de son livre. Ce que Jean Pic a cherché, ce n'est pas seulement à assembler les connaissances de son temps, c'est à les concilier entre elles. Dès 1485, — il avait alors vingt-deux ans — il avait, dit M. Gautier-Vignal, « déjà choisi sa voie, qui était de poursuivre l'œuvre de synthèse philosophique entreprise par les néo-platoniciens. Un certain nombre de vérités lui paraissant communes à toutes les doctrines philosophiques et à toutes les religions, il va essayer de les concilier ». C'est pour tenter cette conciliation qu'il va explorer les systèmes les plus secrets. Mais cet état d'esprit est bien moins celui de la Renaissance que celui du moyen âge, et Pic de la Mirandole lui-même reste par bien des côtés attaché au moyen âge. M. Gautier-Vignal a traduit presque en entier une très belle lettre adressée à Ermolao Barbaro, et qui est une défense de ces docteurs scolastiques, que ses amis tenaient pour grossiers et incultes : saint Thomas, Jean Scot, Albert le Grand. Pic défend contre les sornettes de la littérature l'étude de l'essence même des choses humaines et divines. Mais cette étude veut un autre style que la rhétorique. « On

1. Grasset.

n'aurait aucune confiance en nous, si on nous voyait pleins de belles phrases affectées... On doit écrire sur les choses élevées d'une façon plus rustique qu'ornée, car il n'y a rien de plus inapproprié, ni de plus préjudiciable, quand il s'agit de la recherche de la vérité, qu'une expression trop élégante et trop fleurie. » Il ajoute que ce langage n'est bon qu'à la tribune, « où les mots et les choses sont mesurés, selon l'estimation du public, par ceux qui apprécient les feuilles et les fleurs plus que les fruits ». Un physicien de notre temps ne parlerait pas autrement. Ni, sans doute, un véritable humaniste.

HENRY BIDOU

STRATÉGIE MONÉTAIRE

Les conditions dans lesquelles s'est produite la dernière chute du franc méritent d'être précisées. Une partie de l'opinion n'est sensible qu'à la nouvelle dégradation de notre monnaie ; une autre partie n'attache d'importance qu'aux rentrées massives de capitaux que l'on constate depuis quelques jours. L'invraisemblable atmosphère de mensonges, que certains partis politiques font régner chez nous, exige que l'on situe la portée d'un pareil geste et les limites de son efficacité.

*
* *

Le marché monétaire français de mai 1936 à avril 1938 a été dominé par la pression qu'exerçait sur lui une politique absurde. Le Gouvernement s'imagina et fit croire que des mesures de technique financière suffiraient à créer une apparente prospérité. Comme, d'autre part, il opéra sur le marché financier avec la même insigne maladresse que dans les autres domaines, l'erreur qu'il commettait ainsi n'en fut que plus évidente. Depuis mai 1936 toutes les forces matérielles et psychologiques concouraient à la dégradation du franc. Les autorités monétaires prétendirent s'opposer à cette force irrésistible en dressant des barrages successifs qui furent enfoncés les uns après les autres. La masse des disponibilités monétaires, que le monde avait investies sous forme de francs,

fut transformée progressivement en livres ou en dollars. La chute du franc revêtait, en effet, un tel caractère de continuité que tout détenteur (étranger ou français) de livres savait qu'en les conservant il avait le pouvoir d'obtenir un nombre de francs d'autant plus élevé qu'il serait plus patient. Inversement, chaque détenteur (français ou étranger) de francs et qui avait besoin de livres, savait que plus vite il se procurerait celles-ci en vendant ses francs et plus il en aurait. La conséquence a été l'assèchement régulier et bientôt total du marché monétaire français.

Au moment où les pires inquiétudes régnaient en France (comme par exemple sous le second Cabinet Blum), notre monnaie connut un calme relatif, et beaucoup s'étonnaient qu'elle ne continuât pas à baisser. La vérité, connue par tous les spécialistes, était que si curieux que cela fût, il n'y avait plus de francs à vendre... Deux années de fautes obstinément poursuivies avaient réalisé ce phénomène que le fonds de roulement monétaire nécessaire, aussi bien entre des mains françaises qu'entre des mains étrangères, à alimenter le commerce international de notre pays, était constitué en devises, mais qu'il ne comprenait plus de francs français. C'est ainsi que le franc trouvait des paliers de résistance correspondant à la disparition provisoire de francs disponibles au delà des besoins quotidiens et qui pussent être transformés en devises. Le Gouvernement le savait puisqu'il reconnut qu'une nouvelle chute du franc serait automatiquement entraînée par chaque nouvel emprunt qu'il effectuerait auprès de la Banque : l'inflation mettait en effet sur le marché des francs excédentaires qui, aussitôt, étaient offerts sur le marché des changes et transformés en livres.

Le marché monétaire français était donc alimenté généreusement par l'inflation d'État, mais il alimentait aussitôt et à due proportion les marchés étrangers, restant lui-même exsangue. On en a une preuve curieuse si l'on remarque qu'en mai 1936 la circulation des billets de banque était de 84,7 milliards. Deux ans après, en mai 1938, l'État avait emprunté à la Banque 44 milliards nouveaux et la circulation ne s'était accrue que de 13,8 milliards. Les francs émis avaient disparu parce qu'ils s'étaient mués en dollars ou en florins. Les taux d'inté-

rêt en France restaient très élevés à cause de la pénurie des capitaux offerts, tandis que les taux à l'étranger étaient à peine rémunérateurs. Enfin, on notait régulièrement un report élevé sur les devises étrangères, chacun ayant la certitude qu'avec la politique suivie le franc devait, à toute époque, valoir plus qu'il ne vaudrait un mois après.

*
* *

Dans les premiers jours de mai 1938, le franc continuait sa glissade. La livre cotait 162 fr. 85 le 2 mai, 165 francs le 3 ; et 169 francs le 4. C'est alors que fut prise la décision d'opérer un brusque et nouveau repli du franc jusqu'à 179 francs pour une livre. Toute l'opération reposa sur ce saut de 10 francs fait en une nuit à la suite d'une chute de 10 francs en trois jours.

Les conséquences en furent considérables. Le Gouvernement annonçait que le cours de 179 ne serait plus dépassé et que seule pouvait être imaginée une reprise du franc. Sans doute de pareilles promesses ont été faites bien souvent depuis deux ans. Mais elles n'ont jamais porté, et c'est là le point capital, que sur des cours qui étaient déjà techniquement dépassés au moment où on élevait des barrières pour les défendre. Pour la première fois, on se donnait du large sur un cours que rien n'indiquait comme devant être automatiquement atteint dans un bref délai. Telle est la faiblesse de l'opération, puisqu'elle constitue une dégradation volontaire s'ajoutant à une dévaluation déjà catastrophique. Mais telle est la raison de son efficacité.

En effet, les détenteurs de ce fonds de roulement monétaire constitué en livres et dollars, qui savent qu'ils auront besoin de francs pour leurs règlements, constatent qu'on leur offre un cours relativement inespéré et qui, très probablement, ne sera pas dépassé pendant quelques mois au moins, dès lors aussi que l'éventualité d'une baisse du dollar n'est pas exclue. Les mêmes hommes, que la chute du franc obligeait antérieurement à investir leurs disponibilités en devises, vont donc pouvoir les transformer en francs sans crainte de perte et même avec une légère chance de gain. Dès lors,

le franc devient la monnaie refuge des disponibilités internationales, pour l'intervalle de temps qu'eussent mis les forces économiques naturelles à faire franchir au franc l'étape de baisse que le Gouvernement a décidée dans l'instantanéité d'un coup de crayon.

En deux jours, la tendance fut donc complètement renversée par rapport à celle qui avait régné pendant deux ans. Les disponibilités monétaires se transformèrent en francs, à raison de plus de 15 milliards en quarante-huit heures. Le report que l'on constatait sur la livre se transforma en déport. Le 6 mai, la livre baissa légèrement à 178 fr. 40 et le 9 elle était à 177 fr. 80. Un problème nouveau se pose : l'utilisation des francs déferlant sur notre marché. Et déjà le Trésor a pu abaisser le rendement des Bons.

Il paraît certain que l'abondance de ces disponibilités permet le placement d'emprunts d'État dans des conditions inespérées il y a quelques semaines. Alors que les derniers Gouvernements trouvaient la juste réponse à leur folle gestion dans l'anémie d'un marché incapable d'absorber les emprunts publics, ce sont, aujourd'hui, les détenteurs de francs qui, pour peu que cela dure, iront supplier le ministre des Finances d'émettre un emprunt pour leur permettre d'y souscrire.

*
* *

Telle est l'opération, au fond très simple, à laquelle nous venons d'assister. On peut la caractériser en quelques constatations.

Depuis un an, l'État français était dans l'impossibilité d'emprunter à long terme. Le dernier emprunt fut émis en mars 1937 et dut être accompagné d'une clause de change. L'État peut aujourd'hui, sans risque et à des conditions avantageuses pour lui, faire appel au public. Il a donc la liberté de s'endetter.

Le repli qui vient d'être effectué abaisse notre monnaie à des taux misérables. Le Front populaire a fait baisser le franc, en dix-neuf mois, de 58 p. 100. Le franc vaut moins de deux sous d'avant-guerre (8,7 centimes). La manœuvre actuelle

pouvait être tentée à des paliers du franc très supérieurs à ce niveau humiliant. On ne dira jamais trop les conséquences ruineuses qu'entraîne une dégradation aussi profonde, tant par la hausse des prix qu'elle déclenche, que par la destruction de tout esprit de prévoyance.

On a une fois de plus la preuve qu'il n'existe pas, en France, de problème financier à l'état pur ; et qu'il suffit de bien peu d'ingéniosité pour obtenir sur le plan technique des résultats immédiats. Mais ceux-ci ne sont que temporaires et sans aucune efficacité par eux-mêmes.

Le Gouvernement vient de se faire accorder un répit monétaire, en descendant une marche d'escalier au lieu de suivre le plan incliné qui l'aurait conduit plus lentement au même résultat. Il ouvre ainsi une parenthèse qui sera close par des forces autres que les siennes s'il ne peut renverser auparavant une situation économique insensée. Presque tout reste à faire.

Lorsque le Trésor tente une opération financière, des volontés que l'on dit obscures, mais qui, au fond, sont très connues, sabotent immédiatement l'œuvre gouvernementale. Les émeutes de Clichy eurent lieu le jour même de la clôture de l'emprunt 1937. Aujourd'hui, les grèves qu'on a tenté d'étendre dans la Marine marchande, grèves disproportionnées avec la cause ridicule à laquelle on les rattachait, viennent de révéler une fois de plus un effort systématique de destruction.

Enfin, les socialistes ont prouvé par expérience qu'ils étaient remarquables dans toute œuvre de démolition et complètement impuissants dans toute œuvre de création. La nation française aspire désespérément à vivre, et n'épargne aucun sacrifice pour se sauver. Mais l'audace de ceux qui, responsables des graves difficultés actuelles, cherchent déjà à l'abuser indignement, mérite toute notre vigilance. Le marxisme ne peut venir au pouvoir que quand les caisses sont pleines et ne sait y rester que le temps de les vider. Aujourd'hui, le Trésor se remplit.

ED. GISCARD D'ESTAING

TABLEAUX DE PARIS ET D'AILLEURS

M. Abel Bonnard parle. — Il semble difficile de réussir un portrait écrit sans faire « parler » son modèle.

Il faudrait prendre des notes. Parfois, le crayon ou le stylo, ainsi que le carnet, ont été oubliés. C'est mon cas pour cette causerie de M. Abel Bonnard sur la Chine, au *Rapprochement Intellectuel*, et de laquelle tout mériterait d'être retenu. Je ne saurais citer textuellement une phrase, de crainte d'en détruire à la fois le charme et la portée. L'impression qui nous reste est plus d'un rêve, étrangement précis, que d'un récit qui viserait à la stricte réalité. Nous connaissons, grâce à celui qui parle, sans jamais se mettre en valeur, sans jamais se placer au premier plan — nous connaissons, pour la première fois peut-être, une Chine qui nous apparaît, dans son éloignement et son étendue, véritablement telle que nous la concevons, et que nous sommes certains de la trouver, s'il nous arrive de céder jamais à la tentation du voyage.

La Chine de M. Abel Bonnard, avec son art strict, son peuple civilisé, poli, est la seule qui doive donner encore à l'Europe le sentiment de l'éternité possible d'une race et d'une civilisation. La guerre, malheureusement, la guerre est en train de bouleverser durement tant d'êtres et de choses.

La plupart des voyageurs ne semblent guère, en parcourant un pays, recueillir que des impressions du jour où ils les ont ressenties. D'autres ne sauraient dépouiller le présent de son passé, ni considérer aujourd'hui en le détachant d'hier. C'est

la bonne mesure. Trop de gens voyagent sans savoir même où ils vont. Aussi, jamais n'avons-nous subi tant de bavardages sur des départs : croisières, tours du monde, traversées de l'Atlantique, séjours à Rio, à Tahiti, traversées des Indes ou quinzaines (pour les modestes) en Égypte, en Grèce, et n'avons-nous, au retour, jamais moins entendu parler de ces pays et moins espéré (je pourrais presque ajouter : « de qui que ce fût ») qu'un détail pittoresque nous soit donné et que nous recevions enfin quelque impression, même fugitive mais profonde par son exactitude et la saveur gardée. Il ne saurait plus être parlé de ces grands déplacements, aucun souvenir ne vient plus les évoquer. Nos gens ne seraient point partis, qu'ils ne se montreraient pas muets davantage. A quoi bon s'en être allés si coûteusement « goûter au rêve de sa vie », parmi tant de promesses, de malles et de recommandations?

Revenons à M. Abel Bonnard, qui parle sans précipitation, ni gestes, assis derrière sa table, les coudes posés sur elle, les bras à demi-allongés, les mains se repassant les lunettes, dont il n'use guère, sinon pour consulter, de temps à autre, quelqu'un de ces petits carrés de papier dur, sur lesquels il a consigné des notes. Un regard derrière les lunettes ramenées devant les yeux et le voilà qui improvise en persuadant presque à mi-voix, pourrait-on dire, mais en prononçant avec une élégante et simple fermeté ce qu'il veut énoncer.

L'un des *traits* de cette manière, c'est de ne point faire de sort à ceux que l'on décoche. Ils arrivent tout négligemment, à la fin d'une phrase, sans que celui qui parle semble même s'être aperçu de les avoir prononcés. S'il a l'air de les remarquer, il ne leur adresse qu'un bien fugitif sourire, c'est à peine s'il les connaît. Que d'orateurs et de conférenciers devraient aller entendre M. Bonnard, c'est la perfection d'un genre et dont il semble le dernier survivant.

Qu'importe, oserais-je l'avouer, qu'il parle de la Chine, ou de tout autre sujet? Cette causerie ne lui eût pas été demandée de façon particulière qu'il aurait eu — le public le devine — les aptitudes les plus rares pour mener toute autre à bien.

L'esprit réfléchi, méditatif, et par conséquent continuellement coloré des plus doux feux de la poésie, la mémoire enchantée, le don de savoir choisir, non pas seulement le

sujet — il les aborderait tous — mais les termes employés et les accents mêmes, donnent à ces petits trois quarts d'heure une saveur incomparable. Rien de « professionnel », si je puis dire, ne s'évoque. Souvenirs, images, pensées, comparaisons viennent aux lèvres d'un philosophe qui rêve tout haut ou qui impose ses convictions d'une voix nuancée, mais ferme, avec un regard de jeune homme sous des cheveux grisonnants.

Je revois M. Abel Bonnard un dimanche d'été dans le petit jardin de M. Marcel Prévost, rue Vineuse ; l'Académie venait, je crois, de lui décerner un prix pour son premier volume de vers. Le comte Primoli, qui aimait présenter les jeunes talents, était là, avec sa belle barbe blanche étalée, son œil bleu voilé, son air latin, ses excellentes manières.

— Il est Corse, comme madame Marcel Prévost, — disait-il en substance, non sans une certaine fierté, comme si d'être né dans une île si voisine de Livorno eût rendu le jeune poète compatriote de ce Romain qu'on aurait dit portraicturé par Tintoretto et qui avait d'ailleurs du sang Napoléon.

Et le comte Primoli, le neveu de la princesse Mathilde, morte (ce nom exerçait encore une influence autour de celui que ses familiers appelaient Gégé), disait, dans les groupes, à madame la duchesse de Rohan, qui aimait les poètes :

— Il est Corse... Il est né dans cette belle île...

Il évoquait la Méditerranée, la courbe des montagnes, les baies découpées, où la température varie peu, où le peuple est noble et se trouve avoir logiquement le moins changé de la France en un siècle et demi...

Je revois cet après-midi lointain d'été, tandis que M. Abel Bonnard fait l'éloge des formes d'un beau vase chinois ou de la politesse exquise du peuple et, de mémoire, cite de belles maximes qui réconfortent ses auditeurs et les réhabilitent à leurs propres yeux, je vois des criques de rochers, l'eau transparente, tout ce que la moindre calanque, un pin parasol, le ressac de la mer gardent en soi d'antique le long de la Méditerranée. Et c'est pourquoi, sans doute, le public qui écoute le poète demeuré si jeune, qui s'exprime avec une grâce si lumineuse et si noble — et qui ne quémande point les bravos

par quelque effet préparé, mais qui en est comblé, car il n'est pas nécessaire de se croire obligé pour le public à tant d'effets qu'on le pourrait supposer — c'est pourquoi le public, *qui n'assiste pas à une conférence*, écoute charmé ce charmeur modeste, qui semble n'avoir parlé que cinq minutes et qui a l'air de demander si aimablement pardon à ses auditeurs de leur avoir permis de redouter qu'il devînt sempiternel.

*
* *

Annonziata. — Le mérite de la fantaisie, du caprice ou de forces irrésistibles qui mènent à la retraite, à l'isolement des hommes parmi lesquels nous avons vécu ne revient pas seulement à M. André Tardieu. On lui connaît de nombreux précurseurs dans tous les temps, tous les mondes et à tout âge. J'inclinais à penser qu'on ne saurait goûter à l'état exceptionnel que procure la retraite, dans un lieu considéré comme désert, avec la ferme intention d'y vivre éloigné de tout contact avec les individus, qu'en s'y prenant très jeune — ou très vieux. Se retirant en pleine vigueur sur une hauteur inaccessible ou quasi, M. Tardieu devance l'instant que le monde fixe à de pareilles décisions, ou bien il est en retard. J'eus les loisirs de considérer certains cas analogues au cours d'une vie qui me semble avoir été pourtant bien brève, aujourd'hui. La solitude n'y parut jamais être telle qu'on l'avait souhaitée.

Les indiscrets sont innombrables dans les pays ensoleillés et heureux. A peine leur annonce-t-on un ermitage aux environs qu'ils y courent. J'aurais plus confiance dans quelqu'une de ces maisons qui pullulent, pareilles à toutes, sur le flanc de coteaux que baignent les rayons du couchant, et dans lesquelles le soleil semble s'amuser à tirer au hasard, au milieu des vitres, avant de disparaître.

« — Il ne faut posséder qu'une assez rudimentaire éducation de la solitude pour croire possible de bénéficier aisément de ses bienfaits en se retirant du monde... à un quart d'heure du casino de Monte-Carlo », disent les indiscrets, après avoir vainement tenté de franchir la porte.

La solitude — *O Beata Solitudo, sola Beatitudo !* —

même au XIIe Siècle, s'est toujours environnée d'architectes et d'artisans. Elle ne saurait s'établir dans l'isolement et avec quelque chance de durée que secondée aujourd'hui par les plus récents auxiliaires du confort et de ces accessoires que sont les disques et la T. S. F., comme aussi l'automobile et le chauffage central.

Je me figurais *Annonziata* différemment de ce qu'elle pouvait être, comme il arrive lorsque nous tâchons de nous faire une idée d'après les confuses visions de la plupart des hommes. Je l'imaginais, passé le pont de Menton, au-dessus de Garavan, à flanc de la montagne, en face de la mer, à quelques portées de fusil de la frontière italienne.

... Devant le casino de Menton, nous tournons à gauche pour suivre une sorte de vague torrent à sec, bordé de lauriers-roses. Nous n'avons point dépassé le port et nous ne nous sommes pas engagés le long de la côte, vers la frontière, ainsi que je m'y attendais. Bientôt, la voiture suit une route aux lacets à angles presque aigus et nous nous élevons rapidement vers le fond du pays; nous n'apercevons plus que de nouvelles collines et, derrière nous, la mer a disparu.

Des « propriétés », c'est-à-dire des terrains escarpés, où poussent les citrons avec une sorte de violence joyeuse, au milieu de vieux orangers et de chênes verts ou de caroubiers découpés et luisants et de néfliers du Japon aux feuilles larges et veloutées. Bientôt, nous arrivons au simple hôtel *Annonziata*, dans lequel M. André Tardieu était venu se fixer après d'éclatants renoncements et d'où il fit la découverte de la *Solitude* vers laquelle nous continuons de monter.

La capote de la voiture nous empêche d'apercevoir autre chose que la végétation environnante. Aussi, lorsque nous aurons franchi le portillon de bois qu'une fillette tient ouvert et que nous mettrons pied à terre, après avoir traversé plusieurs nappes de fleurs étagées, entre les pins au feuillage éternel et des chênes que le printemps vient de reverdir, serons-nous surpris d'apercevoir les cimes qui environnent de tous côtés et dominent l'espèce de piton sur lequel *Annonziata* est construite. On me dit que, sur la carte d'état-major, cet endroit portait le nom de *Tête du Commandant*. Mais c'est un nom que l'on hésite à tracer tant il évoque faussement Cour-

teline devant ce décor dantesque, cette beauté sauvage, jusqu'alors préservée, au-dessus de laquelle les nuages forment, en s'accrochant aux cimes et mêlant sans fin les gris de l'ardoise et de fugitives et mouvantes ondulations de blanc et d'ocre, une sorte de plafond d'albâtre, transparent et agité. Quelques ruines, à la cime de dents de scie dressées, bleuâtres sur ce ciel courant et par endroits blafard ; deux ou trois villages, en apparence inaccessibles ; puis, à l'opposé, au delà des petites montagnes que nous avons gravies en zig-zag — nous ne savons déjà plus comment — dans une sorte d'équerre de vide, la mer : la mer et l'extrémité du cap Martin.

Tout ceci, nous n'avons fait que l'apercevoir, car nous sommes entrés aussitôt dans la maison, où tout est moderne, ce qu'on appelait hier, avant-hier, il y a plus de vingt ans déjà, et même antérieurement : *moderne*, et qui ne se reconnaît plus. Le mot moderne, qui veut dire temps contemporain, n'a jamais eu beaucoup d'attraits à certains yeux. Sans doute, des êtres peu primesautiers ont-ils toujours senti quelque répugnance à se livrer pieds et poings liés à l'un de ceux qui prétendent innover dans l'art de faire un lit ou une chaise. Dans *moderne*, je ne considère, personnellement, que *mode* ; je pense aussi que ces formes ne sont jamais dépourvues de réminiscences, et que la plus simple — de quelque temps qu'elle soit — est toujours la meilleure.

M. Tardieu aime *sa* maison, comme il aime le jardin qu'il a conquis sur la nature jusqu'alors sauvage de ce piton, auquel je me sens vraiment incapable de donner son nom de *Tête du Commandant*.

M. et madame André Tardieu sont seuls. Voilà qui m'enchante. C'est un fait exceptionnel que d'arriver dans une de ces thébaïdes « azuréennes » et de n'y point tomber sur une vingtaine de convives. La petite jeune fille qui a ouvert, devant l'auto, le portillon protège ses maîtres peut-être plus efficacement que bien des grilles bardées de pointes acérées, mais les grilles ne sont jamais fermées, dans ce pays. Les propriétaires attendent toujours des visites !

La salle à manger est enduite de peinture bleu sombre, qui donne par opposition plus de clarté au paysage et laisse au ciel son éclat. M. Tardieu est un gourmet. Il a pris jadis

d'innombrables repas avec M. Adrien Hébrard, l'un de ces vieux Parisiens qui avaient tant d'esprit à table et qui goûtaient la diversité comme le choix des mets et leur accommodement. Il existe encore des gens qui disent bien manger et d'autres qui parlent, mais je ne sais si l'alliance de la cuisine et de l'esprit demeure aussi étroite que naguère. Imagine-t-on un orchestre de tziganes ou autres musiciens à l'ancien Café Anglais? Celui-ci, d'ailleurs, vendit sa cave et fut démoli, comme le Restaurant Voisin, car le temps était venu où les femmes fument en mangeant, où les hommes ne s'y connaissent plus comme leurs pères en vins et n'ont pas craint d'ajouter au nom de *champagne* des distinctifs, tels que *brut impérial* ou goût *américain*.

M. Tardieu *parle* son déjeuner, ce qui ne veut pas dire qu'il laisse emporter son assiette encore pleine. Les Anglais disent d'un Français que c'est celui qui parle aux repas. Bonne tradition! Elle est bien française, en effet. Elle l'est de Lille à Marseille, de Bordeaux à Strasbourg, ce qui prouve l'ancienneté et l'unité de la formation française.

M. André Tardieu, vraiment non, ne regrette pas d'avoir abandonné la politique : « Qu'aurais-je fait depuis deux ans. Guetterais-je un changement de Ministère, comme X ou Y (il cite des noms), pour obtenir un petit portefeuille? »

Dans tout ce que dit l'ancien président du Conseil ne paraît que réalité, volonté de suivre une voie choisie. L'article hebdomadaire de *Gringoire* le préoccupe, il n'attend point la dernière heure pour l'écrire. Il possède, je crois, quarante mille volumes, des documents, des dossiers. A la vérité, M. Tardieu a commencé jeune et brillamment la vie. Il l'a aimée, il ne s'est point confiné dans une spécialité, un monde. Il a tout connu, tout fréquenté pendant près de quarante ans. Je le suppose plus observateur, plus curieux des gens et doué aussi d'un esprit critique que ne possèdent évidemment pas des hommes qui se croient, sans aucune raison, appelés à mener les destinées d'un pays. La longue fréquentation, on peut dire la formation, de ce sceptique charmant, de ce philosophe léger qu'était Adrien Hébrard, maître du *Temps*, a dû laisser chez M. Tardieu une empreinte que celui-ci, à son insu, met à jour brusquement. On lui découvre, comme

chez son vieux maître, un penchant pour les anecdotes ; elles expliquent les hommes qui en furent les acteurs, en effet, et, ainsi, toutes sortes d'autres individus qui leur ressemblent. M. Tardieu raconte avec saveur. Il tient son sujet à la pointe de la fourchette, si l'on peut dire, et le découpe d'une lame adroitement maniée ou le pèle comme une pomme, l'œil brillant, la lèvre animée : c'est ainsi qu'on le voudrait peindre, l'air d'un gourmet de mots vrais et de traits exacts ; c'est une des faces les plus naturelles de lui-même.

— Si je vous l'ai déjà racontée, vous m'arrêterez !

Il est tout prêt à s'interrompre, il en a d'autres !

Longtemps, il déjeunait ou soupait chez Weber ou chez Maxim's, avec un prince égyptien qui n'avait pas grand argent... On l'invitait, il était assez bon vivant, il aimait la France, il avait le charme de nombreux Orientaux, aux lèvres desquels les citations, les anecdotes bourdonnent, comme les abeilles à l'ouverture de la ruche.

« — ... Un jour, j'étais ministre de l'Agriculture, — un portefeuille qui n'a guère d'éclat — on me demande d'accompagner le président du Conseil qui allait chercher, à la gare du Bois de Boulogne, le roi d'Égypte, monté récemment sur le trône : le roi Fouad. J'y vais... Des tapis, des gardes municipaux. Le roi paraît. Je me dis : « Je connais cette tête... » Il portait le fez, bien entendu...

» Avant d'avoir descendu les marches, il m'aperçoit :

» — Comment vas-tu ? me demande-t-il.

» Je lui réponds :

» — Pas mal. Et toi ?

» Nous nous serrons la main...

» Vers la fin de l'après-midi, M. Doumergue me fait demander à l'Élysée :

» — Dites donc, qu'est-ce que c'est que ce scandale, à la gare du Bois de Boulogne : vous avez tutoyé le roi d'Égypte ? »

M. Tardieu a pris l'accent de M. Doumergue.

« — Il m'a demandé : « Comment vas-tu ? » J'ai répondu : « Et toi ? »

M. Tardieu raconte alors au président de la République comment il connut le roi.

« — Eh ! bien, dit M. Doumergue, Sa Majesté déjeune

demain ; venez donc, vous mettrez de la cordialité dans ce repas...

» Le lendemain, dit M. Tardieu, j'étais à table à l'Élysée, à ma place, celle de l'Agriculture, la huitième !... Je ne disais pas un mot. Au troisième plat, le roi se tourne vers moi :

» — Tu n'es pas bavard aujourd'hui !

» — J'attends que tu m'adresses la parole !... »

Au mur, un brillant pastel de Chéret (un des meilleurs) montre trois visages riants de personnages costumés, sur le fond bleu outremer de la salle à manger.

La bibliothèque est la pièce d'élection de la demeure. Nous y suivons madame Tardieu après le repas. C'est là que travaille son mari, le dos devant une fenêtre. au sud-est, l'extrémité du cap Martin, ourlée d'une vague, aperçue entre des collines de premier plan et des arbres. Les trois autres baies, dans le panneau principal, laissent deviner les cimes que continuent de chevaucher des nuages.

Le bureau, l'un des derniers de Ruhlmann, est rond, vaste, avec une sorte d'échancrure découpée pour celui qui écrit. Je crois qu'il fut commandé par Édouard VIII, alors prince de Galles. Les princes commandent souvent par politesse, par fatigue aussi, et par ignorance de ce qui leur serait nécessaire ou même agréable. Ils négligent ensuite de se faire livrer ces commandes non souhaitées et, par conséquent, plus vite oubliées.

Le bureau ne fut pas à *Fort-Belvédère* ; il est là, couvert de livres, de dossiers, de boîtes. L'une d'elles, en maroquin rouge, de la dimension d'un dossier et pouvant en contenir quelques-uns, avec une poignée en cuivre sur le plat supérieur, à laquelle sont restées attachées deux clefs, porte, gravées en or et surmontées de la couronne royale, les initiales du Roi George V.

Au-dessous de la poignée, un petit *A.T.*, en lettres romaines, et, au-dessous, ces mots : *Conférence de Londres*, et la date.

— Il fallut un *bill* de la Chambre des Communes pour permettre que me fût offerte, par le roi, cette boîte qui m'avait paru commode et que placent devant eux les ministres pendant le Conseil.

Deux bull-dogs qui étaient demeurés en laisse pendant le repas ont été détachés et viennent faire entendre contre nos jambes leur ronflement, qui est, je l'imagine, un témoignage de plaisir.

La conversation n'a guère effleuré la politique. Il ne m'appartient point, d'ailleurs, d'en rien rappeler, M. André Tardieu ayant pour s'exprimer là-dessus le journal de M. Horace de Carbuccia.

Le soleil laisse glisser quelques rayons entre les walkyries qui n'ont point cessé de se poursuivre à travers les cimes inégales et en dents de scie de la frontière italienne.

La bonne humeur de M. Tardieu est sans alliage, aujourd'hui. Il a plaisir à montrer sa maison, ses terrasses, son parterre, sa route; — plaisir, à donner en exemple, d'un homme qui, vers la soixantaine, a tout réalisé là par soi-même, tout voulu, tout entrepris et mené à bonne fin, grâce à la compagne attentive et souriante qu'est madame Tardieu. Si le « Président » dit : *ma* route, c'est qu'il sait les difficultés qu'il rencontra pour l'établir, pour en fixer le trajet, la pente, les tournants. S'il dit : *mes fleurs*, c'est que, probablement, derrière les verres de ses lunettes, cet homme, qui a vu défiler tant d'hommes devant son bureau et qui connaît tant de secrets, qui a tant de souvenirs, n'avait peut-être jamais auparavant supposé qu'elles existassent ou, du moins, qu'on pût éprouver quelque plaisir à les regarder, sinon pour en offrir. Il ne sait pas encore très exactement leur nom. Mais, je suis bien certain, s'il m'advenait de pénétrer au Palais-Bourbon, de ne pouvoir mettre plus de vingt noms sur les visages que j'aurais sous les yeux. Ainsi de M. Tardieu, devant *ses* fleurs. Nous sommes ici à l'époque de l'année où elles fleurissent avec allégresse, comme dans un débordement de sève surprenant sous des frémissements d'abeilles qui déjà se gorgent de sucs à leur calice ouvert. Le sage est celui qui vient à la nature, même un peu déguisée par les horticulteurs. Les montagnes environnantes, si proches par endroit, au centre desquelles ce piton a surgi, viendraient rappeler à la réalité ceux qui s'abandonneraient à la faiblesse de la travestir. Les grands ont aimé de tous temps

les bâtisses, les plates-formes ou les terrasses. Renoncer à jouer un rôle dans la politique n'a pas nécessairement pour contre-partie de se dispenser de modifier la nature pour sa commodité ou ses plaisirs. Au contraire, elle est la ressource de ceux, robustes encore, actifs et courageux, qui n'ont point trouvé parmi les hommes tout ce qu'ils cherchaient ou qui, n'espérant plus le rencontrer encore, sont venus lutter avec elle.

Des milliers de livres dans une salle construite pour les recevoir, un paysage unique, parfois peut-être angoissant, la solitude à volonté, environnée de son silence. Les jours présents tissés sur une trame d'éternité bien visible, oui, sans doute, ce doit être la sagesse. Mais il faut temporiser :

— Nous sommes attendus, à cinq heures et demie, pour un thé, dit évasivement, et sans savoir certainement s'il prendra la décision de s'y rendre, l'ancien président du Conseil, tandis que, sur le fond de montagnes aux crêtes perdues dans les nuages, madame Tardieu sourit... comme les femmes qui ont trouvé le bonheur.

*
* *

M. Van Zeeland. — Grand, fort jeune, de belles dents blanches, l'air sain, aisé, compréhensif — on dirait en langage courant et bref : *sport*, qui exprimerait peut-être ce qui précède, mais ne le dirait pas — tel est M. Paul Van Zeeland — *Van Zeeland*, pour les services d' « informations mondiales ».

Il m'arriva bien rarement (sans doute, ne m'arriva-t-il jamais !) de rencontrer chef de gouvernement ayant cette jeunesse, cet air de dénouer sans effort les difficultés, cette apparence de voir clair, vite et loin — et même près.

Le roi Albert Ier, qui n'eut point que des qualités militaires, fit appeler un jour, sur la foi de certaines recommandations, un très jeune directeur de banque, *la Banque Nationale*, me semble-t-il bien. Le jeune homme se rendit au palais, fut reçu par le roi, qui l'interrogea, puis le fit revenir plusieurs fois.

— ... Lorsque je sortais de ces entretiens, dit M. Van

Zeeland, je retrouvais une à une ces questions que le roi m'avait posées. Et je me disais : « Cela est bien... cela est remarquable! » J'étais frappé de l'intuition de grand politique et de l'intelligente maturité du roi.

Tandis que parle M. Van Zeeland et que ses dents éclairent son visage de jeune homme, je me demande si pareilles entrevues seraient possibles et, en tous cas, profitables entre un président de la République et un homme de l'âge qu'avait alors M. Van Zeeland et dans la situation qu'il occupait.

M. Van Zeeland vantera d'ailleurs, tout à l'heure, les bienfaits de la monarchie constitutionnelle. A propos du roi Léopold II, comme du roi Léopold III, comme, avant ce dernier, du roi Albert Ier, il marque combien ces princes furent imbus ou le demeurent de la nécessité d'édifier, non seulement pour l'heure présente, mais en envisageant la pérennité de la dynastie, qui assure aux entreprises une durée sans limites, permet d'affermir les bases de ce qui est construit et de regarder devant soi, sans redouter d'avoir agi en vain.

Comme hier M. Tardieu, bien que tout différemment, M. Van Zeeland sait raconter et mettre en lumière une sorte de portrait improvisé. Il y projette une clarté séduisante, il sait, d'une touche, renforcer un détail, donner à une ombre plus de creux.

— C'était un athlète, dit-il, en parlant du roi Albert Ier.

Le mot *athlète* vient, en effet, après ce qu'il a dit, élargir les épaules de celui dont il a évoqué les entretiens...

— Sa mort l'a bien prouvé, ajoute-t-il en substance... Il lui fallait de l'exercice. Dans son cabinet de travail, il manquait d'air... Le roi disait, peu de temps avant sa fin, que son fils était digne en tous points de lui succéder...

Peut-être rêvait-il d'une collaboration qui lui permît de s'évader plus souvent vers ses chères montagnes?

Le roi Léopold III, qui a trente-cinq ans, sera un très grand roi. Pour lui aussi; M. Van Zeeland emploie le mot *athlète*. Il dit la rapidité de compréhension, la sûreté de jugement, la puissance de travail du prince, son adaptation constante, renouvelée, aux problèmes les plus actuels et les plus divers.

Pendant un *a parte* que fait l'ancien chef du Gouvernement belge, j'interroge madame Van Zeeland sur la reine Astrid et le prestige qu'elle avait si rapidement acquis, et comme j'avance, avec quelques précautions bien naturelles, l'éventualité d'un second mariage du roi :

— Oh ! s'écrie la charmante madame Van Zeeland, dans quelle situation difficile *Elle* se trouverait devant le peuple ! La reine Astrid était si véritablement adorée que l'on n'ose pas penser à la peine que devrait prendre celle qui lui succéderait !... »

Un silence.

Madame Van Zeeland est grande et mince et blonde et souriante et jeune, comme son mari. Et ce ménage, si parfaitement assorti, évoque peut-être en cet instant avec plus d'acuité le désert des appartements royaux au palais.

Nous parlons des récentes *Floralies*, qui ont lieu tous les cinq ans à Gand, et qui offrirent, cette fois, pour les orchidées particulièrement, un éclat sans précédent. Madame Van Zeeland déplore comme moi-même que Gand soit moins fréquenté que Bruges, par exemple, qui offre sans doute plus de pittoresque et le meilleur de Memling. Mais Gand a des monuments que les étrangers ne vont point visiter.

Je pense à ceux qui se ruent annuellement sur Venise et qui ne connaissent point Vicence, la ville de Palladio, et dans la villa Valmanara, voisine, le plus ravissant, le plus surprenant, le plus adroit presque constamment des chefs-d'œuvre de Tiepolo.

A propos de la villa Valmanara, madame Cerrutti, la plus fêtée des ambassadrices de Rome à Paris, me disait, quelques jours avant son départ, qu'on avait songé à transporter une des salles couvertes de fresques de la *Valmanara* à l'ambassade de Paris. C'était à faire frémir, j'avais protesté, mais je sentais que la chère ambassadrice n'eût pas été mécontente de posséder, dans l'ancien hôtel Doudeauville transformé, une salle de la Valmanara. Je pense que ce n'était qu'un projet dont les inconvénients se fussent révélés avant que... l'exécution n'ait eu lieu.

... M. Van Zeeland est allé en Amérique depuis qu'il a quitté le Gouvernement. Je le crois chargé par plusieurs puis-

sances, et la Belgique même, d'établir un travail considérable sur différents problèmes économiques et sociaux.

Sans doute y a-t-il beaucoup travaillé dans le Midi, car sa femme, avec une ombre sur son visage souriant, se plaint qu'aujourd'hui même, dans la villa du cap Martin où ils se sont installés, avant de partir pour la Corse, M. Van Zeeland soit demeuré à écrire sans désemparer.

Ce fantastique travail aurait mille pages dactylographiées, déjà... Mais l'ancien président du Conseil n'en dit mot, non plus que sa compagne.

Certes, cet homme d'un « modèle » neuf doit fournir une carrière remarquable. Je le regarde s'éloigner et remonter dans la voiture qu'il conduit, puis disparaître dans la nuit, en regrettant de ne point lui connaître en France d'équivalent... Mais, s'il existait, ou s'il existe, que ferait de lui la *politique*, avant six mois?

ALBERT FLAMENT

ERRATUM

Une mauvaise lecture de la lettre de M. Georges Bourgin publiée dans notre livraison du 1er mai nous a fait imprimer, à la dernière ligne de cette communication : *fournis* au lieu de *faussés*. Il faut lire « ...que je ne les ai jamais *faussés*. »

PARIS... d'hier et d'aujourdhui

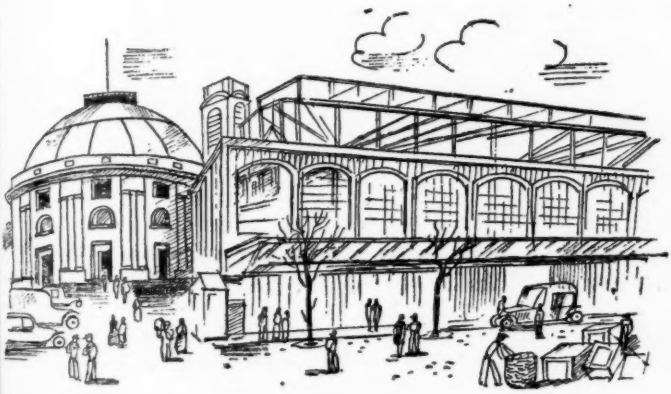
AUX HALLES

A l'Ouest des Halles, les ouvriers s'emploient. Les maisons vétustes bordées par les rues Berger, Coquillière, de Viarmes et de Vauvilliers jetées bas, les rues Oblin et de Vannes définitivement supprimées, de profonds sous-sols creusés, les charpentes de fer ont poussé : elles forment désormais le demi-cercle autour de la vaste et plate rotonde de la Bourse du Commerce. Voilà tantôt trois ans que ces travaux ont commencé pour durer, dit-on, jusqu'en 1940. Patience! il y a juste huit siècles qu'on bâtit et qu'on démolit les Halles.

Remontons au déluge. Quand Paris tenait dans la Cité, le Marché-Palu (près du Petit-Pont) lui suffisait. Les Parisiens reprenant pied sur la rive droite vers l'an 1000, *le marché s'établit à la Grève (place de l'Hôtel-de-Ville). La ville poussant toujours, Louis VI le Gros, prudemment, transfère les marchands à la périphérie : aux Champeaux, l'emplacement de la partie Est de nos Halles. C'était vers* 1137.

Philippe-Auguste fait construire deux hangars et, après lui, les constructions s'entassent; au temps de François Ier, il faut tout abattre et tout refaire (1543-1572). *Mais l'accumulation est endémique aux Halles. Sous Louis-Philippe, le désordre était à nouveau si complet que le même projet radical était à reprendre. Au fait, Paris avait, en trois siècles, triplé.*

Cependant, vers l'Ouest, depuis le XIIe *siècle, s'étendaient l'hôtel et les jardins de Nesle (qu'il ne faut pas confondre avec l'autre hôtel de Nesle, quai Conti, celui de la Tour). Jean II de Nesle en fait don à saint Louis et, pendant trois cents ans, cette maison est hantée par d'illustres princesses. Blanche de Castille y meurt, Isabeau de Ba-*



vière y réside, Catherine de Médicis enfin la remplace par un palais, œuvre de Philibert Delorme et de Jean Bullant, dominé par la célèbre colonne, élevée à la mémoire de Henri II, qui subsiste encore (1572).

Le « ventre de Paris » s'enflant aussi de ce côté, le palais de Catherine doit, en 1762, *céder la place à une Halle aux blés circulaire. L'architecte Laurent Destouches (et non Bachaumont) sauve à grand'peine la colonne. Ainsi tout le quartier est livré aux marchands.*

Les Halles actuelles sont l'œuvre de Napoléon III et d'Haussmann. Ils nivelèrent tout le quartier. Baltard commençait à édifier un étonnant modèle de halle-palais. L'empereur, plus sensé, lui commanda « des parapluies » et l'architecte docile établit les vastes hangars de fer que nous connaissons (1850-1854).

En 1870, *les pavillons* 1 *et* 2 *n'étaient pas construits : les Halles étant de nouveau surencombrées, la République achève alors le plan impérial. Ces pavillons terminés, il ne faudra plus, pour compléter le projet d'Haussmann, que livrer aux marchés les somptueux immeubles édifiés entre la Bourse du Commerce (reconstruite en* 1889 *à la place de la Halle aux blés) et la rue du Louvre.*

La vue du quartier est, en ce moment curieuse. De la rue Berger, on voit à la fois la Bourse, la colonne de Catherine et, à travers le réseau des poutrelles de fer, l'imposante masse de Saint-Eustache. A l'Ouest, juste en face de la Bourse, les démolitions de la nouvelle rue en direction du Palais-Royal évoquent les éventrements d'Haussmann. C'est un raccourci d'histoire.

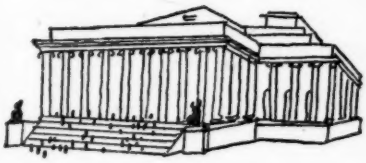
Quant à savoir s'il ne conviendrait pas de reprendre les sages projets de Louis le Gros et de reporter les Halles aux portes de Paris, il est, pour en parler, un peu trop tard ou un peu trop tôt. La question (exposée naguère dans la Revue, *par M. A. Colliez) est, provisoirement, résolue par l'agrandissement sur place en cours. Attendons le prochain « embouteillage » des Halles. Il ne tardera guère.*

PIERRE D'ESPEZEL

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER



Cette première quinzaine de mai a été dominée, à la Bourse de Paris, par le redressement financier, conséquence des mesures prises par le Cabinet Daladier. La stabilisation nouvelle, brusquement annoncée, de la monnaie nationale, dans les conditions que l'on connaît, a été bien accueillie. Elle a déterminé, sur le champ, une hausse générale et importante, dont les principales bénéficiaires ont été les valeurs françaises, rentes en tête, tandis que les valeurs étrangères — qui eussent du être, théoriquement, les plus favorisées — demeuraient un peu retardataires.

Depuis plusieurs semaines, les trois grands marchés financiers — Londres, New-York, Paris — cherchaient leur voie. Leur atmosphère n'était plus visiblement ce qu'elle était naguère. On s'y orientait, sinon déjà vers la confiance, du moins vers l'espoir. Mais les événements nouveaux paraissaient encore trop incertains ou trop fragiles pour déterminer ce fameux « choc psychologique » que l'opinion semblait attendre.

Depuis des mois et même depuis des années, la Bourse de Paris souffrait d'une lente, d'une destructrice... résignation. Les capitaux de placement l'avaient désertée ; ils commencent à y revenir. La spéculation professionnelle ne s'y intéressait plus ; elle recommence à s'y intéresser. Il y a eu, depuis un mois, des séances boursières très actives. Peu importe qu'elles ne l'aient pas été uniformément. A mon avis, la constatation de ce retour vers l'activité est une indication plus précieuse, pour le moment, que l'ampleur plus ou moins grande d'une hausse de cours sur telle ou telle valeur que des circonstances propices viennent mettre momentanément en vedette comme, par exemple, une distribution ou une augmentation inattendue de dividende, ou encore le réajustement motivé par une nouvelle dévaluation de la monnaie. Au surplus, les vicissitudes de la politique, aussi bien nationale qu'internationale,

ont continué d'exercer, ces temps derniers, une influence importante sur les marchés financiers. Tandis que nos nouveaux décrets-lois, qui viennent de commencer à sortir, s'efforcent de restaurer la confiance en l'avenir, tout en exigeant du pays de nouveaux et lourds sacrifices, la diplomatie s'affaire à consolider, si possible, la paix européenne.

Ainsi l'espoir est permis, bien qu'il ne soit point encore définitivement assuré. C'était déjà le sentiment qu'exprimait la Bourse avant que fût connu la nouvelle stabilisation. Ce « coup de théâtre » la confirmera vraisemblablement dans son opinion en favorisant les rentrées de capitaux émigrés et en préparant le succès des prochains emprunts de l'État. Le réveil d'activité du marché paraît donc avoir des assises suffisamment saines pour offrir des chances de durée. En se conjuguant avec l'amélioration des places étrangères, il ouvre de nouvelles et intéressantes perspectives pour les capitaux de placement, soit qu'ils s'investissent dans celles de nos valeurs nationales qui avaient été exagérément dépréciées durant une longue période de malaise, soit qu'ils préfèrent, pour ne pas abandonner dès maintenant une prudence toujours utile, faire encore une certaine place aux valeurs étrangères (Mines d'or et valeurs de matières premières), qui, dans les conjonctures présentes, demeurent parfaitement recommandables.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union Industrielle Française.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée à M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).